SOMMAIRE

Fables autour de la Méditerranée 3

La Mouette et le Cormoran* 5
Le Marin et le Savant* 7
Le Taureau et la Génisse* 10
Le Sultan obèse* 13
L'Enfant-Prince et la mer 15
La Nature est bien faite* 19
Les Poissons, le Crabe et le Héron* 21
Don Picabra* 24
L'Ane et le Muezzin* 26
Le musicien et le marchand 29

Fables des Amériques 31

La splendeur du Papillon* 33
La soupe du Tatou* 35
Les repas de l'Aigle Royal* 37
Les Poulains du Mexique* 41
Le sacrifice du Crabe* 45
La couleur des Oiseaux* 49
La mort du Sioux* 53
La punition du Jaguar* 55
La Panthère et le Chien 59
Coyote et l'Oiseau bleu 62

Fables d'Afrique 64

Grenouille et Maître Margouillat* 66
Le Colibri et l'Eléphant* 68
Tortue de mer et Calao* 70
La course d'Escargot* 74
Une noix pour deux* 76
La Grenouille et le Serpent* 80
Pipistrel, l'Aigle, et le Léopard 82
L'or de Madani 85

** Avec l'aimable autorisation des Editions Lugdivine*

52 FABLES AUTOUR DU MONDE

Fables d'Asie 89

La Hyène et le Vautour* 91
San-Sou et Kia-Tou* 95
Les deux archers* 99
Les trois fils du vieux sage 103
La Tortue et les Criquets* 105
Yak et Yol 109
Le Buffle et l'Homme* 111
Dragon d'Or 115

Fables d'Ailleurs 119

Question de maux 121
La Poule et l'œuf 123
La princesse inconnue 125
Le Cheval mécontent 127
Hippo, Rhino, Croco, Zoo 129
La lule et le Crapaud 131
Cygnes et Canards 133
Abraham Cadabra 136
Le Lièvre et la Tortue : la revanche ? 139

Fables pour les plus petits 142

Hippopotame fait sa crotte* 143
Le Crocodile de Massani* 147
Samida et Natchi* 151
Le Roi-Tigre et ses sujets* 153
Le Coq et le Chacal* 157
La Bergère et les voleurs 161
Les petits contre les grands 163

Origines des textes 165
Origines des illustrations 169

** Avec l'aimable autorisation des Editions Lugdivine*

Illustration P.Commecy

Migrant d'Orient en Occident,
de conteurs arabes en poètes latins,
des grains de fables mêlés aux embruns,
portés par les flots, poussés par les vents,
colportés par les marchands,
racontés par les marins,
ont séduit pendant 3000 ans,
500 générations d'humains
du pourtour méditerranéen.

C'est autour de ce grand bassin,
qu'en vers libres ou alexandrins
nous vous invitons au voyage
dans tous les temps, pour tous les âges.

Et tant pis si, dans ce domaine,
après Monsieur de la Fontaine,
toute autre plume semble naine.

Il y a plus de 300 ans,
il dédiait ses pures merveilles
à Louis, l'enfant du Roi-Soleil.

Ecrites en toute modestie,
nous offrons celles-ci, aujourd'hui,
aux petits princes, nos enfants.

Illustration P.Commecy

En grand secret, un Cormoran
plumes noires des pieds à la tête,
était amoureux d'une Mouette,
au plumage on ne peut plus blanc.

« Jamais hélas, mon pauvre ami,
se lamentait le Cormoran,
la Mouette ne voudra ton amour.
Ta plume est sombre comme la nuit,
la sienne est claire comme le jour.
Nous sommes bien trop différents».

De son côté, également,
la Mouette aimait le Cormoran,
en grand secret, pensant qu'hélas,
ses plumes d'un blanc éclatant
jamais n'attireraient les grâces
des plumes noires du Cormoran.

Ils eurent chacun la même idée :
le Cormoran peignit de blanc
ses plumes de la tête aux pieds,
la Mouette dans le même temps
se couvrit de peinture noire.

Ils se retrouvèrent dès le soir,
sur un rocher du bord de mer.
On ne dit jamais dans l'histoire
tout ce qu'ils ont bien pu y faire.
Du bec à bec, je le suppose.
Des guilis d'ailes, probablement,
des clapotis de pieds palmés,
des petits cris énamourés,
et sans doute bien d'autres choses,
de ces choses que font les amants,
mais dont décidément je n'ose
parler ici ouvertement.

Cela dura toute la nuit,
sous la pluie et sous les embruns.

Quand le soleil revint à lui,
l'eau avait lavé leurs peintures.
Ils se virent au petit matin
tels que les a faits la nature :
Mouette blanche et Cormoran noir,
sans plus de mensonge et sans fard.
Comme ils venaient de se faire part
de leurs sentiments,
ils se marièrent, eurent des petits,
des noirs, des blancs, des gris,
indifféremment.

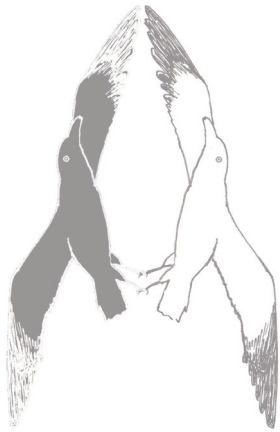


Illustration P.Commecy

Un marin athénien emmène sur une île
un savant de la ville, philosophe érudit.

Le caboteur est lent, et le savant s'ennuie.
Le matelot de pont, pour se montrer civil,
fait la conversation au noble passager,
lui parle du beau temps, autant que de la pluie,
de Méditerranée et de la mer Egée,
des caprices des Dieux, des affres de la vie,
parle du peu qu'il sait, qui tiendrait sans effort
de tribord à bâbord, de la proue à la poupe,
de la quille au sommet de sa vieille chaloupe.

Il dit ces petits riens qui font passer le temps
et font le quotidien de tous les pauvres gens.

De biens vulgaires propos aux oreilles du savant,
qui prend cela de haut et raille le marin :
«Connaissez-vous cela et savez-vous ceci ?
Non ? Vraiment ? Pas du tout ? Vous n'y entendez rien ?
Eh bien, mon pauvre ami ! Sachez ce que l'on dit :
vivre dans l'ignorance n'est vivre qu'à moitié ! »

Et voici le lettré qui entre en conférence.
Il se met à parler comme l'encyclopédie,
ose des citations, entendues de Platon,
verse dans la litote, s'agissant d'Aristote,
aligne de longs vers en évoquant Homère
puis soudain développe une fable d'Esope.
Il étale sa science d'Euclide à Pythagore,
il cite la Pléiade, il déclame, il pérore,
il s'écoute, il divague, s'emporte tellement
que bientôt il explique au marin de métier
les marées et les vagues, leur pourquoi, leur comment,
les usages nautiques, et l'emploi du sextant,
les moeurs des goélettes, les voiles des goélands,
ou l'inverse peut-être, selon comme vient le vent…

Mais le navigateur l’entend distraitement,
bien plus préoccupé par le grain qui s’annonce...
Une tempête issue des cauchemars d’Ulysse
secoue l’embarcation de ses coups de semonce.

« Pardonnez ma question, n’y voyez pas malice,
-lance le matelot au donneur de leçons-
je n’ose la poser, mais…savez-vous nager ? »

La réponse en un mot, est fort brève : c’est non.

L’aveu à peine dit, une lame de fond
se soulève et détruit la coquille de noix.

Le marin y survit,
sauvant sa demi-vie,
et le savant se noie
perdant toute la sienne,
sans que l’idée lui vienne
d’appeler à son aide
le principe d’Archimède.

Même les grands esprits
ont un maître : leur corps.

Sans de bonnes amphores,
pas de vin de grand prix.

Illustration P.Commecy

Le Taureau et la Génisse

Un taureau de combat, retraité des arènes,
après vingt corridas avait quitté la scène,
pour passer son grand âge à brouter l'herbe folle
de maigres pâturages, dans le sud espagnol.

Il portait sur la peau ses glorieuses médailles,
traces de coups d'épée et autres banderilles.
Il était respecté et craint de ses ouailles,
régnant sur le troupeau comme sur sa famille.

Une tendre génisse, de vingt ans sa cadette,
sortie de sous la mère mais pas encore vachette,
à la cambrure fière, à l'œillade coquette,
vient sur un ton complice taquiner le grand-père :

« Olà, mi abuélo !*
Un héros de ton envergure
qui se nourrit de l'herbe sèche,
voilà qui est contre nature !
Pobre compañero*…
N'as-tu jamais goûté de pêches ?
Près d'ici, je connais un verger
où elles sont grosses et bien mûres.
Mais elles tiennent si bien aux branches
que je ne peux les faire tomber.
J'ai cogné l'arbre à coups de hanches :
vois les bleus que j'ai récoltés ! »

Joignant le geste au boniment,
la coquine lui montre ses fesses.
Le spectacle est vraiment charmant
et le vieux mâle croit la diablesse.

« D'un seul coup de ton large front,
reprend celle-ci tout en émoi,
c'est sûr, tous les fruits tomberont :
moitié pour toi, moitié pour moi ! »

** Bonjour, Grand Père !*

** Mon pauvre ami !*

La flatterie fait illusion :
le taureau se croit taurillon !

Il envoie un grand coup de tête
dans le premier pêcher venu.
L'arbre a beau trembler jusqu'au faîte,
les pêches y restent suspendues.
Vexé, notre encorneur voit rouge,
prend du recul, frappe du pied,
fume du nez, prend son élan,
et fonce, tête baissée.

Le choc est tel que le sol bouge.
Une pluie de pêches s'abat,
sous les bravos de la bovine.
Elle s'en remplira l'estomac
ainsi que toutes ses copines.

Quant au taureau, il n'aura rien :
les cornes plantées dans le tronc,
immobilisé bel et bien,
il en deviendra la risée
des vaches de toute la région.

On attendra le lendemain
pour lui couper les cornes à ras
et l'emmener à l'abattoir.

Triompher des autres n'est rien.
Vieillir est un plus dur combat,
qui est sans victoire et sans gloire.

Illustration P.Commecy avec D Giacomo

« Je suis gros, bien trop gros !»
pleurniche le Sultan.
« Mon corps est un fardeau !
La honte du Liban ! »

Son médecin l'écoute
et n'ose l'interrompre.

« Mon ventre est comme une outre
dont la peau va se rompre.
Il va si loin devant
que depuis bien des ans
je ne vois plus mes pieds.
Et de l'autre côté
j'ai peine à deviner
où finissent mes fesses.
J'ai tant de bourrelets
et tellement de graisse
qu'on ne sait même plus
où s'arrêtent mes joues,
où commence mon cou.
Mes doigts ne bougent plus
tant ils sont boudinés.
Me voilà si obèse
que mon ombre me pèse.
Je suis si patapouf
que c'est dans de la pierre
qu'il faut tailler mes poufs.
Un peu plus gros qu'hier
et bien moins que demain,
bientôt je ne pourrai
sortir de mon palais.
Tu es mon médecin :
trouve-moi un remède ! ».

« Grand Sultan j'aimerais
vous apporter mon aide
-lui répond le docteur-,
vous priver pour longtemps
de loukoum et de beurre.
Interdire le boire,
supprimer le manger.
Renvoyer dès ce soir
vos trente cuisiniers.
Vous mettre pour toujours
au régime de jour
et pour toute la vie
à la diète la nuit.
Vous feriez Ramadan
définitivement !
Hélas, tous ces efforts
ne serviraient à rien,
car après examen,
je prédis votre mort…
…dans les deux mois ! »

A ces mots, pris d'effroi,
le Sultan désespère.
Il en perd l'appétit,
le sommeil, la prière.
Il oublie ses amis,
déserte son harem.
Angoissé, le teint blême,
il a les yeux rivés
sur son calendrier.
Il commande un cercueil,
porte son propre deuil
n'a plus aucune envie…
…et maigrit à vue d'œil !
Mais les deux mois passés,
il est toujours en vie…
…et fin comme un lacet !

« Sultan, vous n'aviez rien »
avoue le médecin.
Pour vous rendre moins gros,
je n'avais qu'un moyen :
vous faire peur et mentir ».

On le jette au cachot.
On l'y laisse périr.

Le sauveur est bourreau
pour qui ne veut guérir.

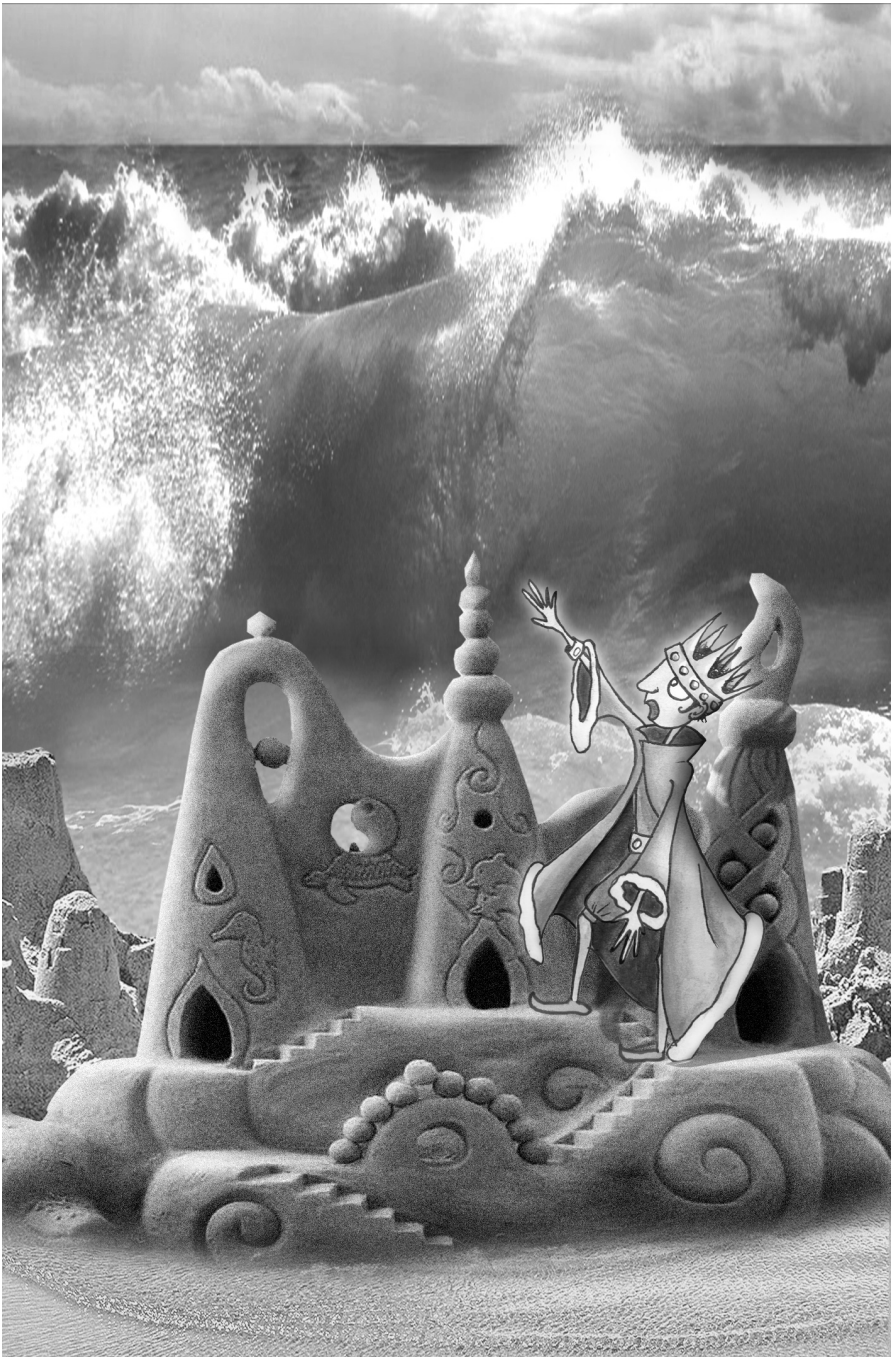


Illustration P.Commecy avec A Docet

Il y a fort longtemps,
autant que la mémoire s’y perd,
vivait un Prince-Enfant
qui n’avait jamais vu la mer.

Il entreprit un long voyage,
si long qu’il prit plus d’une année,
et il atteignit le rivage
de la mer Méditerranée.

Il fut saisi par la beauté
de l’infini dos argenté
que tant de vagues si dévouées
venaient dérouler à ses pieds.

Cette apparente soumission
mit en confiance notre héros
qui s’assit tout au bord de l’eau
pour entrer en méditation.

Les lèvres du grand monstre bleu,
écumant sur le sable fin,
dans un chuchotis mélodieux,
chantaient une chanson sans fin.

Mais au bout de quelques refrains
une des vagues, allant trop loin,
tira l’enfant de son sommeil
en lui léchant le gros orteil !

Puis une seconde aussitôt
vint lui tremper le bas du dos !
Crimes de lèse-Majesté !

Le Prince rebondit sur ses pieds
et ordonna au monstre d’eau
un repli, et sans condition !
Mais l’animal fit le gros dos
et l’arrosa pour de bon !

Fou de rage le Prince-Enfant
tapa du pied, l’air menaçant,
traita la mer de tous les noms,
jeta du sable, des bâtons,
que le monstre avalait tout rond !

Injures et coups n’y faisaient rien.
L’animal gagnait du terrain,
détrempant les terres du Prince .

Celui-ci en un tournemain
monta une butte de sable .
Mais l’ouvrage était bien trop mince
pour arrêter l’envahisseur,
qui, d’un rouleau imperturbable
l’emporta sur l’heure !

Plus aucun doute : c’est la guerre !
L’enfant recule de vingt pieds
pour renforcer sa base arrière.
Voilà qu’il creuse des tranchées,
dresse des fortifications,
enceintes, douves et fossés,
le tout de sable bien tassé
pour contrecarrer l’invasion .

La masse d’argent monte au front,
sape les bases du château,
et d’un assaut, d’un assaut d’eau,
l’envoie par le fond !
Excédé, le Prince-Enfant s’entête.
Pas question de battre en retraite !
Et s’il recule encore un peu,
c’est pour prolonger la bataille,
monter des tours et des murailles,
armées de créneaux et de pieux.

Mais rien ne freine l’adversaire
qui avance en terrain conquis
ne laissant du fort derrière lui
que de la boue et des ornières !

Le combat dure jusqu’à la nuit.
Le Prince va capituler,
lorsque, malgré tous ses hauts faits,
la mer entame un lent repli !
Le Prince-Enfant crie sa victoire :
le monstre, à l’évidence, abdique.
(Peut-être a-t-il peur dans le noir ?)

Epuisé par sa lutte épique,
l’enfant reprend son territoire
et s’endort au champ de bataille,
certain que ce conflit de taille
lui vaudra d’entrer dans l’Histoire.

Mais dès le lendemain matin
voilà que l’ennemi revient !
Ses vagues partent à la charge,
inondant tout en même temps.

Elles frappent devant comme aux flancs,
balayant sans le moindre effort
les remparts les plus larges,
les châteaux les plus forts !

Et c'est ainsi que chaque jour,
la mer semble gagner la guerre,
et que chaque nuit à son tour,
le Prince-enfant reprend ses terres.

Lassé de ces allers-retours
dont personne ne sort vainqueur
l'enfant ravale sa rancœur
et tient à la mer ce discours :

« Nous risquons de nous affronter
ainsi pendant 10 000 ans,
pour finir à égalité
à la fin des temps.
Je veux bien être ton allié,
si tu me laisse te chevaucher ».

En guise de selle, il fit un radeau
et il prit la mer, montant sur son dos.

Puis de ce radeau,
il fit un bateau,
et même un château,
petit continent,
qui vogue sur l'eau,
depuis 10 000 ans…

Illustration P.Commecy avec D Giacomo

Le dos contre l'écorce
d'un chêne d'âge mûr,
les jambes bien à plat
dans un champ de melons,
Pieri, le berger corse,
en comptant ses moutons,
s'assoupit et rêva
de sa chère Nature.

« Bien vrai que mon pays
est l'Ile de Beauté !
Où que porte ma vue,
tout est bien à sa place.
Rien ne semble incongru,
ni de dos, ni de face.
En grand comme en petit,
tout est proportionné,
et je n'ai sous les yeux
qu'harmonie et beauté !
Est-ce la main de Dieu,
qui a tout ordonné ? »

Dans son rêve mystique,
il crut monter au ciel.

Son ascension stoppa
à la cime du chêne,
quand saisi de panique,
d'un doute existentiel,
soudain il constata
cet étrange phénomène :

« Mais comment se fait-il,
que le chêne, ce géant,
aussi noble, aussi grand,
ne porte que des glands,
petits fruits si fragiles,
si légers et sans gloire,
quand, dans le même temps,
la tige du melon
qui se traîne par terre,
si fine et dérisoire
ne peut porter son fruit,
si pesant, si fécond,
si rond et bien rempli,
si lourd de bonne chair ?
C'est un monde à l'envers,
que rien ne justifie !

Et si la main de Dieu
n'était pas si habile ?
Ou bien trompeurs mes yeux,
imparfaite mon île ? »

Ses interrogations
durèrent peu de temps,
car tombant sur son front,
un minuscule gland
lui adressa soudain
ce signe manifeste :
un melon l'aurait tué,
le gland l'a réveillé.

Ainsi tout était bien.
Pieri reprit sa sieste.

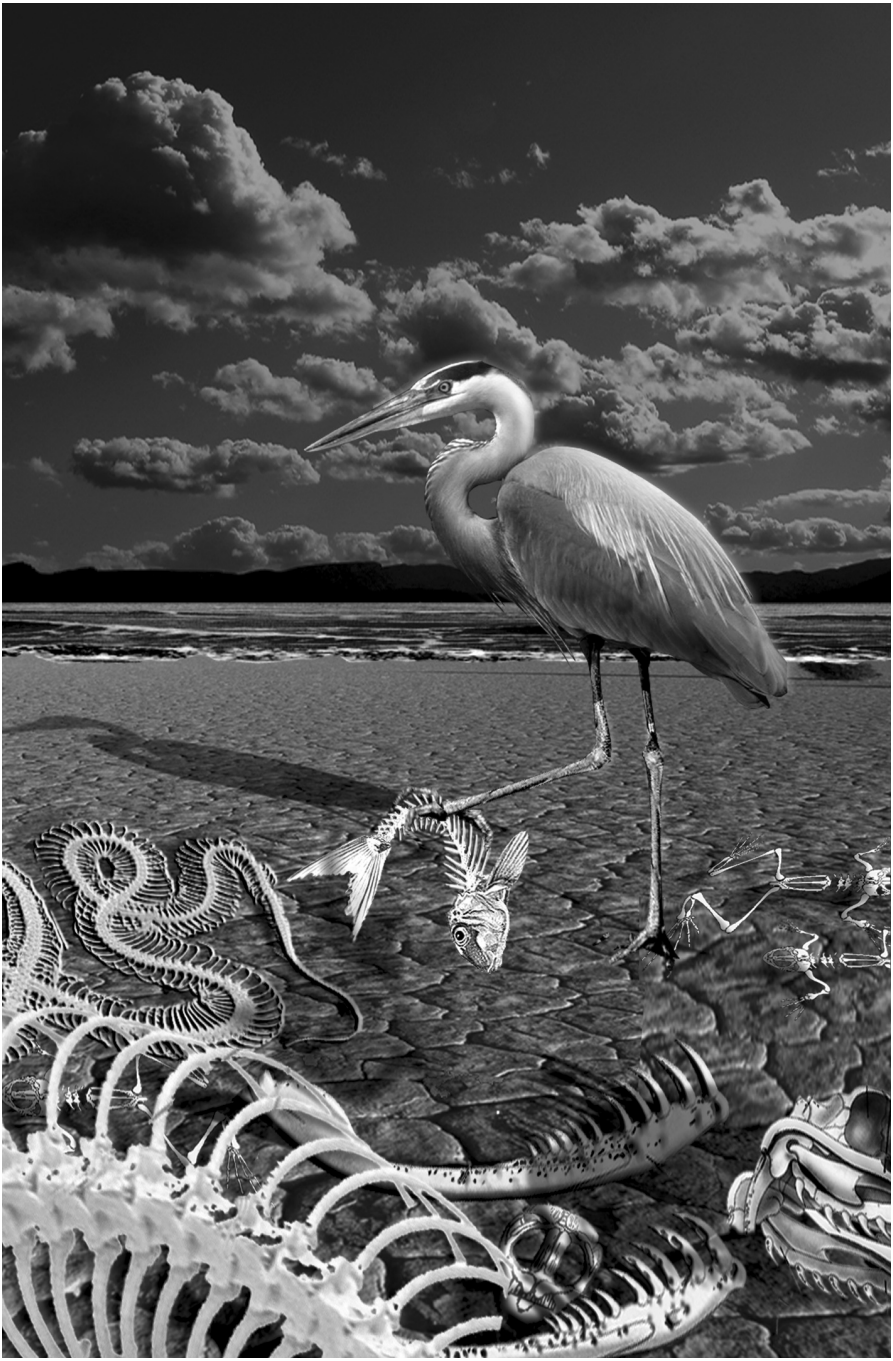


Illustration P.Commecy

Les Poissons, le Crabe et le Héron

Un Héron au long bec, emmanché d'un long cou,
comme l'aurait dépeint La Fontaine en son temps,
vivait le crâne au sec et les pieds dans la boue,
là où le Nil s'étale en multiples étangs,
avant de se jeter en Méditerranée.

L'oiseau était si vieux, au long bec si usé,
au regard si vitreux, au long cou si courbé,
qu'on l'aurait cru sorti de la fresque murale
montrant Néfertiti sur sa pierre tombale.

Ainsi mal équipé, trop lent, trop malhabile,
il ne pouvait piquer aucun poisson du Nil.
Torturé par la faim, l'oiseau prenant à part
le Crabe son voisin, invente cette histoire :

« Cher ami crustacé, vous qui parlez Poisson,
je vous prie d'alerter vos nobles compagnons :
j'ai ouï dire alentour que plus de cent pêcheurs
viendraient dans quelques jours, avec nasses et leurres,
barques, filets, harpons, et d'autres outillages,
prendre tous les poissons nageant dans les parages ».

Le Crabe, parlant sous l'eau, transmet l'information.
Ne voyant pas d'issue à leur funeste sort,
poissons, petits et gros, sont secoués de frissons.

Le Héron continue : « Je suis de votre bord.
Je ne peux vous mentir : vous êtes mon menu.
Les poissons disparus, je n'aurais qu'à mourir !
Je connais un repère, un étang bien caché,
qu'on ne voit que des airs, et qui n'est pas pêché.
Je peux vous y porter, un par un, dans mon bec.
Tous, vous serez sauvés…et du coup, moi avec ! »

Les poissons ne sont pas nés de la dernière pluie.
Ils se doutent d'un leurre. Ils prêtent un alevin,
pour servir d'éclaireur. L'oiseau prend cet appât
et l'emmène avec lui, en faisant taire sa faim.
Il lui montre l'étang, l'y laisse à ses babils...

Puis le ramène au Nil, retrouver ses parents.

L'embryon de friture a découvert le monde !
Il fait de l'aventure un récit fantastique :
l'étang est océan, le plancton y abonde,
sur fond de sable blanc et d'algues exotiques !
Voilà que tout est dit. Chaque jour le Héron
emmène au Paradis ses amis les poissons.

Et on ne parle plus de pêcheurs acharnés :
ne les ayant pas vus, on les a oubliés.
Plus question de s'enfuir, d'échapper au danger,
mais juste de partir, pour vivre à l'étranger...

Même le Crabe s'y met. Il dit : « C'est bien mon tour ».
Le Héron est d'accord, pensant changer de mets.

Il l'embecque à son bord. Et c'est à mi-parcours
que le crabe comprend : regardant vers la terre,
il voit un cimetière d'arêtes et de nageoires :
le nid et la mangeoire de l'oiseau blanc.

Ne voulant ajouter sa carcasse au tableau,
le crabe, de la pince, serre le cou du bourreau.
L'oiseau est étranglé, il suffoque, il s'affole.
C'est sa proie qui l'évince ! Ils s'écrasent au sol.

Le Héron, éventré par son bec retourné,
mêlera ses os blancs à son propre charnier.
Le crabe, de son côté, s'en tire sans une bosse,
sauvé, et pour longtemps, par son épaisse écorce.

Monsieur de La Fontaine, habile de ses mots,
aurait de cette fable tiré bien des morales.
Quant à moi j'ai du mal, à en trouver d'aimables,
tant les mœurs humaines sont celles des animaux.

Illustration P.Commecy

Don Picabra, seul maître à bord,
campe à la proue de son bateau,
vaisseau géant à coque d'or,
qui fend l'immensité des flots .

Don Picabra est capitaine.
A lui seul il a 200 yeux,
qui guettent sur l'horizon bleu,
les îles et les terres lointaines.

Don Picabra est un corsaire.
Il tient son sabre entre ses dents.
Sur sa carapace de fer,
ses victimes ont laissé leur sang.

Ses antennes repèrent ses cibles,
ses huit jambes arpentent la terre,
ses deux ailes lui ouvrent les airs.
Don Picabra est invincible.

Mais soudain, le ciel devient noir,
le vent soulève le bateau,
et Don Picabra, sans bataille,
est avalé par le néant.

Don Picabra n'était qu'un Taon,
son navire un fétu de paille,
perdu sur une flaque d'eau,
où l'hirondelle est venue boire.

On voit le monde à sa mesure,
mais l'univers est infini.
On s'imagine un grand futur ?
La mort nous renie.

Illustration P.Commecy avec D Giacomo

Ce matin là comme chaque matin,
Salah et son fils Nassedine
vont avec leur âne Aladin
au souk pour vendre leur farine.

Nassedine chevauche le baudet,
chargé des sacs de poudre fine,
son père marche à leur côté,
quand ils croisent le muezzin.

Celui-ci, entre deux prières,
descendu de son minaret,
et entouré de petits vieux
n’ayant rien à faire de mieux,
passe sa vie de fonctionnaire
à moraliser sans arrêt
la plupart de ses congénères.

En voyant passer le trio
il lance cette réflexion :

« Regardez ce triste tableau !
Pendant que le père est à pieds,
la nouvelle génération
se croit dispensée de marcher !
Vous parlez d’une éducation ! »

Comme s’il n’avait rien entendu,
Salah continue son chemin.
Mais Nassedine plein de chagrin,
se jure qu’on ne l’y prendra plus.

Le lendemain matin,
Aladin, Salah, Nassedine,
se mettent en chemin
pour vendre leur farine.

Nassedine cette fois
suivant à petits pas
son père bien installé
sur le dos du baudet.

Parlant bien haut pour qu’on l’entende,
le muezzin dit à sa bande :

« Les re-voilà, et pires qu’hier !
Car cette fois le mauvais père,
adulte fort et bien portant,
laisse marcher son pauvre enfant !
Vraiment pas de quoi être fier ! »

Comme s’il n’avait rien entendu,
Salah continue son chemin.
Mais Nassedine plein de chagrin,
se jure qu’on ne l’y prendra plus.

Le lendemain matin,
Aladin, Salah, Nassedine,
se mettent en chemin
pour vendre leur farine.

Nassedine et son père
ont les sacs sur le dos,
le baudet sans fardeau
les suivant loin derrière.

Le muezzin trouve sans mal
matière à leur faire la morale :

« Voilà bien deux pauvres idiots !
Pendant qu’ils usent leurs talons,
l’âne n’a plus qu’à faire le beau !
Il défile comme un étalon !
Belle vie pour un bourricot ! »

Comme s’il n’avait rien entendu,
Salah continue son chemin.
Mais Nassedine plein de chagrin,
se jure qu’on ne l’y prendra plus.

Le lendemain matin,
Aladin, Salah, Nassedine,
se mettent en chemin
pour vendre leur farine.

Le baudet cette fois
transporte la farine,
où est assis Salah,
qui porte Nassedine.

« Pauvre animal, on le torture !
Il transporte trois fois son poids
pliant la croupe et l'encolure !
A cette allure, croyez-moi,
dans un mois, il est mort d'usure ! »

Le lendemain matin,
Aladin, Salah, Nassedine,
se mettent en chemin
pour vendre leur farine.

Nassedine et Salah
portent l'âne sur leur dos,
tenant sous chaque bras
tous les sacs de farine.

« C'est l'attelage le plus loufoque
qu'on ai vu dans tout le Maroc !
Des trois on ne voit plus très bien
Qui est l'âne, qui sont les humains !
Nous vivons une drôle d'époque ! »

Le lendemain matin,
Salah dit à son fils :

« J'ai entendu, chaque matin,
les ragots, le « qu'en dira-t-on »
J'ai écouté tout un chacun.
Il n'en est rien sorti de bon.
Je l'ai fait pour que toi, mon fils,
en retienne la conclusion :

Certains hommes ont l'esprit chagrin.
Par quelque biais que tu agisses,
rien ne leur plaît, tout les hérisse !

Qui les écoute ne fait plus rien.
Choisis ta route, suis ton chemin ».

Illustration P.Commecy avec A Docet

Un riche marchand de Perse
débarqua sur une île grecque
pour y exercer son commerce.
A peine ses sandales à sec,
il fut accueilli en musique
par un joueur de flûte à bec,
qui, pour une somme très modique,
souhaitait ainsi aux voyageurs
la bienvenue dans sa cité.

Il l'écouta avec bonheur,
louant la virtuosité,
appréciant la mélodie,
et l'harmonie et le doigté…

A la fin du dernier refrain,
le saltimbanque tendit la main.

« Cet intermède était charmant,
avoua volontiers le marchand.
Je t'aurais donné de l'argent,
pour en être propriétaire.
Mais si joli que fut cet air,
il a disparu dans le vent !
En échange de ta ritournelle,
écoute ce que je te chante :
C'est une fugue que j'appelle
«Pièces sonnantes
et trébuchantes ».

Il fit tinter, secouant sa bourse,
oboles et drachmes avec talents,
puis laissa, reprenant sa course,
notre flûtiste bras ballants.

Le bon tour qu'il venait de jouer
avait mis l'homme en appétit.
Il se fit porter un brouet
et des ailes d'oiseaux rôties.

Mais son arrivée peu civile,
racontée de bouche à oreille,
avait fait tout le tour de l'île
et décidé les insulaires
à lui retourner la pareille,
chacun à sa manière.

L'aubergiste apporta les mets,
lui en fit sentir le fumet,
puis, refusant le moindre sou,
s'en retourna avec le tout !

Il dit au marchand excédé :
« Les odeurs sont comme les notes :
sitôt levées, elles s'escamotent,
et nul ne peut les posséder ! »

Tremblant de rage, ayant trop chaud,
le marchand réclama de l'eau.
On lui en servit bel et bien,
mais sans le verre qui la contient !
Elle s'écoula entre ses doigts
et disparut sous terrre !

L'étranger cacha sa colère.
Il était venu pour affaires.
Il s'éloigna vers le marché.

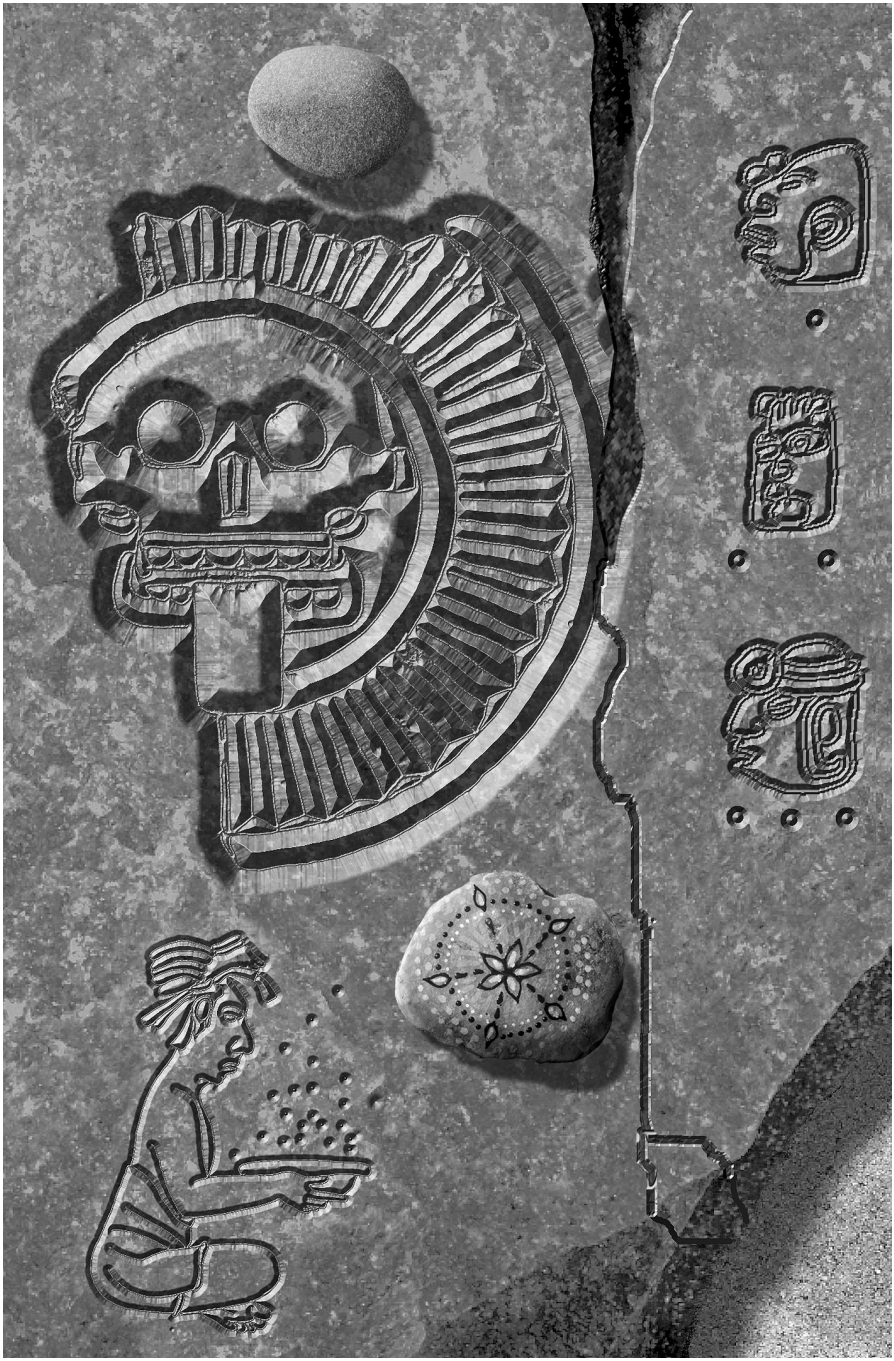
Des étoffes du tisserand,
il put caresser la douceur,
il put admirer les couleurs,
mais pas en acheter un pan.

Des essences du parfumeur,
il renifla chaque senteur,
Ambre, Jasmin, Musc ou Citron,
sans qu'on lui vende un seul flacon .

Et les trésors du bijoutier
l'éblouirent leurs lumières
de leurs éclats, de leurs reflets.
Il repartit sans une pierre.

Avec son argent inutile,
il reprit la mer, cales à sec.

Il entendit, venant de l'île,
un petit air de flûte à bec…



Fables des Amériques

Que penser d'un Tatou qui prépare la soupe, d'un grillon professeur de samba, d'un chien qui va au Paradis, d'un Goéland qui vole le soleil ?
Tout simplement que nous sommes en pays fabuleux, en un temps où les animaux parlent comme vous et moi, dans un monde où Nature et Culture ne font qu'un.
Remontés du plus profond des ages, légendes et contes ont véhiculé, de génération en génération, des valeurs fondamentales communes à tous les peuples.
Des Aztèques d'hier aux Mexicains d'aujourd'hui, des Sioux du passé aux Amérindiens de nos jours, des Indiens d'Amazonie aux brésiliens contemporains, combien de contes et de cultures ont presque totalement disparu ?

Heureusement, des mots, aussi solides que les vestiges aztèques, des idées, aussi riches que la graphie des Mayas, des histoires aussi colorées que les cuirs peints des Sioux ont tissé des mythes indestructibles, qui ont survécu.
Ces petits cailloux d'intelligence anonyme et populaire, composites de prudence et de malice, roulés par les vagues du Temps, sont devenus au fil des siècles polis comme des galets, rares comme des pierres précieuses.

Par delà les lèvres qui les ont dites, plus loin que les oreilles quoi les ont entendues, héritages de la mémoire collective, ils ont franchi tous les obstacles pour parvenir jusqu'à nous.
Les tamiser pour les choisir, les retailler pour en exposer les facettes essentielles, les sertir dans les contraintes du vers et de la rime, et offrir ces petits bijoux de sagesse, d'humour et de poésie aux enfants de tous les âges : voilà toute l'ambition, modeste et démesurée, de ces quelques fables des Amériques.

Illustration P.Commecy

Un Papillon, un Brésilien,
papillonne, tout fier de lui,
dans les jardins, de fleur en fruit,
d'un quartier riche de Rio.

Il s'applaudit, se trouve beau,
il cabriole, avec brio,
il vire, il volte, il virevolte,
il palpite, papillote,
confetti dans le vent,
va d'arrière en avant,
de-ci, de-là, de haut en bas,
fait clignoter le paysage,
cligne de l'œil, volage,
à la fille de l'air,
danse sur l'air sauvage;
d'un concert allegro,
dont il bat, maestro,
en silence, le tempo…

Le Papillon, un Brésilien,
papillonne tant et si bien,
qu'il atterrit, loin de chez lui,
dans la ruelle d'une favela,
un quartier pauvre de Rio…

Il se pose sur une caillou
pour prendre un peu de repos.
Un grillon sort de son trou
pour admirer le Papillon,
qui le regarde de très haut,
et ne mâche pas ses mots :

« Comment peut-on être grillon ?
Regarde-toi, comme tu es mou !
Et nabot et pataud et lourdaud !
Regarde-moi comme je suis beau :
Mes ailes sont des papiers de soie,
maquillées de fard à paupières
et soulignées de mascara.
Les tiennes semblent faites de bois,
aussi légères que de la pierre,
et couleur de la queue d'un rat !
Mes antennes sont larges et fines,
les tiennes ne sont que deux épines !
Dans les airs je suis un artiste,
acrobate sur ma propre musique.
Toi, sur terre, tu es aussi triste
qu'une blatte, qu'un moustique,
qu'une tique, «Tchic, Tchic, Tchic»,
c'est toute la chanson
qui peut sortir de tes élytres.
Quel grand malheur d'être grillon !
Moi, je fais partie de l'élite,
heureux comme un Pap…»

Coupé en pleine emphase,
il ne finira pas sa phrase :

un chasseur l'attrape,
lui arrache les ailes,
qui feront des bijoux,
et rejette à la boue
le reste, qu'il écrase.

Puis salue le grillon,
respectueusement,
et tournant les talons,
s'éloigne en chantonnant…

Car dans tout le Brésil
on aime les grillons :

aussi vilains soient-ils,
ils donnent à l'unisson,
à tous les gosses des favelas,
le «Tchic, Tchic, Tchic», le bon tempo,
pour leur apprendre la samba
du Grand Carnaval de Rio...

Illustration P.Commecy

On prête aux animaux
les faiblesses humaines :
on dit dans le Chaco,
forêt amazonienne,
du Lapin qu'il est malin,
et roublard et perfide et filou,
du Tatou qu'il est radin,
et pingre, et chiche, et grippe-sou.

Un conte vient à point
démontrer ce propos :
Un beau jour le lapin
parie mille pesos
que grâce à sa malice
il offrira, gratis,
à ses nombreux voisins,
un délicieux festin
payé par le Tatou.

Dans un très grand tonneau
seulement rempli d'eau,
il laisse mijoter
toute la matinée,
un tas de gros cailloux.
Intrigué, le Tatou
s'en approche et lui dit :
« Que fais-tu cher ami ?
tu m'ouvres l'appétit ! «
« Une soupe aux cailloux,
-rétorque le Lapin-
C'est ma spécialité !
Elle est du meilleur goût.
Si tu veux en manger,
tu es mon invité ! »

D'autant intéressé
que la chose est gratuite,
le Tatou est pressé
de voir la soupe cuite.
Il s'informe, poli :

« As-tu bientôt fini ? »

« Tout va bien, cher voisin !
-lui répond le Lapin-
Si ce n'est que parfois
pour relever le tout,
on met des petits pois
avec les gros cailloux.
Je n'en ai plus, hélas ! »

« J'en ai toujours chez moi,
j'en rapporte deux tasses. »
lui promet le Tatou,
pensant que quelques pois
contre un repas offert
reste une bonne affaire»

Et il aurait raison
s'il savait s'en tenir
à ce tout petit don.
Mais il ne peut sortir
du piège du Lapin.
Car le radin Tatou
est si près de ses sous
qu'il préfère, et de loin,
continuer d'apporter
toutes sortes d'ingrédients,
plutôt qu'abandonner
son investissement .
Après les petits pois,
le Lapin fait en sorte
que successivement,
le Tatou lui apporte :
le manioc, la coca,
les mangues, les avocats,
maïs et quinoa,
tomates et tortillas,
plus dix œufs de Nandou
et finalement tout
ce qui fait un repas,
de l'entrée au dessert,
y compris les couverts !

Quand Maître Lapin sert les parts
à chacun de ses invités,
en prenant soin de mettre à part
les cailloux pour les rejeter,
le Tatou comprend, mais trop tard,
qu'il vient d'être berné.

De l'eau, du rêve et des cailloux
se sont transformés en festin…
Un sans-le-sou, s'il est malin,
partant de rien, *parvient à tout* !

Illustration P.Commecy

Les repas de l'Aigle Royal

L' Aigle royal des Andes,
au bec fort, aux ailes grandes,
maître des cimes et des alpages,
commençait à prendre de l'âge.
Les serres usées, les yeux plissés,
il était moins vif qu'autrefois.
Aussi, pour approcher ses proies,
devait-il user de malice.

À la Colombe, il demanda :
« Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es !»

La question était fort étrange
et la Colombe se méfiait :
« Je ne me nourris que d'insectes,
les plus vilains, les plus infects »,
roucoula-t-elle d'une faible voix,
en espérant dégoûter l'Aigle.
«Tout comme moi -mentit l'espiègle-
tu ne crains rien, approche-toi.»

La Colombe devint sur l'instant
un délicieux et bref repas.

Mais l'oiseau était bien petit,
et il mit l'aigle en appétit.

Il répéta son boniment
à une Chouette, oiseau plus gras.

« Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es !»

« Moi, je ne mange que des rats
qui sont sales et surtout très laids.»
hulula prudemment la Chouette.

« Comme toi, je n'aime que ces bêtes !
Viens m'embrasser, faisons la paix.»

Trois petits bonds et l'animal
offrit à l'aigle un vrai régal.

Mais le roi des cimes est gourmand
et l'appétit vient en mangeant.
Il eût bien dévoré sur place
quelque chose de plus consistant.
Pourquoi pas un petit rapace ?

Il s'approcha d'un Epervier :
« Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es !»

« Que des lapins, bêtes étranges
aux os pointus, aux dents coupantes
dont la fourrure est étouffante,
et les oreilles peu ragoûtantes»
répondit l'Epervier
en faisant la grimace.

« C'est mon plat préféré !
Tu es mon petit frère !
Nous sommes entre rapaces
viens me pincer la serre ! »

L'Aigle se fit, impitoyable,
un repas de famille à deux,
où lui seul s'assit à la table.

Mais les puissants sont insatiables.
Quand ils ont tout, ils veulent mieux !
Alors le vieux despote
s'approcha d'un Condor,
le plus grand des Vautours:
«Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es !»

« Tous les animaux morts,
tant qu'il y a chair autour !
Et rien ne me dérange
ni le goût de ces mets,
ni leur fumet trop fort…»

Cette fois le souverain
fut vraiment dégoûté :

«Je vais te dire qui tu es :
pas un Vautour, mais un vaurien !
Comment peux-tu t'alimenter
de cadavres abandonnés ? »

- « Toi, tu fais plus de tort
en tuant des vivants.
Ne manger que les morts
me nourrit tout autant. »

- « Eh bien, veux-tu que je te dise ?
Tu ne m'es rien, je te méprise. »

- « C'est bien ainsi, Monsieur le Roi,
je reste en vie grâce à cela ! »

Le Vautour s'envola
et aujourd'hui encore,
quand on dit l'aigle fort
il en rit aux éclats.

Car l'Aigle n'est que roi.

L'empereur est Condor.

Illustration P.Commecy

Chico, découragé,
s'assit à même le sol,
le sombrero baissé
et les yeux dans son bol
où quelques haricots
côtoyaient des pois chiches.

« Aï, aï, aï, pensait-il,
j'envie les gens des villes
qui ont la vie facile,
qui sont beaux, qui sont riches,
pendant que tous les jours,
comme un traîne-savate,
je m'échine aux labours
sur cette terre ingrate.
Pobre, pobrecito, trabajo al campo
cada día sueño vivir en Mexico »*

Alors qu'il bougonnait,
le nez dans son poncho,
un cavalier surgit,
vêtu comme un gringo* :
pantalon et gilet
de velours bien coupés,
le ceinturon verni,
et les bottes cirées.

« Olà, compañero, *
tu as de bien beaux fruits !»
lança-t-il à Chico
comme s'il fut son ami,
« Ils sont lisses et bien ronds.
Dis-moi, compañero,
ce sont bien des melons ?»

Que le brillant gringo
prenne pour des melons
son champ de calebasses,
amusa tant Chico
qu'il fit par dérision
cette réponse cocasse :

* *«Pauvre, pauvre de moi, car je travaille aux champs, mais chaque jour je rêve de vivre à Mexico»*
* *«Riche étranger»*
* *«Compagnon»*

« Señor, que je meure si je mens,
ce ne sont pas des fruits
mais des œufs de jument !
Au Mexique c'est ainsi
que naissent les poulains.
Et plus l'œuf est rempli
plus l'étalon court bien ! »

« Caramba ! j'en veux un !
- s'écria l'étranger-
Combien dois-je payer
le plus gros, le plus plein ? »

-« C'est que de grands propriétaires
me les ont déjà réservés.
Si je ne peux les satisfaire,
il me faudra les rembourser. »

-« Dix mille pesos feraient l'affaire ? »

-« Prenez celui que vous voulez ! »

Le gringo aussitôt
choisit l'œuf le plus gros.
Serrant la calebasse,
il partit au galop.

« Attention les œufs cassent !»
dit en riant Chico.

Le cheval du gringo
fit une telle embardée
que l'œuf, tout de go,
se mit à dévaler
la pente du chemin.

Et le voilà qui roule
sautant comme un lapin
sur tous les nids de poule,
et à chaque rebond,
ne fait qu'accélérer
malgré tous les jurons
du gringo dépité,
jusqu'à ce qu'une caillasse
stoppe sa course net…
…et mette la calebasse
en miettes.

Alors il arriva
une chose incroyable,
de ces choses qu'on ne voit
que dans les fables :
figurez-vous qu'un gros renard
dormant à l'ombre du caillou
réveillé par ce tintamarre,
prit ses pattes à son cou !

Le cavalier crut voir éclore
son poulain, galopant bien vite !
Il se lança à sa poursuite.

Il paraîtrait qu'il court encore !

Chico, depuis ce temps,
ainsi que tous les gens
dont la fortune est faite,
voit les choses autrement :

« Aï, aï, aï ! - se dit-il -
Je plains les gens des villes !
Mieux vaut finalement
un rusé paysan
qu'un citadin si bête !»

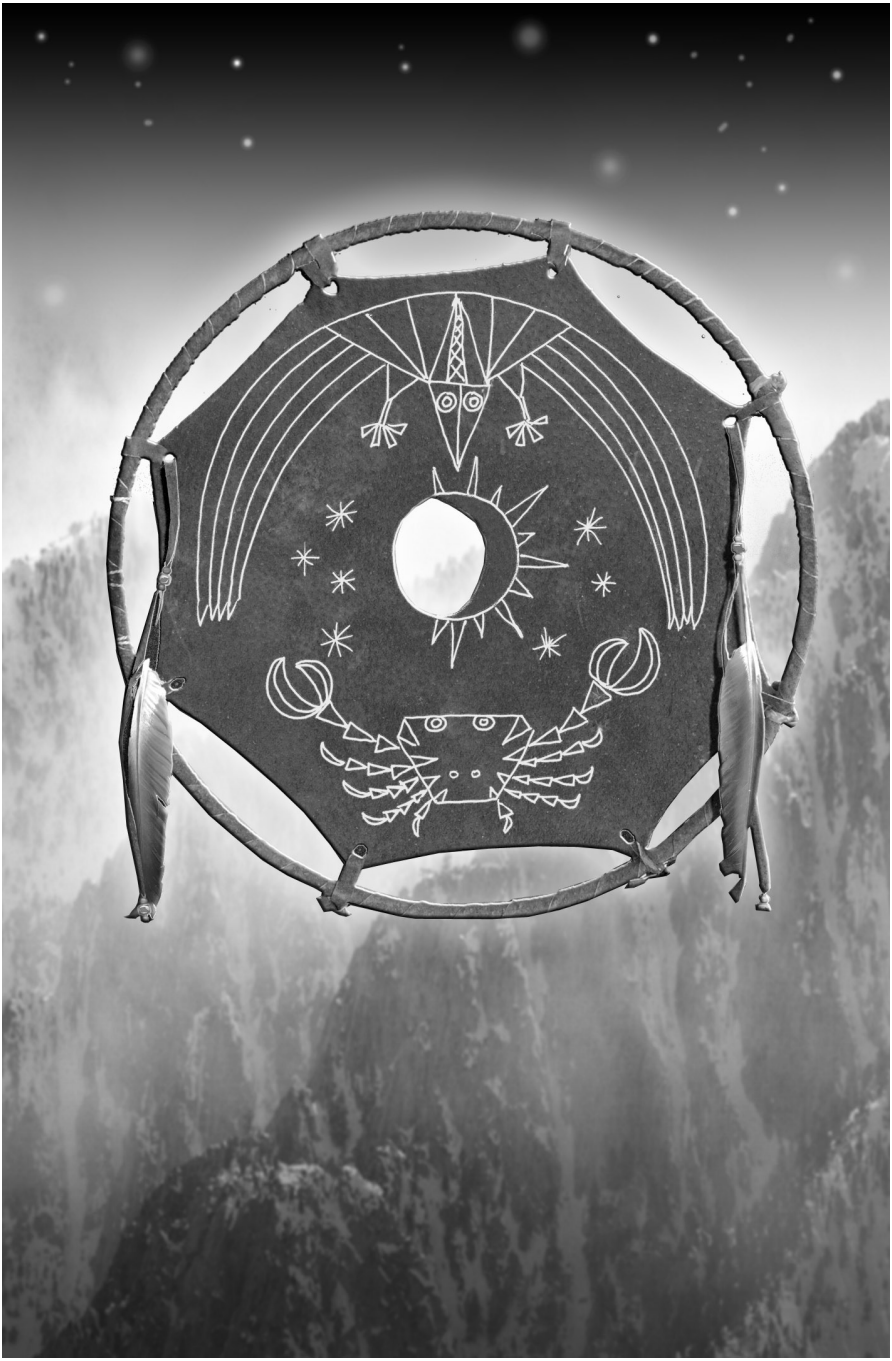


Illustration P.Commecy

Il y a 1000 ans, en pays indien,
venu des vents froids du Nord canadien
un grand Goéland, en grand voyageur,
avait une fois voyagé si loin
qu'il ramena dans sa demeure...
...le Soleil.

Il le camoufla sous ses ailes
et ne quitta plus son repaire.
Une nuit glacée, un noir éternel
s'étendirent dès lors sur tout l'Univers.
Sans soleil, plus de vie...
L'eau se transforme en glace...
Plus d'herbe, plus de fruits...
Sans lumière, plus de chasse...
La faim, le froid, l'angoisse,
l'ombre pour ennemie...

Pour lutter contre ce fléau,
le Grand Conseil des Animaux,
en réunion extraordinaire,
envoya plusieurs émissaires
faire la demande au Goéland
de leur restituer la lumière.
Du coyote à l'élan,
de l'aigle à l'orignal,
du tapir au cheval,
ils échouèrent en nombre,
perdus dans la pénombre.

Le Grand Conseil des Animaux,
se réunissant à nouveau,
imagina cet artifice :

« Qui tient le Soleil, tient la vie.
Qui tient la vie est notre Dieu.
Pour qu'il exauce notre vœu,
envoyons-lui en sacrifice
ce qui lui fait le plus envie.
Nous offrirons au Goéland
celui dont il est si gourmand :
le Crabe.

Cette bestiole sans gloire
qui ne quitte son trou
que pour fouiller la boue,
dispose d'un atout :
elle sait voir dans le noir.

Pour le reste, on s'en passe :
ni charme ni cerveau.
Que sa vile carapace
devienne son tombeau.»

Et notre Crabe y va,
car il n'a pas le choix.
Mais un Crabe marchant droit
on n'a jamais vu ça !
Et bien sûr moins encore
pour aller vers sa mort !

Avant d'offrir son sein
tout vif au Goéland,
profitant de la nuit,
et sans faire aucun bruit
il sème des Oursins
armés de leurs piquants
entre l'oiseau et lui,
et tout autour du nid.

Puis appelle son bourreau.

L'instant d'après, l'oiseau
le supplie en rampant
d'ôter les 100 piquants
qui meurtrissent ses pattes !
Le voilà cul-de-jatte !

En jouant les bons princes,
le Crabe de la pince
trifouille, crochète en vain,
casse les dards, les coince,
les enfonce plus loin !

L’oiseau qui, par ses moeurs,
devrait le supplicier,
vient à le supplier
d’être meilleur docteur !
Il piaille de douleur !

« C’est que je n’y vois rien !
-prétend le chirurgien-
J’y parviendrais sans doute
avec plus de lumière.
Tant que je n’y vois goutte
tu souffriras l’enfer !»

L’oiseau résista peu de temps.
Souleva quelques plumes,
puis l’aile tout en grand…

Avant que le Soleil s’enfuie,
remonte et se rallume,
le Crabe était parti.

Ainsi depuis 1000 ans
le noble Goéland
marche clopin-clopant...

Et à la nuit tombée,
quand la mer retirée
laisse les crues se tasser,
le Crabe et ses Oursins,
petits soleils éteints,
viennent piquer ses pieds !

Illustration P.Commecy

Au début du début des temps,
Inti, le Dieu-Soleil indien
avait fort à faire : le printemps
et les quatre saisons, les matins
et les crépuscules enflammés,
toutes les plantes à faire pousser,
monter, descendre les marées,
réchauffer l'eau, dorer les fruits,
en bref, tenir le Monde en vie,
travaillant jusqu'au soir
d'un côté de la terre,
recommençant, au noir,
sur l'autre hémisphère.
Et bien que Grand Ordonnateur
de la Lumière et des Couleurs,
il n'avait pas trouvé le temps
de colorier tout comme il faut.

Les oiseaux notamment
souffraient de ce défaut.
Il les avait laissés tout gris,
tout griffonnés comme des brouillons,
si gribouillés comme des chiffons,
que les rats semblaient plus jolis !
Au point que les oiseaux, meurtris,
partirent en délégation
se plaindre au Dieu-Soleil Inti.
Celui-ci les trouva si gris,
si tristes et mal finis
qu'il en rougit de confusion
et prit cette décision :

« En tant que Grand Chef de rayons,
en charge des quatre éléments,
je veux qu'on mette en bataillons
de l'horizon au firmament
toutes les sortes de nuages.
Cumulez les nimbus
sur plusieurs étages !
Regroupez les stratus
en grand embouteillage !

Ajoutez à la charge
jusqu'au moindre brouillard !»

Quand le ciel fut tout blanc,
il lança cet appel :

« En tant que Maître à bord du Ciel,
je donne l'ordre à tous les vents,
petites bises et grands blizzards,
vents du large et vents du Sahel,
Zéphyr, Mistral et Harmattan,
de bousculer tous ces nuages.
Mettez les sens dessus de souffle,
j'en veux un grand carambolage,
un gros grabuge, un grand barouf !»

Et des nuages entrechoqués
un déluge se mit à tomber.
De la pluie sous formes diverses,
en crachins, en rafales, en averses.
Alors le Dieu-Soleil Inti
alluma si fort ses lumières
qu'un arc-en-ciel fit, dans la pluie,
tout le tour de la Terre.

Les oiseaux volèrent jusqu'à lui
pour se jeter dans ses couleurs.

Le jaune teinta le Canari
et le bec du Merle siffleur.
L'Ibis se fit rouge tout entier.
Le Cardinal prit le violet.
Le rose habilla les Flamands
dans un costume un peu voyant.
L'Oiseau de Paradis fut bleu.
Devinez le choix du Pivert ?
Quant aux Perruches, paire par paire,
elles prirent une couleur pour deux.
Le Perroquet, toujours farceur,
fit le clown dans chaque couleur
et le grand Toucan des Aztèques
dans tous les tons, piqua du bec.

Ainsi tout ce qui portait des plumes
repartit dans de jolis costumes.

Sauf le plus petit, le plus gris,
le plus riquiqui des oiseaux,
le si minuscule Colibri,
qu'on l'appelle aussi oiseau-mouche.
Car ne sachant voler si haut,
il était resté seul, sur la touche !

Le Dieu-Soleil, prenant pitié,
émit cette brillante idée :
« Chers oiseaux venus par milliers,
en chahutant dans l'arc-en-ciel,
sur la Terre vous avez jeté
mille milliards de taches de couleurs.
Je sécherai chacune d'entre elles
et les transformerai en fleurs.
Le Colibri, seul, y boira.»

Depuis, l'oiseau ne s'en prive pas :
il s'enivre de rouge, prend un vert,
passe à l'orange quelquefois,
reprend du bleu pour le dessert,
un jaune indigo en cocktail,
et, du bec jusqu'au bout des ailes,
il est devenu, depuis lors,
l'oiseau le plus multicolore !

Voilà pourquoi, chaque matin,
dès que le Dieu-Soleil revient,
tous les oiseaux le remercient
en gazouillant à tour de rôle,
et les fleurs ouvrent leurs corolles,
pour un hommage sans parole.

Et le Colibri,
grâce au Dieu Inti,
depuis lors s'appelle
"l'Oiseau arc-en-ciel".

Illustration P.Commecy

Kiwinnaou, vieil indien sioux,
sentait venir sa fin sur terre.
Il voulut rejoindre ses Pères
au pays du Grand Manitou,
Plaine des Chasses Éternelles.

En entamant son chant de mort,
il mit ses parures les plus belles :
mocassins en peau de castor,
chapeau à plumes de condor,
carquois et flèches à pointes d'or.
Il tourna le dos à l'aurore
et prit le chemin sans retour
qui va vers l'Ouest, Pays des Morts.

Son vieux chien, son vieux labrador,
la truffe basse et le cœur lourd,
le suivit comme à l'ordinaire.
Et moins de dix pas en arrière,
sa squaw "Regard d'Obsidienne",
son fils aîné, "Taureau d'Argile",
et sa papoose "Talons Fragiles",
fermaient la marche, en file indienne,
se jurant d'aller avec lui
jusqu'aux Portes du Paradis,
ou, comme le diraient les Chamans,
aux Portes de la Grande Cabane,
la demeure du Grand Esprit.

Kiwinnaou et sa famille
marchèrent deux lunes, sans repos.

Pour les petits pieds de sa fille,
"Talons Fragiles", c'était bien trop.
Elle quitta les siens sans un mot
pour retourner vers son tipi.

"Taureau d'Argile" s'apercevant
que sa cadette était partie,
fit demi-tour le jour suivant.

"Regard d'Obsidienne", leur maman
après six lunes de voyage,
trop inquiète pour ses enfants,
partit les rejoindre au village.

Kiwinnaou marcha encore,
encore et encore et encore,
égrenant ses chants de prières,
sans larme malgré ses remords,
la face dure comme la pierre.

Il se croyait seul sur la Terre
oubliant que juste derrière,
le suivait son vieux labrador…

Un soir, enfin, Kiwinnaou
approcha les portes du Ciel,
derrière lesquelles Grand Manitou
attend que les Hommes l'appellent
pour ouvrir aux plus braves des Sioux
les plaines des Chasses Éternelles.

Mais le vieux chef est épuisé…
Aucune prière, aucun chant,
ne parvient plus, à cet instant,
à sortir de sa gorge nouée…

Après toute une vie de lutte,
de dévotion et de piété,
faut-il qu'à la dernière minute,
et arrivé si près du but,
on lui refuse l'Éternité ?

Sentant son maître à l'agonie,
le vieux chien hurle à la mort.

Le Grand Manitou ouvre alors,
à l'homme et au labrador,
les Portes des Vertes Prairies.

Illustration P.Commecy

« C'est lui, c'est ce moutard !
il m'a coupé la queue ! »
pleurniche le Lézard
en s'essuyant les yeux.

Au fin fond de l'Amazonie
les animaux les plus divers
ce jour-là se sont réunis
en Assemblée Extraordinaire.

« C'est lui, ce mal élevé !
il a détruit mon nid ! »
se lamente la Souris
en se mouchant le nez.

Le grand Jaguar, Roi des forêts
et magistrat de ce procès
écoute afin de les juger
les plaintes de tous ses sujets.

« C'est lui, c'est ce morveux,
il a mangé mes œufs !»
accuse le Vautour
en pleurant à son tour.

Qui a commis ces infractions ?
Quel monstre, quel ogre, quel dragon ?

« C'est lui, c'est ce vaurien,
il m'a mordu la patte ! »
s'alarme le Lapin
se croyant cul-de-jatte.

Enfin, l'Aï-aï crie sa peine :
« Il a mangé la laine
que j'avais sur le dos !
C'est lui, c'est Torongo ! »

Un monstre, pensez-vous ?
Vous n'y êtes pas du tout !

À peine plus gros qu'un gros chaton,
pelage noir de bout en bout,
Torongo n'est que le fiston
du juge en personne, le Jaguar.

Il est destiné tôt ou tard
à régner sur l'Amazonie.
Mais il n'en a pas très envie.
Se croyant protégé
par sa noble lignée,
il n'en fait qu'à sa guise,
multiplie les bêtises.

Le sévère et très respecté
Jaguar, son père, Roi des forêts,
qui tient à sa réputation,
lui inflige ces punitions :

« Pour prix de sa queue, le Lézard
usera de magie :
tu ne seras jamais Jaguar,
tu resteras petit.

Pour prix de son nid, la Souris
te rongera les griffes :
tu ne pourras plus faire d'ennuis
même aux chétifs.

Pour prix de sa patte, le Lapin
te limera les crocs :
tu ne seras plus jamais craint,
même d'un oiseau.

Pour prix de ses œufs, le Vautour
t'emplumera la queue :
on la verra partout, toujours,
même à dix lieux.

Et pour sa laine, l'Aï-aï
te tachera de blanc :
la nuit tu seras très voyant,
où que tu ailles !»

Torongo passa sur l'heure
du statut très envié
de riche héritier,
à l'état déprécié
de souffre-douleur.

Il ne dut son salut
qu'au Dieu Instatoshi,
l'esprit de la forêt
qui, en Amazonie,
apparaît sous l'aspect
d'Iabouti, la tortue.

«Torongo, pauvre bête,
-lui souffla celui-ci-
je sais une amulette
qui sauvera ta vie.
Un gri-gri si puant
que le moindre animal
qui te voudrait du mal,
rien qu'à te renifler,
s'enfuirait, dégoûté !

En voici la recette :

d'abord fais une boulette
de crottes du Lézard,
avec des gouttelettes
de pipi de Souris.
Puis laisse-la faire trempette
dans la sueur du Lapin
avec une lichette
de crachat du Aï-aï.
Et pour que la recette
soit tout à fait complète,
vaporise tout autour
rots et pets du Vautour.

Sers-t'en de savonnette
des pieds jusqu'à la tête :
tu sentiras mauvais,
mais tu auras la paix !»

Torongo accepta,
sauvant ainsi sa vie.

Et, depuis ce jour-là
vit en Amazonie
cet étrange animal :

pas plus gros qu'un gros chat,
mais sans griffes ni crocs,
tout noir et blanc de poil
et la queue en plumeau,
à l'odeur si fatale
qu'on l'appelle...Putois

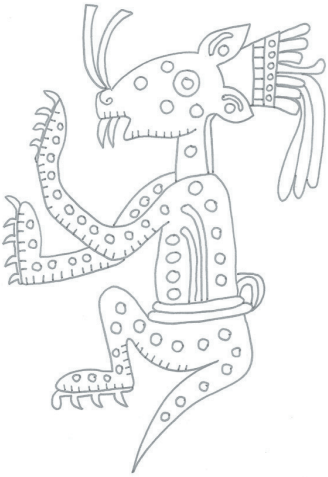


Illustration P.Commecy

Quand on est un enfant
on ne sait que choisir
entre la vie sauvage
ou la vie citoyenne.
L'une a ses avantages
et l'autre ses plaisirs,
et chacune en moyenne
autant d'inconvénients.

Mais, nous dit cette histoire,
étant né d'un côté,
il est bien illusoire
de vouloir en changer.

Ce qu'apprit une Panthère
de la gueule d'un Chien :

Trouvant peu de proies sur ses terres,
la sauvageonne avait si faim
qu'elle s'approcha, pleurant misère,
près du village des humains.
Elle en rencontra le gardien,
un Chien de chasse, bien en chair.

« C'est que je mange tous les jours ! »
expliqua le cerbère.
« Comment réussis-tu ce tour ? »
s'étonna la Panthère.

« J'ai pour esclaves les humains,
et je les fait chasser pour moi.
Ils m'obéissent à la voix,
ils parlent la langue des chiens !
Demain matin, suis moi de loin,
tu verras bien… »

La Panthère, fascinée,
fit comme il avait dit.
Et ce qu'elle entendit
vaut d'être rapporté :

« Ouah ouah ouah !
Ne vois-tu pas
le chihuahua
qui court là-bas ?
Allez, tue-moi
ce mets de choix !
Vas-y, sers-toi
de ton carquois !
C'est raté ! Pouah !
Quel maladroit !
Tu me déçois !

Ouah ouah ouah !
Et toi, là-bas
tu ne vois pas
les gros putois ?
Il y en a trois,
là, derrière toi !
Et là, et là,
voilà une oie !
Elle fait son poids !
Dépêches-toi !
Ouah ! Et voilà !
Elle n'est plus là !
Tu me déçois !
J'en suis pantois !

Ouah ouah ouah !
Je vois les bois
d'un cerf qui boit
dans le sous-bois !
Il est à toi !
Tu dors ou quoi ?
Si c'est comme ça,
la prochaine fois
je te renvoie !
Car si j'en crois
ce que j'en vois,
ce sont les proies
qui font la loi !
J'en reste coi… »

La Panthère doute de son ouïe
tant la scène lui semble inouïe.

Le soir, elle suit jusqu'au village
Maître Chien et son équipage.

Là, le spectacle est tout autre :
humant le gibier qu'on cuisine,
aux pieds des femmes, le Chien se vautre,
rentre la queue, courbe l'échine.
Il mendie, il gémit, il couine.

On lui jette des os
et quelques bas morceaux...
Et s'il insiste trop,
un coup de pied au bas du dos !

Quand il se disait prêt à mordre,
on n'entendait rien à ses ordres.
On ne comprend pas mieux ses pleurs
maintenant qu'il est quémandeur.

Voyant le sort du cabotin,
la Panthère n'a qu'une pensée :

« Troquer ma liberté
pour cette vie de chien ?
Supplier pour manger ?
Je préfère avoir faim ! »

Illustration P.Commecy

Aux temps anciens,
(si anciens que le monde n'était pas bien fini)
un petit chien
(un petit chien de rien, banal et à poil gris)
était envieux
(mais envieux à un point que ça n'est pas permis !)
d'un oiseau bleu
(si bleu qu'on aurait dit l'oiseau de Paradis).

L'oiseau plongeait
(il plongeait pour pêcher, il plongeait sans arrêt)
dans un lac bleu
(le lac Athabaska, d'un bleu de ciel d'été).

Le chien pensait
(à la ligne, tiret, ouvrez les guillemets) :

« Voici mon vœu : que mon poil gris
plongé dans l'eau comme l'oiseau,
devienne bleu de Paradis ! »

Le chien plongea
(plongea en oubliant qu'il ne savait nager)
dans l'eau glacée.
(les eaux d'Athabaska font moins de 10 degrés).

Il s'en tira,
(s'en tira de justesse, maquant de se noyer)
moitié gelé
(gelé à grelotter, avec la morve au nez).

Il se sécha,
(se sécha comme un chien, en se roulant par terre)
mais dans la boue
(une boue marron-jaune, d'une couleur vulgaire).

De ce jour-là,
(un jour d'il y a longtemps, on l'a vu au début)
nous dit la fable,
(fable des indiens Creek, du nom de leur tribu)
cette bête si sotte,
est couleur de la crotte.
On l'appelle Coyote
et elle est leur mascotte.

Illustration :«Trois figures du culte du Poro».
Toile de Yéo Sédou (Côte d'Ivoire, village des lépreux de Fakaha, peuple Senoufo).
Teinture végétale appliquée au couteau sur lés de coton.(120 x 120 cm)
De gauche à droite : Koroblack le sorcier, Kodolkien le forgeron et Naféré l'homme-panthère.

Fables d'Afrique

Faisons le conte : « Il était une fois, il était dix fois, cent fois… »

Ma mère me l'a raconté, qui le savait de son propre père, à qui un griot l'avait chanté, car il le tenait de son maître, un vieux conteur de la tribu, qui l'avait reçu d'un ancêtre, que le père fondateur a connu… »

Mille fois recommencée, l'histoire se raconte et se conte mot à mot, de la bouche à l'oreille, de l'ancien ou nouveau, du grand-père à l'enfant, du griot à l'élève… »

Ainsi le conte traverse le Temps des Hommes, et transmet les vestiges de leur sagesse, depuis l'origine des peuples.

Goupil,notre Renard et son compère d'Asie, le Chacal, à l'instar du Lièvre en Afrique, tiennent le rôle du rusé, pour voler le fromage de notre corbeau, les figues du coq indien ou la récolte de l'Eléphant…

Ainsi le conte traverse l'Espace des Hommes, syncrétisme de leurs valeurs fondamentales, du Nord au Sud et de l'Orient à l'Occident.

Mais la voix des griots, dans l'Afrique d'aujourd'hui, porte moins, couverte par le fracas des machines qui inondent la planète d'une culture hégémonique.

Leur parole s'éteint.

Ce petit recueil n'a d'autre but que d'attraper en plein vol quelques-uns de ces contes d'Afrique Noire de l'Ouest, de les fixer par l'écrit, dans un temps et une langue qui sont les nôtres, avant qu'ils ne disparaissent à jamais.

Transcrire …et forcément trahir, perdre le regard et le geste, la musique et le chant, le dialogue et l'improvisation, la nuit argentée de la veillée, la parole qui court sur les murs de terre où dansent les ombres, autour du feu central…

Mais sauver l'essentiel : l'âme et les valeurs, l'histoire et ses acteurs, en tentant de remplacer la poésie de l'oral par celle de l'écrit, sous la forme de fables, qui donnent le rythme des syllabes et la musique des rimes…

Ainsi vont les messagers de nos valeurs universelles : contes ou fables, maximes ou devinettes, apologues ou fabliaux, toujours recommencés, jamais les mêmes tout à fait...

Illustration Yéo Sédou

Grenouille et Maître Margouillat

Servante Grenouille
et Maître Margouillat*
sont partis en vadrouille
en quête d'un repas.

Ils trouvent en chemin
au pied d'un grand totem,
l'offrande qu'un humain
a laissé pour ses dieux :
une demi-calebasse
toute remplie de crème !

Lézard et sa comparse
s'y plongent jusqu'aux yeux,
et boivent tous les deux,
autant que faire se peut.

Une fois rassasiés,
et le ventre bien rond,
le niveau a baissé,
et les voilà au fond.
Ils tentent, mais en vain,
de sortir de la nasse.

Les pieds du batracien,
les griffes du reptile,
glissant dans la mélasse,
s'avèrent inutiles.

Le Maître Margouillat,
armé d'une forte queue,
fouette et fouille tant qu'il peut.
Il ne remonte pas.

Sa souillon la Grenouille,
munie de bonnes cuisses,
se bat et brasse et brouille.
Rien à faire, elle glisse.

Ils luttent toute la nuit
jusqu'à l'épuisement.
Le Lézard réfléchit,
tient ce raisonnement :

« Nous avons tout tenté,
inutile d'insister...
Je ne veux plus souffrir...
Je me laisse mourir…
Grenouille, fais de même !
Après tout ce tourment,
se noyer dans la crème
est un soulagement. »

Sur cette belle logique,
le maître coule à pic…

La grenouille, quant à elle,
n'a pas tant de jugeote !

Elle pédale, elle gigote,
barbote de plus belle,
ne cessant d'espérer
que la chance peut tourner.

Ce qui tourne en effet,
au bout de quelques heures,
c'est la crème tant fouettée
qu'elle se transforme en beurre !
Il s'en crée une motte
autour du Margouillat,
d'où la Grenouille saute
et s'enfuit loin de là…

Sauvée par l'innocence
la plus humble survit,
quand par méconnaissance,
se perd le plus instruit.

** Gros lézard coloré africain*

Illustration Yéo Sédou

Le Colibri et l'Elephant

L'animal sur Terre le plus grand,
l'Éléphant,
se moque un jour d'un plus petit,
le Colibri :

« Ton plumage est bien criard
et ton bec est bien bavard
pour un être aussi riquiqui.
Regarde-moi, je suis tout gris
et je ne fais pas tant de bruit.
Pourtant c'est moi le plus puissant
des animaux de tous les temps ! »

« Ketudi, ketudi ! »
rétorque le colibri,
« Tu n'es prince que d'un sous-bois.
mais le roi des plages, c'est moi.
Parions qu'au bord de l'océan
je suis, des deux, le plus puissant,
car je peux boire plus d'eau de mer
qu'un troupeau de tes congénères ! »

« Pari tenu ! -dit l'Éléphant -
et que la plage soit au gagnant !
Mes 5 tonnes contre tes 5 grammes
c'est un million de fois ton poids.
Tu ne pourras boire après moi,
que l'eau salée de tes larmes ! »

Les voilà partis en voyage,
à la recherche d'un rivage,
le Colibri bien loin devant,
rapide et léger comme le vent,
et loin derrière l'Éléphant,
trop lent, trop lourd, et ahanant.

Quand ils arrivent à l'océan,
c'est l'heure où monte la marée.

L'oiseau le sait.

Pas l'Éléphant.

« À toi l'honneur, bois le premier !»
ironise le Colibri.

Et il commente la partie :

« Que fais-tu, Prince des sous-bois ?
Je vois monter l'eau quand tu bois !
Il y a un instant c'est à peine
si elle recouvrait tes orteils,
et plus tu pompes et plus tu peines,
plus elle monte vers tes oreilles !
C'est à croire que tu te trompes,
et que tu souffles dans ta trompe !
Fais un effort ! Pompe ! Pompe ! »

Mais l'Éléphant, bien entendu,
a beau avaler tant qu'il peut,
à marée haute, il est repu,
et l'eau lui monte jusqu'aux yeux.

« Te voilà lourd comme un rocher,
et incapable de bouger.
Tu te retrouves sans défense.
Pour un éléphant, quelle offense !
C'est pour l'honneur des pachydermes,
que me dois d'y mettre un terme :
regarde-moi en pleine action,
que ça te serve de leçon ! »

À l'heure où descend la marée,
l'oiseau y trempe son long bec,
et quand la mer s'est retirée,
l'Éléphant se retrouve au sec.

Et il déclare, en bon perdant :

« Pour réussir mon sauvetage,
il t'a fallu boire tant et tant,
que tu es bien le Roi des plages,
de la Mer et des Océans ! »

Sur ces mots le gros mammifère
court se réfugier dans les bois.

La taille ne fait rien à l'affaire,
chacun est le maître chez soi.

Illustration Yéo Sédou

Tortue de mer et Calao

Madame Tortue de mer,
pieds tordus, dos de pierre,
chaque jour au marché
allait vendre le sel
qui séchait sur son dos
lorsqu'elle sortait de l'eau.
Elle s'y rendait à pied,
traversant la parcelle
de Monsieur Calao,
planteur de cacao.

Calao son voisin,
bec gros, œil malin,
chaque jour au marché,
vendait son chocolat.
Il s'y rendait à ailes,
survolant chaque fois
les réserves de sel
de Tortue sa voisine.

Et Tortue chaque jour
jalousait Calao :
« Alors que je m'échine
au soleil ou dans l'eau,
la mer dans les narines
et du sel plein le dos,
il faut peu de vertu
pour faire du cacao !
Quels jolis revenus
pour si peu de travaux !
Qu'importe les marées,
pas de vagues à franchir,
quelques graines à planter,
et à laisser mûrir.
Le chocolat se vend
pour les anniversaires.
Le sel n'est qu'ingrédient,
personne ne le sert.
Et puis ne parlons pas
des modes de transport :
pieds tordus, dos de pierre,
voilà mon triste sort ! »

Mais Calao pensait
de toute autre manière :
« Quel bonheur si j'avais
les quatre pieds sur terre !
J'envie cette Tortue
et son allure bonhomme.
Elle n'a pas à lutter
avec des vents contraires.
Elle peut même s'arrêter
en chemin, faire un somme,
se baigner un moment,
puis prendre le soleil.
Est-ce là le tourment
pour lequel on la paye ?
Quand mon bec est en loque
tant je m'en sers de soc,
mes pattes écorchées
à force de bêcher !
Et puis ne parlons pas
des cours du chocolat :
on n'en prend que pour le dessert
tant la denrée est chère !
On met du sel dans tous les plats,
voilà une bonne affaire ! »

Et bien évidemment,
un jour la Tortue d'eau
en traversant le champs
du voisin Calao
n'y résista pas :
elle déroba tant de grains
du meilleur cacao,
s'en chargea tant et tant,
et les pattes et le dos,
qu'on l'aurait crue en chocolat !

Et tout allant de paire,
en survolant les eaux
de la Tortue de mer,
l'oiseau au bec gros
lui vola tout son sel.

En cacha sous ses ailes,
sous les plumes du dos,
s'en couvrit tant et tant,
que du bas jusqu'en haut,
il en sortit tout blanc !

Leurs larcins à peine commis,
les deux frères ennemis
se trouvèrent bec à nez
sur la grand-place du marché.
Ils s'insultèrent à grands cris :
-«Tortue tordue, caillou à pattes !»
-«Voleur volant, nez en patate !»
-«Fée Carapace, pot à l'envers !»
-«Poubelle à plumes, mangeur de vers !»
-«Vieille caillasse, bouse rampante !»
-«Piaf à gros pif, gros sac à fiente !»
-«Pré-hystérique !»
-«Hydrocéphale !»

On parvint à les séparer,
les reconnaître, les juger.
La sentence qui fut prononcée
vaut la peine d'être racontée.
On donna à chaque voleur
la profession de son voisin :
à la Tortue d'être planteur,
au Calao d'être marin !

La peine fut vite consumée :
le Calao, piètre nageur,
ne vit de sel que dans ses rêves.
Et la Tortue, toute en lourdeur,
ne put cueillir la moindre fève.

Il en est des humains
comme de nos deux coquins :
on méprise son bien
pour celui du voisin.
On veut ce qu'on n'a pas,
et l'autre est mieux que soi !

Illustration Yéo Sédou

La course d' Escargot

« Derrière la ligne de départ,
dans sa casaque léopard,
le plus rapide des coureurs,
de chaque course le vainqueur,
j'ai cité : Monseigneur Guépard !

À ses pieds, maison sur le dos,
son concurrent souffre-douleur,
qui participe en amateur,
j'ai nommé : Monsieur Escargot ! »

En grand arbitre des animaux,
Roi Lion disant ces quelques mots,
présente à ses sujets d'élite
une course très insolite.
C'est que, depuis la nuit des temps,
Guépard, imbu de ses talents,
raille en des termes humiliants
l'animal le plus nonchalant :

« En lenteur tu es imbattable !
A ramper sur ton estomac,
tu dois compter les grains de sable,
jusqu'à sombrer dans le coma ! »

Lassé par ces propos cruels
Escargot, dernier des tocards,
a provoqué en un duel
le favori, la superstar,
qui prend la pose et qui déclare :

« Toi victorieux, c'est impensable !
ce n'est qu'un rêve ou une fable
à faire baver tous tes semblables ! »

« Partez ! »

Dès le départ donné
Guépard a détalé.
Il court, il court, il court,
arrive à mi-parcours…
…quand il voit par-devant,
rampant tranquillement,
Escargot, ce vulgaire,
lui montrant son derrière !

« Monseigneur Guépard,
je vous vois essoufflé.
Auriez-vous donc peiné
pour autant de retard ? »

À ces mots, excédé,
Guépard redémarre.
Il redouble d'efforts,
bat son propre record.

Quand il arrive au but
Escargot l'y attend
depuis quelques minutes :

« Monseigneur, il est temps !
Je vous croyais perdu !
Vous n'êtes que perdant,
vous m'en voyez déçu ! »

Guépard, courbant le dos,
se retire en des terres
où de rares animaux
vivent en solitaires.

Il ignore qu'Escargot
a des frères jumeaux,
dont l'un, au tout départ,
et l'autre à mi-chemin,
pour duper le vantard
étaient là du matin !

On voit que ceux qui courent
ne sont que des champions...

Le chemin le plus court
c'est l'imagination !

Illustration Yéo Sédou

Une noix pour deux

La famine et la sécheresse
régnant sur toutes les espèces
forcent la Hyène et la Perdrix
à se déclarer bons amis.

Par cette union contre nature
ils espèrent assembler leurs dons
pour trouver eau et nourriture.
Le début leur donne raison :
au terme d'un très long voyage
ils découvrent au bord d'une plage
un cocotier portant aux nues
une noix mûre, des plus charnues.

« Comment peut-on la décrocher ?»
pleurniche la Hyène, affamée.
« Laisse-moi faire ! » dit l'oiseau.

D'un coup d'aile il est tout en haut,
d'un coup de bec cueille le fruit,
qui tombe aux pieds de son ami.

« Comment fait-on pour la casser ? »
pleurniche à son tour la Perdrix.
« C'est mon affaire !» répond la Hyène.

D'un coup de dents elle fend la noix,
d'un coup de mâchoires la broie
en éclats blancs, bordés de crème.

Et vient le moment du partage.

« J'en veux le plus gros pourcentage
car je l'ai cueillie au faîtage !
-dit la Perdrix sans ambages-
Sans moi, tu aurais pu rester
nez levé pour l'éternité ! »

À ces propos, la Hyène enrage :

« J’en veux la chair et le laitage
car j’ai brisé son emballage.
Sans moi tu aurais pu rester
à la couver toute l’année ! »

Et en l’absence d’arbitrage
le ton monte d’un étage :

«Tu n’es que du plumage,
retourne aux branchages ! »

«Toi tu n’es qu’un sauvage
qu’on devrait mettre en cage !»

« Et toi sous un grillage,
pour faire ton élevage ! »

«Trêve de marchandages,
j’ai la noix en otage ! »

« Et trêve d’ergotages
ou je fais un carnage ! »

«Tu me fais de l’ombrage !
sors de mon paysage ! »

« Bec sans visage ! »

« Cul sans pelage ! »

« Déménage ! »

« Dégage ! »

Les deux ennemis sont en nage,
et la tension est à son comble.
Mais l'oiseau sait la loi des jongles :
même en se battant bec et ongles,
il est probable qu'il succombe
aux griffes aiguës et aux dents longues.

L'idée lui vient d'un stratagème :
il pique du bec dans la coco
et tombe raide sur le dos,
l'œil révulsé, la langue blême.

Croyant le fruit empoisonné,
et la Perdrix contaminée,
la Hyène abandonne les deux,
quitte à partir le ventre creux.

La Perdrix craignant une feinte
continue de jouer la défunte.

Trop longtemps puisqu'enfin,
la Mer, qu'on avait oubliée,
à cette histoire met une fin :
d'une vague bien balancée,
elle vole les morceaux de noix
ainsi que la perdrix, qui se noie.

Souvenez-vous de la sentence,
amis unis par la souffrance
mais ennemis dans l'opulence :

Ce qui pour deux ne suffit plus,
un troisième en fera son dû.

Illustration Yéo Sédou

La Grenouille et le Serpent

Une Grenouille et un Serpent
vivent au bord d'un marigot.
Elle est nerveuse et il est lent,
elle est cuissue, il est manchot.

La Grenouille aime se vanter :
« Je suis rapide tout autant
pour attraper de quoi manger
que pour m'enfuir en un instant.
Alors que tu te traînes au sol,
en mille et une contorsions,
vois comme je saute,
vois comme je vole !
Tu fais un pas, je fais dix bonds !
Un moucheron se joue de toi,
j'en gobe cent à chaque repas !
Je plains les gens de ton espèce,
faits de lourdeur et de paresse… »

Le Serpent, lui, ne bouge pas,
reste coi.

« Quoi, quoi, quoi, tu ne dis rien ?
-reprend au bond le batracien-
En plus de ça, serais-tu muet ?
Si tu ne consens à remuer,
peux-tu seulement dire un mot ?
Es-tu si mal dans ta peau,
Qu'il t'en arrive de muer ? »

Le Serpent reste froid,
semble sourd, fait de bois.

La Grenouille s'enhardit,
et lui lance un défi :
« Tu ne m'es supérieur
en quoi-quoi que ce soit !
Le plus grand prédateur,
de nous deux, c'est bien moi !
Je parie qu'en une heure
j'attrape plus de proies
que toi durant ta vie !
Un, deux, coa, c'est parti ! »

Notre Grenouille bondit,
avale à tour de bras
un moustique par ici,
un papillon par là,
se lance encore plus haut,
attrape une araignée,
à peine sur ses pieds,
capture un vermisseau
et puis quoi et puis quoi
se remplit l'estomac
de toutes les bestioles,
qu'elles rampent ou qu'elles volent,
elle devient comme folle
et coasse, excitée :
« Mais quoi, pourquoi-pourquoi,
Serpent ne bouges-tu pas ?
Tu as pris du retard !
Tu te ferais doubler
même par mes têtards !
Admire mes mollets,
regarde ma souplesse ! »

La Grenouille reprend
sa course de vitesse.
Elle a moins d'appétit...
Ses bonds sont plus petits,
son ventre plus pesant...
Pour quelques mites encore,
qui passent sous son nez,
elle fait un effort...
...en manque la moitié.
Quand bientôt une mouche
se pose sur sa bouche,
elle ne peut l'avaler...
La voilà rassasiée.
Lourde comme une poutre.
Et gonflée comme une outre.
Un dernier rot et …coâââ...
...Elle gît dans la boue.

Le Serpent se déploie
et siffle : « Est-ce là tout ?
Déjà ? Alors à moi... »
Sans plus de baratin
il avale le tout,
l'idiote et son festin,
faisant d'une pierre deux coups.

Ainsi prend fin, ma foi,
cette fable banale.
Il serait malvenu
d'en dicter la morale,
tant le silence parfois
cache bien des vertus !

Illustration Yéo Sédou

Pipistrel, l'Aigle et le Léopard

Le Chat mange l'oiseau,
l'Aigle emporte le Chat.
Le Rat tue le Poussin,
l'Epervier tue le Rat.
Le Serpent gobe l'œuf,
et la Pie le Serpent.

Les animaux terrestres
et les êtres volants
se battent et se détestent
depuis la nuit des temps.

« Il faut choisir ton camp ! »
C'est ce que dit, d'une forte voix,
l'Aigle royal, maître du ciel,
en s'adressant à Pipistrel,
Chauve-souris de son état.

« Tu peux voler, tu as des ailes !
viens rejoindre notre armada !
dès demain, tu pars au combat ! »

Peu pressé de mourir au front,
Pipistrel fit cette objection :

« Regardez mieux, mon colonel,
je n'ai pas de plumes sur les ailes !
elles ne me servent qu'à ramper,
quand j'arrive à m'en dépêtrer !
Et sous quelle arme m'engager ?
je n'ai pas de bec, mais un nez
et une bouche si peu dentée
que c'est à peine si je peux mordre !
Que ferai-je sous vos ordres ?
J'implore votre miséricorde…

Le patron des troupes ailées
donna la nuit pour seul délai
à Pipistrel mis en demeure
d'être soldat ou déserteur.

L'Aigle s'était juste envolé
quand vint le chef des troupes à pied :
le Léopard, un vétéran,
dans sa tenue de camouflage,
médaillée sur tout le poitrail.

« Tu as fourrure, griffes et dents,
je reconnais cet attirail !
Demain, tu fais ton paquetage
et viens servir dans notre camp ! »

Pipistrel dit en pleurnichant :

« Regardez mieux mon Général !
on me dit chauve, c'est vous dire
si ma fourrure a peu de poils !
Quant à mes griffes, c'est bien pire !
Elles ne finissent que deux pattes,
alors que vos troupes en ont quatre !
Restent mes dents : comme je l'ai dit,
elles ne grignotent que des fruits
à condition qu'ils soient petits !
Ce sont là toutes mes munitions.
Je vous demande bien pardon… »

Le patron des troupes à pied
lui donna la nuit pour trancher :
être ou ne pas être des leurs,
finir soldat, ou sans honneur.

Pipistrel edurant l'insomnie
put mettre au point sa stratégie.

Il se pendit, la tête en bas,
à mi-hauteur d'un acacia !

Dès l'aube, les deux officiers
vinrent encadrer le hors-la-loi :
au pied de l'arbre, le carnassier,
à son sommet, l'oiseau de proie.

Et Pipistrel leur déclara :

« Comme je ne veux pas de patrie,
désormais c'est là que je vis :
sur une branche bien trop basse
pour que s'y risquent les rapaces,
et bien trop haute, c'est certain,
pour que l'atteignent les félins !

Comme je ne veux pas faire la guerre,
désormais je vis à l'envers :
la Terre est devenue mon toit,
et le ciel est mon territoire.
Je vois de haut le Léopard,
l'Aigle se trouve plus bas que moi.

Comme je ne veux plus vous revoir,
désormais je vis dans le noir.
Toutes les nuits, je vais danser
quand pour dormir, vous vous cachez.
Et je passe mes jours à rêver
pendant que vous vous entretuez ! »

Là-dessus Pipistrel
s'enferma dans ses ailes,
leur dit bonjour pour bonne nuit,
et s'endormit.

Illustration Yéo Sédou

L’or de Madani

Si les plaisirs faciles s’échangent contre de l’or,
le bonheur, moins docile, va et vient librement.

Madani le pêcheur l’apprit à ses dépens.
Il ne rêvait qu’argent, fortune, trésors.

Son village, il est vrai, était loin d’être riche.
Mais pas malheureux pour autant.
La nature alentour ne se montrait pas chiche :
orge et blé dans les champs, eau douce dans les puits,
des poissons tant et tant et des forêts de fruits.
L’épouse du pêcheur était jeune et jolie,
et ses amis nombreux, et sa famille unie.
Tout semblait, en un mot, couleur de paradis.

Mais notre homme était sot, aveugle à ce décor.
Il priait les génies pour qu’on le couvre d’or,
harcelait les devins et autres charlatans,
réclamait des bijoux, des perles, des diamants…

Il y eut bien des sages pour lui ouvrir les yeux,
lui dire que l’argent fait aussi des ravages,
il restait ambitieux et sourd à leurs présages,
certain que la richesse allait le rendre heureux.

Et un beau jour la mer, lassée, combla son vœu :

Comme il allait rentrer bredouille de sa pêche,
avec en tout deux crabes et un os de seiche,
Madani rejeta ses filets à la mer,
pour un dernier essai, une ultime prière.
Quand il les remonta pour les vider à bord,
sa barque scintilla, remplie de pièces d’or.

Madani en pleura tant il fut ébloui.
Il avait à ses pieds de quoi vivre cent vies.

Il regagna la terre, chantant de tout son soul,
poussant des cris de guerre, et ramant à grands coups,
angoissé que la mer lui reprenne le tout !

Tout le village, bêtes et gens,
fut averti de l’événement.
Amis, parents, petits et grands,
c’est d’un coup toute la tribu
qui vint le voir, les mains tendues.

Madani, titubant, se crut couvert de gloire.
Son peuple, en un instant, allait le décevoir :
l'un voulait s'acheter des bêtes,
un autre agrandir son foyer,
un troisième honorer ses dettes,
et dépenser, et festoyer....
Chacun trouvait mille raisons
de prendre une part du butin.

Madani rassembla son bien
et s'enferma dans sa maison.

« Je ne suis, pensait-il, pas riche depuis une heure,
que déjà l'on défile pour me dire ses malheurs !
On me voudrait banquier, généreux, grand seigneur !
Si j'écoute les pleurs et les lamentations,
je suis pauvre en un jour, et bientôt débiteur !
Mais je resterai sourd à tous ces profiteurs !
Ce n'est pas un pêcheur qui mordra l'hameçon ! »

Quoiqu'on ait à lui dire, il refusa d'entendre
et de ses deux oreilles boucha les orifices,
avec des poudres d'or mêlées à de la cendre.
Il ne donna jamais un sou.

Cette année là, il eut un fils.
L'enfant lui ressemblait en tout,
Mêmes talents et même vices…
…et sourd comme un pot de réglisse,
car les oreilles condamnées
par deux médaillons d'or soudés.

Madani en pleura, de douleur et de rage,
accusa ses parents et tout son entourage,
soupçonna ses amis d'avoir jeté un sort,
de mépriser son fils, d'en vouloir à son or…
Il décida sur le champ de ne plus leur parler,
tenant entre ses dents une pièce d'or serrée.

Il eut un autre enfant,
très ressemblant et muet
muet comme un poisson mort,
car la bouche fermée
par une épingle d'or.

Madani, pris de désespoir,
pour ne plus voir tous les envieux,
mit deux pièces d'or sur ses yeux,
en guise de lunettes noires.

Il refusa de les ôter
durant toute une année.
Il eut un troisième garçon,
en tout semblable à son père,
aveuglé par deux médaillons
en or soudés sur les paupières.

Madani, cette fois, entendit la leçon.
Il supplia les dieux, implora leur pardon,
les pria d'accepter, contre tout l'or du monde,
de guérir ses enfants de leurs tares immondes.

Il reprit son bateau,
remis tout l'or dedans,
et partit sans un mot.
On le vit s'éloigner,
fondre dans le couchant,
noyé dans les reflets
des flots d'or et d'argent.

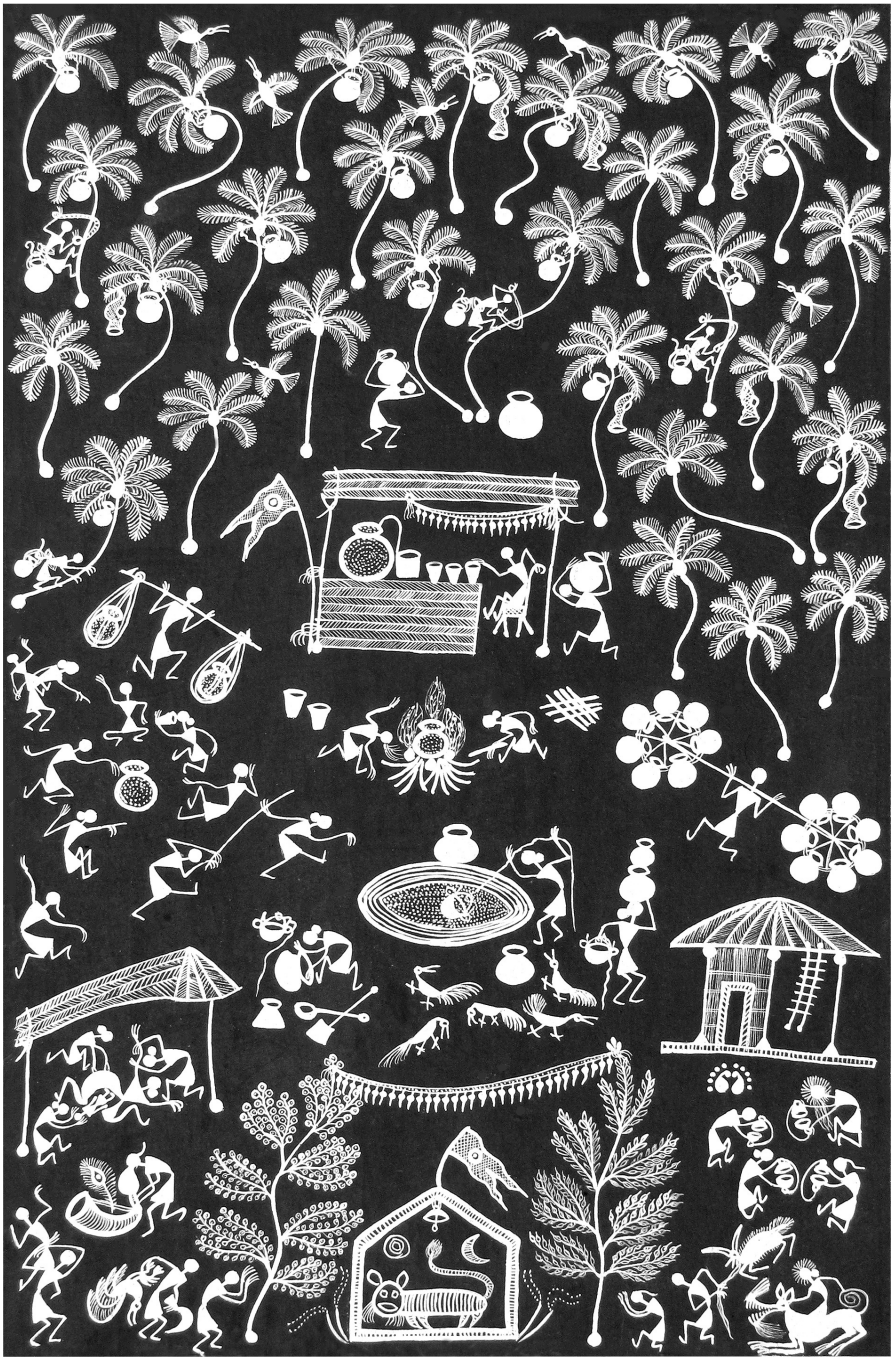
Il ne revint jamais.

Depuis lors chaque soir,
ses trois fils viennent voir
le coucher du soleil.

Le premier tend l'oreille :
il entend la chanson
des mille pièces d'or
que la mer dévore.

Son frère ouvre les yeux :
il voit à l'horizon
brûler mille trésors
dans le soleil en feu.

Le dernier, chaque soir,
doucement les endort
leur chantant cette histoire
de sa belle voix d'or.



Fables d' Asie

Le marchand de Fables est encore passé !

Après l'Afrique et l'Amérique, ses rêves ont traversé la mer d'Oran, poussant la porte de l'Orient, pour se poser en Inde au pays des Warlis, puis ils ont survolé la Muraille de Chine, comme du Grand Dragon on chatouille l'échine, avant de faire une halte au Népal, en Corée ou encore en Thaïlande…

Il a, de-ci, de-là, nourri ses songes de légendes, de contes, de proverbes, de dessins et d'idéogrammes…

Une fois rentré chez lui, il a retourné son fablier bien rempli, écouté les grains de fable s'écouler, puis l'encre le long de sa plume, sur le blanc du papier.

Il a transformé ses univers de rêves en « unirêves de vers » ses mirages en « rimages », essayant d'en extraire quelques petits grains de sagesse…

Illustration page de gauche : «Aspects de la vie quotidienne des Warlis».
Toile de Shantaram Tumbda (Inde, Maharachtra, peuplade des Warlis)
Pâte de riz appliquée à la tige de feuille, sur toile coton enduite de poudre de terre.
(80 x 50 cm)

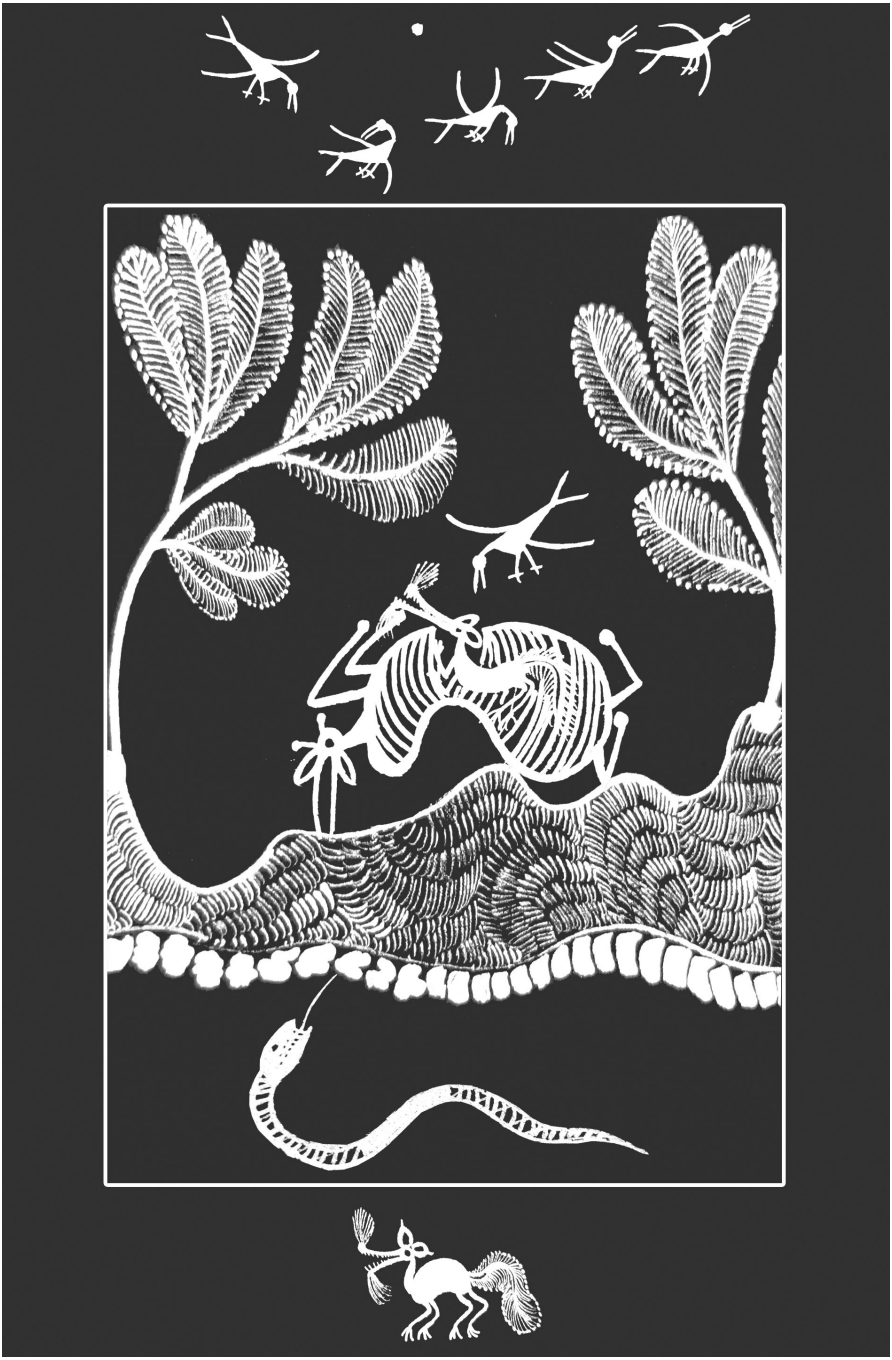


Illustration Sh.Tumbda

La Hyène et le Vautour

La Hyène et le Vautour
se nourrissent de charognes.
S'accommoder des restes
est leur spécialité.
Il n'y a, en Nature,
pas de basse besogne,
pas plus que de beau geste,
et pas de sot métier.
Bien avant l'aventure
que raconte la fable,
la Hyène et le Vautour
mangeaient à même table,
tiraient à qui mieux-mieux
et la viande et la peau,
se partageaient entre eux
les tripes et boyaux,
sans qu'aucun fut élu
maître de la carcasse.

Mais ôtez le menu,
et le pacte se casse :
ne trouvant que des os,
par un temps de famine,
la Hyène eut pour l'oiseau
des idées assassines.
Et craignant la puissance
qu'a le bec du rapace,
elle trompa sa méfiance
par ce tour de passe-passe :

« Dites-moi, mon très cher,
votre cou est sans plume.
Que faites-vous l'hiver,
pour éviter les rhumes ? »

« C'est simple, regardez »,
-lui répondit l'oiseau-
sitôt le vent levé,
je lui tourne le dos »

« Fort bien, l'idée est bonne !
Mais comment l'éviter
quand le vent tourbillonne
et vient de tous côtés ? »

« Dans ce cas, voyez-vous,
je vous le montre encore,
je cache mon long cou
sous les plumes de mon corps »

« Parfait, c'est astucieux !
Mais la tête dépasse !
Que faites-vous de mieux
si un orage passe ? »

« En cas de forte pluie,
je la mets sous mon aile,
et ferme mes prunelles.
Voyez : comme ceci ! »

Aveuglé, sans défense,
le Vautour fut happé,
et vint remplir la panse
de la Hyène affamée.

A ce point du récit,
la perfidie l'emporte :
la Hyène a du génie,
et la volaille est morte.

Mais un détail souvent
rattrape l'assassin.

Ici, c'est un serpent,
aux crocs pleins de venin,
mangé par le Vautour,
qui le digère sans mal,
par la Hyène a son tour,
pour qui il est fatal.

Ainsi nos deux héros
seront morts en idiots.

Dans le règne animal
comme dans le genre humain,
la bêtise est le mal
le mieux mis en commun.

Depuis cette aventure,
les Hyènes et les Vautours
se partagent toujours
les mêmes nourritures.

Mais chacun à son tour.

Le premier arrivé
prend les meilleurs morceaux.
Quand il est rassasié,
l'autre nettoie les os.

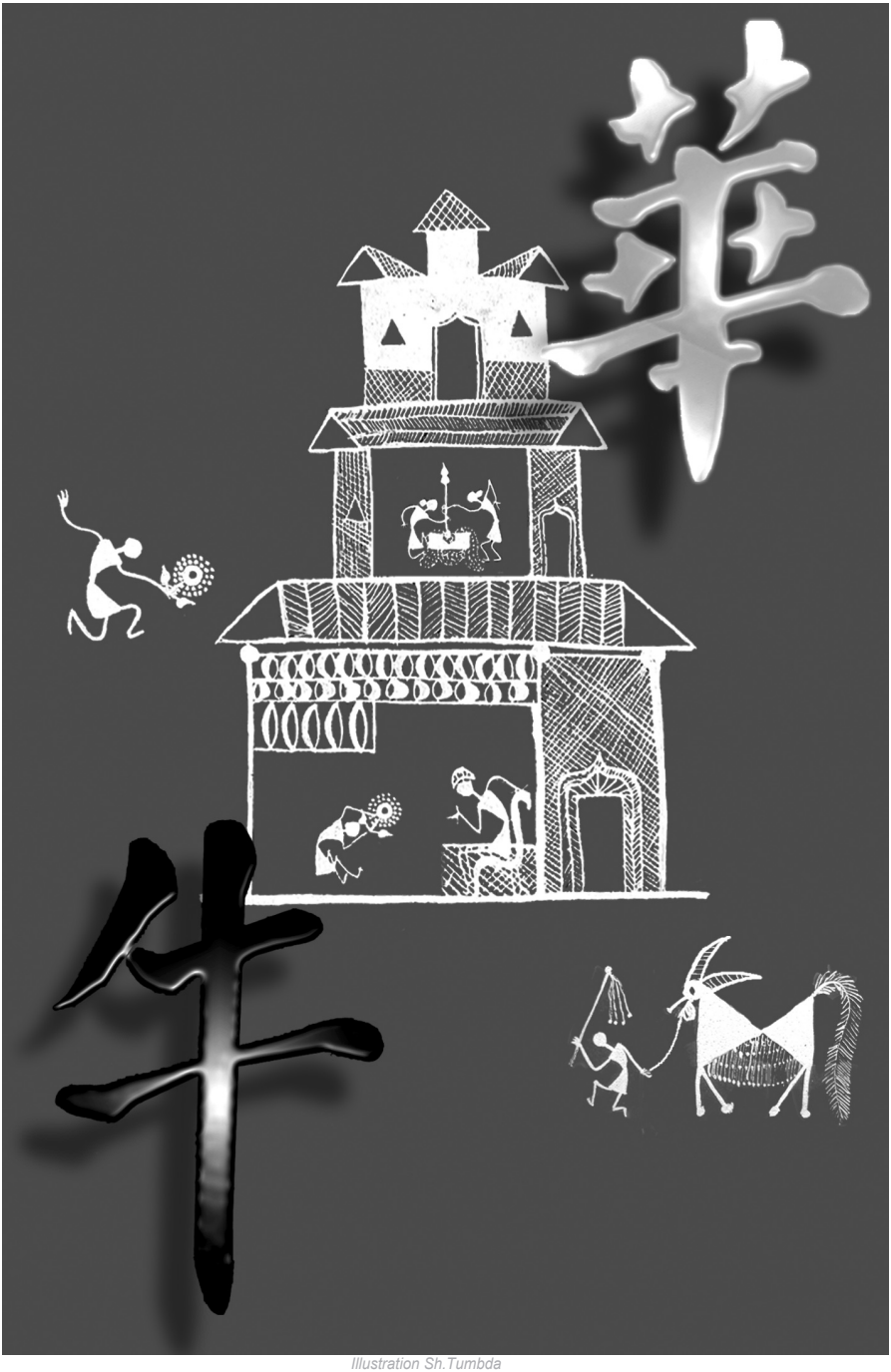


Illustration Sh.Tumbda

Au fin fond de la Chine,
au fin fond des rizières,
San-Sou, un pauvre paysan,
chaque jour doit courber l'échine
pour, en été comme en hiver,
ne gagner qu'un maigre salaire
et ne se mettre sous la dent
durant l'hiver, durant l'été,
qu'un bol de riz, qu'un verre de thé.

Un matin, parmi ses cultures,
il découvre, tout ébahi,
saillant de ses tiges de riz,
une immense fleur de lotus,
d'une blancheur toute aussi pure
que la parole de Confucius
et répandant le même éclat
que le sourire du Bouddha.

« Bien bonne est la Nature »
se dit cet homme de la terre.
«Mais trouver quelque nourriture
aurait mieux fait mon affaire ! »

Ne sachant trop à quel client
il pourrait vendre un tel bijou,
il décide d'en faire présent
au seigneur et préfet Kia-Tou,
grand mandarin de la région,
dont il veut s'attirer les grâces.
.
« Tu es bien bon,
grand bien te fasse ! »
remercie le noble Kia-Tou.
Puis, se tournant vers un valet :
« Je veux que l'on offre en retour
à ce brave homme qu'est San-Sou,
un cadeau parmi les derniers
de ceux qu'on m'envoie tous les jours .
Quelque chose qui soit utile
à cet homme, qui est si servile »

On fait livrer au paysan
un buffle des plus magnifiques
aux cornes longues comme un sampan,
au poitrail dur comme la brique,
à robe de jade luisante
de mille reflets métalliques,
au mufle aussi noir et brillant
que de l'encre calligraphique.

Pour San-Sou quelle aubaine!
L'animal pendant des semaines
lui sert de charrue,
lui sert de charrette,
n'est jamais fourbu,
jamais ne s'arrête.

Voilà que San-Sou s'enrichit !
Le bol de riz, le verre de thé,
c'est bien fini, c'est du passé !
Il achète de beaux habits,
goûte des plats raffinés,
s'intéresse aux choses de l'art,
aux bibelots, aux objets rares !

Et l'appétit vient en mangeant :
bientôt il se met à penser
que si la fleur rapporta tant
quand il en fit don au préfet,
qu'en serait-il s'il lui offrait
un cadeau bien plus conséquent ?
Qu'est ce qu'on lui échangerait
contre le buffle par exemple ?
Deux buffles ou trois ?Tout un troupeau ?
Une pagode ou même un temple?

Il met son chapeau le plus beau,
sa veste de soie la plus ample,
prend le buffle par les naseaux,
et va l'offrir à Kia-Tou.

« Joli cadeau, mon cher San-Sou ! »
remercie le noble Kia-Tou.
Puis, se tournant vers un valet :
« Je veux que l'on offre en retour
à ce brave homme qu'est San-Sou,
un cadeau parmi les derniers
de ceux qu'on m'envoie tous les jours.
Quelque chose qui soit futile
pour cet homme qui est si subtil »

On fait livrer au prétendant
une fleur de lotus déjà vue,
d'un blanc toujours éblouissant
mais aussi belle que superflue !

Se maudissant d'avoir voulu
abuser d'une main tendue,
San-Sou, depuis, fait à l'envers
le chemin qu'il avait parcouru.

Et il retourne à sa misère.

Cette petite histoire
est pleine de leçons.
Et chacun peut les voir
à sa propre façon.

En Chine elle fait valoir
ce dicton populaire :

« Qui voit tout à l'envers,
de l'utile et du beau,
se met comme chapeau
ses souliers pleins de terre ! ».

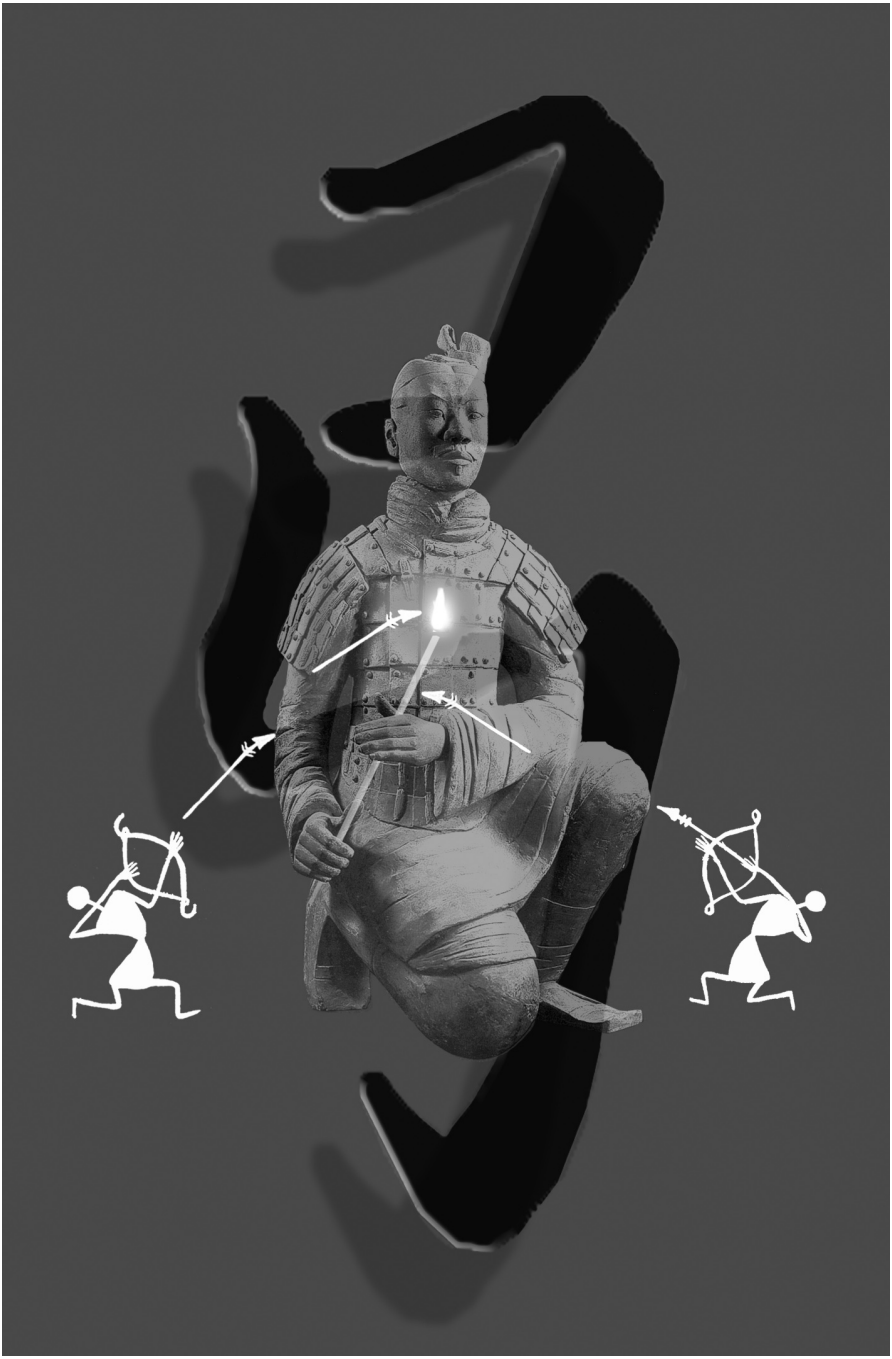


Illustration P Commecy et Sh.Tumbda

Ting-Hua,
grand mandarin mandchou des plaines du Hénan,
disposait d'une armée de 10 000 guerriers,
que voulaient diriger ses deux meilleurs archers,
le fidèle Chieng-Fou et son jumeau Chieng-Dan.

Du Fleuve Bleu du sud, au Fleuve Jaune du nord
et des portes de Xiang jusqu'à la mer de Chine,
on n'avait jamais vu meilleurs gardes du corps,
de tireurs plus rapides, ni de flèches plus fines.

Un moustique eût tenté d'attaquer leur Seigneur
que deux traits en plein cœur l'en eût vite empêché.

Mais les frères jumeaux étaient vrais ennemis,
dès lors qu'il s'agissait de commander la troupe.
Chacun des deux voulait la tenir sous sa coupe.
Ainsi naquit bientôt dans l'armée deux parties
l'une admirant Chieng-Fou, l'autre suivant Chieng-Dan,
chacune prête à tout pour vaincre l'autre clan.

Ting-Hua, dont le nom signifie « le grand Sage »,
se dit que ses archers méritaient une leçon.
Dans toute la région, il émit ce message :

« Je veux que les guerriers de toutes mes légions
viennent pour applaudir et pour départager
à un concours de tir mes deux meilleurs archers.
Le vainqueur, en mon nom, commandera l'armée »

On vint au Grand Palais de cent lieues à la ronde.
La Cour n'avait jamais contenu tant de monde.
Ting-Hua annonça le début du tournoi.

« Eloigné de cents pas, chacun des tireurs doit,
et d'une seule flèche, faite du même bois,
couper une bougie de la taille d'un doigt ».

Pendant que les champions préparent leur exploit,
un silence de plomb fait taire toutes les voix...

La foule entend siffler deux flèches dans le ciel,
puis sur le sol rouler les deux bouts de chandelle.

Aucun des deux archers n'étant sorti perdant,
chacun plus que jamais soutenu par son camp,
on craint l'affront mortel entre les partisans.

Ting Hua qui le sait, lance un second duel :

« De cent pas éloignés, chacun des tireurs doit,
et d'une seule flèche, faite du même bois,
éteindre chaque mèche des bougies allumées. »

C'est à peine d'aussi loin, si l'on perçoit les flammes.
Chaque archer tend à point, la corde de son arme.

La foule voit filer deux flèches dans l'éther
puis s'élever dans l'air deux filets de fumée.

On commence à penser, qu'à défaut de gagnant,
les archers concurrents, jamais départagés,
risquent de déclencher une guerre de cent ans !

C'est alors que Ting-Hua lance un dernier défi :

«Eloignés de cent pas, chacun des tireurs doit
et d'une seule flèche, faite du même bois,
rallumer chaque mèche de ces mêmes bougies ! ».

Dans un silence plus grand que la grande muraille
Chieng Fou comme Chieng Dan tendent vaille que vaille
la corde de leur arc et décochent une flèche
et puis deux, et puis trois, et puis tout leurs carquois,
sans que leur cher monarque voie la moindre flammèche.

Celui-ci, calmement, s'approche des archers
leur emprunte une flèche, en enflamme la pointe
fait cent pas en avant. Tout en simplicité,
il rallume la mèche des chandelles éteintes.

Puis conclut, s'adressant aux deux tireurs d'élite :

« Vous êtes assurément des guerriers émérites
si maîtres de votre art que rien ne vous démarque.

Vous n'avez, d'autre part, qu'une corde à votre arc .
Qu'on la rende inutile, vous voilà impuissants !

Vous êtes si habiles dans votre seul talent
que s'il y a cent chemins pour atteindre la cible,
vous n'en concevez qu'un, bien qu'il soit impossible ».

Ni Chieng Fou ni Chieng Dan ne furent commandants.
Deux guerriers ignorants ne peuvent en guider cent .

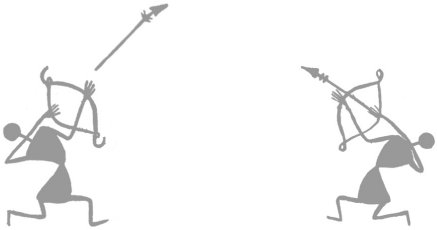


Illustration P.Commecy

Les trois fils du vieux sage

Dans sa maison sans âge,
triste et sombre bâtisse,
un vieil homme, un vieux sage,
léguait à ses trois fils
son très maigre héritage :

« J'ai par malheur si peu de biens
que si je les coupais en trois
chacun recevrait…trois fois rien.
Au lieu de çà, je vous octroie
la somme de 10 sous chacun.
Qui saura, avec aussi peu,
remplir ma modeste demeure,
depuis le sol jusqu'à la cime,
de joie de vivre et de chaleur
deviendra, c'est mon dernier vœu,
mon seul héritier légitime. »

L'aîné acheta quelques planches…
…pas trop peu pour que soit étanche
la toiture de la pauvre masure.

Le cadet choisit de la paille…
…pas trop peu pour combler les failles
des murs de la pauvre masure.

Le benjamin acheta, lui,
une simple petite bougie...
Bien assez pour que la lumière
emplisse de joie la maison,
depuis le sol jusqu'au plafond !

Si bien qu'après la mort du père,
il hérita de la chaumière,
qu'il partagea avec ses frères.

Car sans les planches de l'aîné,
la première des pluies
aurait noyé sa bougie.

Et sans la paille du cadet,
le premier courant d'air
aurait soufflé sa lumière.

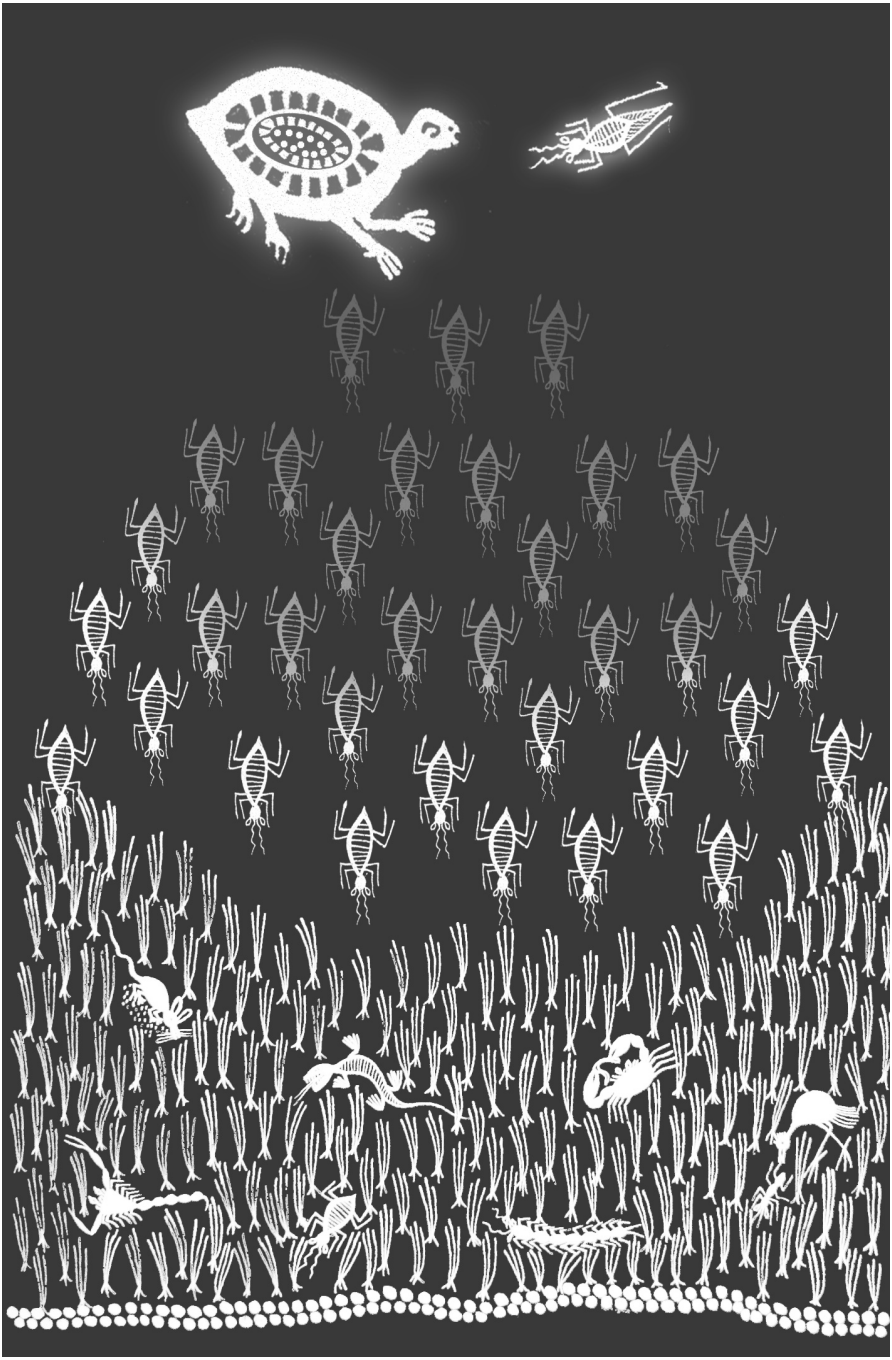


Illustration Sh.Tumbda

La Tortue et les Criquets

Une Tortue de Chine, de même carapace
et guère plus maline que d'autres de sa race,
veut changer cette loi qui régit la nature :
« Le hasard fait pour toi le choix des nourritures ».

Le sort trop rarement lui apporte un festin,
pour, les dix jours suivants, la laisser sur sa faim.
Maîtriser son destin : telle est son ambition.
Cultiver son jardin, sa grande prétention.
Elle choisit un terrain de belles dimensions,
pour y semer les grains ramassés en passant,
tout au long des chemins, toute sa vie durant.
Plus de mille grains de riz ,plus de mille grains de mil
attendent à l'abri du grand dôme de tuiles
qui lui sert de toiture, d'armure et de grenier.

« Bel investissement, pour une tortue de terre »
pense-t-elle se voyant déjà propriétaire
de plus de cent arpents, où se ravitailler.

Oui, mais en attendant, il lui faut travailler.
En fin de saison sèche, elle doit débroussailler.
Avec pour seule bêche une bouche édentée
et des pattes tordues pour uniques râteaux,
la tâche est très ardue. La tortue a trop chaud.
Elle se plaint de son dos qui lui semble de brique
et de broc ses pieds, d'une lenteur tragique.

Un Criquet vivant là, écoute sa supplique.
Il vient à son secours, lui tenant ce discours :
« Tortue ne vois-tu pas que ton corps est trop lourd ?
Il te faudra des mois pour creuser tes labours !
Rien que dans ma fratrie, nous sommes plus de cent,
et le temps d'une nuit, nous nettoierons ton champ ! »

La Tortue lui demande quel en sera le prix.
Le Criquet lui répond que son acte est gratuit.

Et Criquet croque et Criquet craque !
Voici les cent bestioles qui partent à l'attaque.
Mandibules et pinces désherbent à merveille.
L'ouvrage est achevé au lever du soleil.
Et pendant ce temps-là, notre tortue sommeille,
certaine d'avoir fait une affaire sans pareille.

Dès les premières pluies, elle doit semer son grain.
Un petit trou par-ci, puis un autre plus loin,
et mille encore à faire pour garnir son terrain !
La Tortue désespère d'en voir un jour la fin.

Le même pèlerin revient voir l'impotente :
« Tortue ne vois-tu pas que tu es bien trop lente ?
Si entre chaque pas, une sieste te tente,
parcourir un sillon te prendra la saison !
Rien qu'avec mes amis, nous sommes plus de mille !
Nous planterons ton riz, tu peux rester tranquille. »

Notre Tortue s'inquiète : « Que m'en coûtera-t-il ? »

« Rien du tout - dit l'insecte - pour nous c'est si facile ! »

Et crac un grain et cric un trou,
et en un tournemain, ils en viennent à bout.
Tortue s'en trouve bien. Elle ronfle tout son saoul.

Durant toutes les pluies, il faut veiller au grain.
Pourchasser jour et nuit les intrus qui le volent.
Arracher l'herbe folle, sans répit, brin par brin.
La Tortue est trop molle. Elle soupire. Elle se plaint.

Le criquet, jamais loin, saute sur l'occasion :
« Ne vois-tu pas, Tortue, qu'on pille tes plantations ?
Rien que dans ma tribu, nous sommes plus de dix mille.
Nous pouvons surveiller jusqu'au moindre pistil.
Tu peux te reposer, attendre la moisson.»

La fainéante ne dit pas non.
Ne s'enquiert plus des conditions.

Plus de dix bataillons, en ordre militaire,
consacrent la saison à protéger ses terres.
Et pendant qu'ils se battent,
à coup de pattes à coup de pics,
elle reste béate, admirant leur technique.

Mais dès que les pluies cessent, vient le temps des récoltes :
c'est un million d'insectes qui soudain virevoltent,
un nuage de griffes, un orage de cris !
Et Criquets craquent et Criquets croquent !
Le riz est mis à sac, et le mil est en loques.

Un million de Criquets s'en vont le ventre plein
et du garde-manger il ne reste plus rien.

La Maîtresse des lieux
dormait depuis des heures.
Depuis ce jour elle pleure
dès qu'elle ouvre les yeux.

Il faut bien des vertus
quand le projet est grand.

Voilà notre Tortue
plus pauvre encore qu'avant !

Illustration P.Commecy avec A Docet

On dit que le monde appartient
à celui qui se lève tôt.
Mais ce qui est vrai pour certains,
pour d'autres peut s'avérer faux.

C'est ce que raconte l'histoire
de Yak et de Yol son voisin,
Yak debout au petit matin,
et Yol se levant bien plus tard.

Un beau jour, le soleil à peine hors du sol,
Yak vint tirer Yol de son profond sommeil :

« Voici, cher voisin, ce que j'ai trouvé
à peine éveillé, le long d'un chemin :
un collier en or, qu'un autre aurait pris
si dès les aurores je n'étais sorti !
Je me lève tôt.Voilà bien pourquoi
ce genre de cadeau me revient de droit » !

Levant la paupière,Yol lui répondit :

« C'est voir à l'envers, car, mon cher ami,
voulant trop bien faire, comme tu m'as appris,
je me suis levé encore avant toi.
Mais, mal réveillé, j'ai mal attaché
mon commier en or, qui a chu par terre.
Tu l'as retrouvé. Ainsi grâce à toi,
m'en voici encore le propriétaire !

Voilà bien pourquoi nous lever trop tôt
n'aura fait de moi qu'un pauvre idiot,
et te rend, ma foi, encore plus sot !

Illustration Sh.Tumbda

En des temps très anciens,
bien avant que les animaux
rencontrent les humains,
suppositions et ragots
allaient bon train :

« L'Homme, à ce qu'on m'a raconté,
aurait plus d'un tour dans son sac.
C'est l'animal le plus rusé.»
disait en expert le macaque.

« Il paraît qu'il est plus bavard
que perruches et perroquets.
Il fabule, fait des histoires.»
sifflait la pie très énervée.

« Il change si souvent de couleur
qu'à côté de lui, me dit-on,
je ne serais qu'un amateur ! »
s'inquiétait le caméléon.

« On le prétend si bon chasseur,
qu'aucune proie ne lui résiste,
même pas moi votre seigneur »
grommelait le tigre, en puriste.

Jugeant qu'il n'y a rien de pire
pour déformer la vérité
que les rumeurs et les ouï-dire,
les animaux pour vérifier
envoyèrent en émissaire
le plus fort de leurs congénères :
un Buffle parmi les plus grands,
aux cornes longues, au cou puissant.

Après avoir rempli sa panse,
nettoyé ses sabots,
affûté ses défenses,
et avoir fait un petit somme,
le Buffle partit en voyage
pour rechercher un de ces hommes.

Il traversa des paysages
qu'il n'avait jamais vus,
découvrit des bêtes sauvages
à ses yeux inconnues,
marcha jusqu'à être perdu
mais continua avec courage,
quand à l'approche d'un village,
il rencontra un jeune enfant .

Il lui demanda gentiment :
«Je cherche un homme. En es-tu un ?»

« Pas encore - lui dit le gamin-
J'en serai un dans quelques temps. »

La réponse lui parut bizarre,
mais le petit, attendrissant.
Le Buffle prêta à l'enfant
ses cornes en guise de balançoire.
Ils jouèrent jusqu'à la nuit
et se quittèrent bons amis.

Le jour suivant sur son chemin,
le Buffle croisa un vieillard.
«Je cherche un Homme. En es-tu un ?»

« J'en fus un mais tu viens trop tard
-dit le vieil homme courbé en deux-
Car je suis malade et bien vieux ! »

La réponse était biscornue,
mais le Buffle en fut tout ému.
En grattant le sol du sabot,
il déterra quelques racines
qui, lorsque l'on a mal au dos,
peuvent servir de médecine.

Le vieillard une fois soigné
se redressa droit comme un « i » !
Il quitta son sauveur à regrets,
en lui disant mille fois merci.

Le lendemain, un peu plus loin,
le Buffle vit une jeune femme.
« Je cherche un Homme. En es-tu un ? »

« J'en suis le contraire : une dame. »
dit-elle en courbant sous le poids
d'un énorme fagot de bois.

Sa réponse était intrigante
mais sa voix tellement charmante
que le Buffle prit sur son dos
la jeune dame et le fagot
et transporta la lourde charge
jusqu'à la porte du village.

Voulant remercier son ami,
la jeune femme aussitôt
lui présenta son mari,
un Homme, un vrai, un grand costaud.

« On me dit que tu es un Homme
et j'en cherche un depuis longtemps ».

« C'est bien ainsi que l'on me nomme.
J'en suis un et des plus vaillants ! »

Le mari se fit raconter
les exploits de notre héros.
Il vit qu'il était fort dévoué
et plus puissant que dix chevaux.

Alors, il troua son museau
pour y mettre un anneau.
L'obligea à baisser le cou
pour lui passer un joug.
Il enchaîna ses pattes arrière
pour ne pas qu'il détale.

Brûla sa peau avec un fer
gravant ses initiales.
Il le soumit à l'esclavage
pour labourer ses champs,
en tirant un lourd attelage,
toute sa vie durant.

Et quand le Buffle eut pris de l'âge,
en guise de remerciement,
l'Homme le tua pour tout salaire.
Il but son sang, mangea sa chair,
fit des cordes avec ses boyaux,
du fumier avec ses sabots,
de sa peau fit des vêtements,
de ses cornes des instruments.

Le vieillard, la femme et l'enfant,
sont le meilleur de l'Homme,
pour qui tous les êtres vivants
sont ses bêtes de somme.

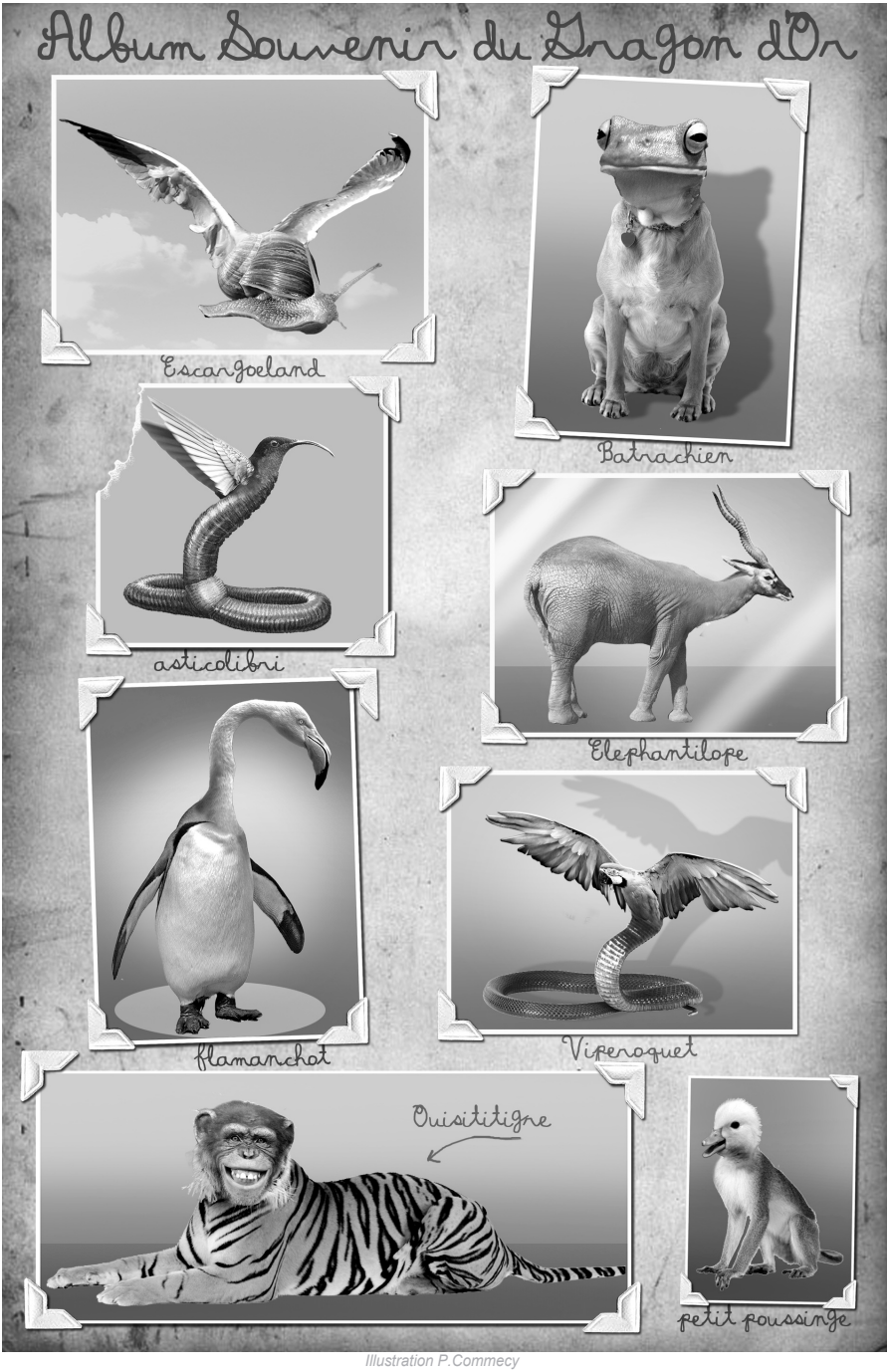


Illustration P.Commecy

Ne dites pas à un Chinois
que les dragons n'existent pas !

Au pays du Soleil Levant
on sait qu'à l'aube de la Terre,
des animaux, dits «légendaires»,
existaient vraiment.

Dragon d'Or était le plus fort,
le plus grand, le plus admiré,
le seul que les humains d'alors
ne pouvaient tuer.

Tous les autres étaient pourchassés.

Lassés de vivre cet enfer,
ils prièrent le dragon ailé
de les emporter dans les airs
loin de la Terre.

Le Dragon d'Or ouvrit ses ailes
et quand tout le monde fut à bord,
s'envola dans un grand effort,
haut dans le ciel.

Mais ses hôtes étaient trop nombreux.
A la traversée des nuages,
il y eut soudain un fort tangage,
qui fit tomber beaucoup d'entre eux.

Vous connaissez sans le savoir
les conséquences de cette histoire :

En retombant sur la planète,
le choc a été si violent
que beaucoup de ces pauvres bêtes
ont changé définitivement :

Le serpent a perdu ses pattes,
sa langue s'est fendue en deux.

Le lézard s'est coupé la queue,
qu'il a recollée à la hâte.
Mais dès qu'on la tripote un peu,
la voilà qui se re-déboîte.

La Tortue, à ce qu'on m'a dit,
est tombée à plat sur le dos
dans une demi-noix de coco.
Elle n'en est jamais ressortie!

Le hérisson souffrit bien plus
en s'écrasant sur un cactus !

Le tigre a rayé son pelage
en se griffant dans les branchages.

Qui est tombée dans la terre molle
si profond qu'elle y vit toujours?
C'est la taupe, la pauvre folle :
elle n'a jamais revu le jour.

Avez-vous vu marcher la Hyène ?
Elle a les fesses à ras de terre !
D'où croyez-vous que cela vienne ?
Elle est tombée sur son derrière !

Prenez la girafe et son cou :
il s'est allongé, voyez-vous,
car elle est restée trop longtemps,
tête coincée et corps pendant,
aux branches d'un grand acajou.

Un autre exemple : l'éléphant.
Ses défenses n'étaient que des dents.
Mais il s'est cogné le menton
si violemment que, pour de bon,
elles lui sont sorties par-devant !
Sa trompe, avant, n'était qu'un nez.
Mais il a du tant l'étirer
pour le sortir d'entre deux pierres
que ses narines pendent par terre !

Le dromadaire s'est fait une bosse
et le chameau s'en est fait deux.
L'hippopotame ce n'est pas mieux,
sans parler du rhinocéros :
ils se sont fait tellement de bleus
qu'ils ont la peau comme de l'écorce !

La Fourmi, imaginez-vous,
était plus grosse qu'un taureau.
Elle s'est cassée sur des cailloux
en mille et un petits morceaux !

Cela vous paraît incroyable ?
Vous pensez que c'est une fable ?

Je sais plus incroyable encore :
Il y a d'étranges animaux
parmi tous ceux restés là-haut
avec Dragon d'Or :

La Licorne et le Minotaure
les Sirènes et autres chimères,
on en a entendu parler .
Mais croyez-moi si vous voulez,
il y a plus bizarre au bestiaire :

Des batrachiens, des asticolibris,
des tigrenouilles. Quelle ménagerie !
Des escargoélands,des éléphantilopes
et des vipéroquets. Sacré trombinoscope !
Des zébuffles et des papy-lions,
des oursinges. Quelle drôle de vision !
Des ouistitigres, des flammanchots,
des poussinges et des bichevaux.
On y trouve vraiment de tout,
des mamifaibles, des papiforts,
des gros Codiles, des grands Gourous,
et même un calamarabout !

Vous ne me croyez plus du tout ?
Pourtant notre ami Dragon d'Or
nous a bien laissé ici-bas
quelques bestioles assez louches :

Des requins-tigres, des poissons-chats,
des crapauds-buffles, des oiseaux-mouches,
des poissons-volants et des requins-marteaux
et des ornythorinques pour finir le tableau !

Mais dans tout ce capharnaüm
le plus étrange est encore l'Homme :

il ne croit pas que la Nature
puisse inventer telles créatures.

Elle lui a pourtant fait le don
de sa propre imagination !

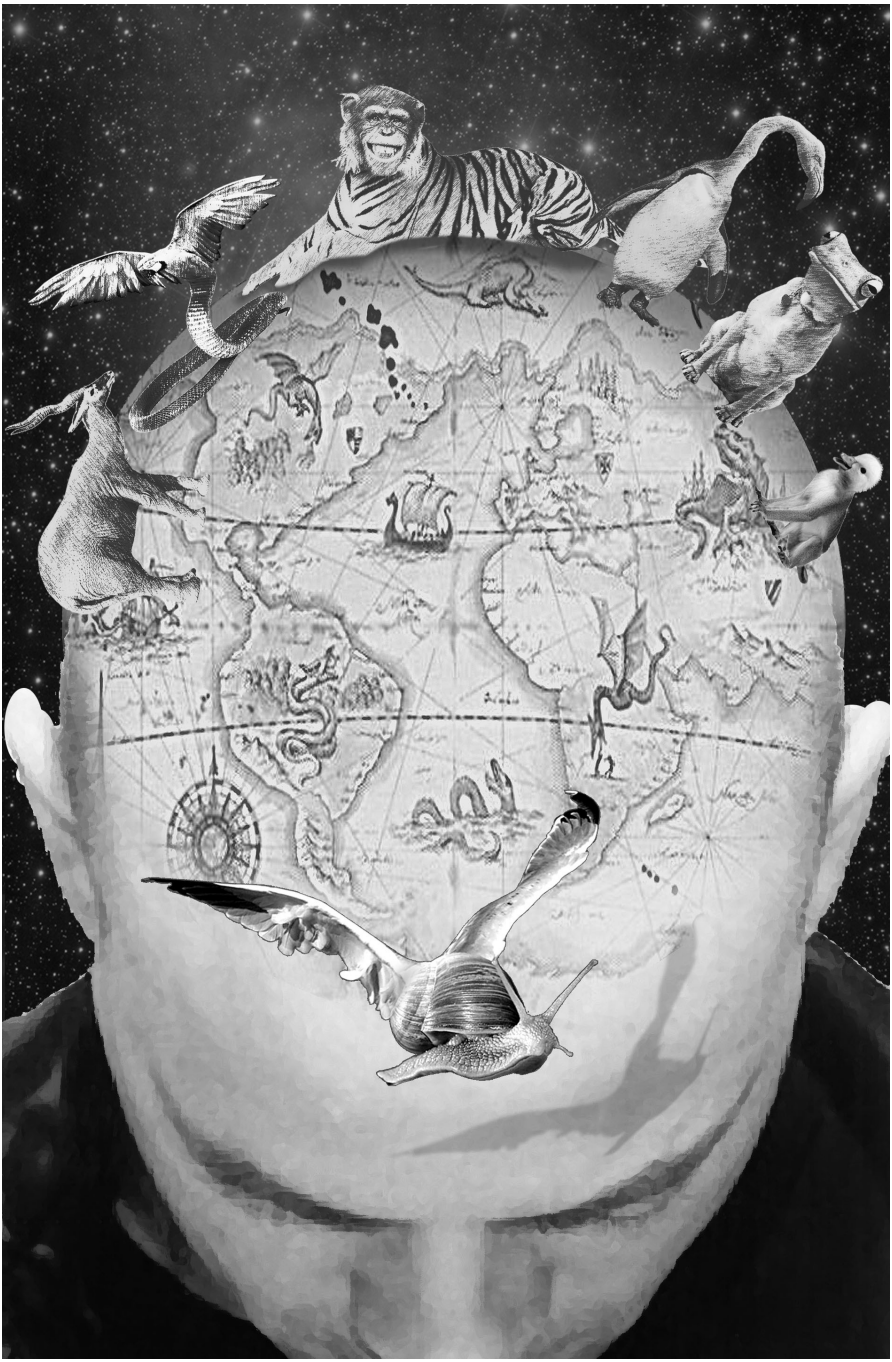


Illustration P.Commecy

Fables d' Ailleurs

- Tu as la tête dans les nuages ?
- Oui, Maman.

- Tu es encore dans la Lune ?
- Oui, Papa.

- Ce que tu es tête en l'air !
- Oui, Madame.

- Tu rêves ou quoi?
- Oui, Monsieur.

Des fables venues d'Ailleurs…
Oui, mais d'où ?

De la petite île d'Okaou, qui ne figure sur aucune carte ?
De la bouche d'Abraham Cadabra, qui n'existe pas ?
Des canards Marencouac ou des Cygnes Blanc du Lac,
deux espèces non répertoriées ?

« Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme », disait le chimiste Lavoisier en son temps, qui avait condensé la pensée du philosophe grec Anaxagore : *« Rien ne naît ni ne périt, mais des choses déjà existantes se combinent, puis se séparent de nouveau ».*
Si l'on en croit sa formule, ce dernier avait du s'inspirer, lui aussi, d'un prédécesseur...

Il est vrai que l'on n'oublie pas tout, et que l'on n'invente pas grand-chose...

Mais ce mélange chimique de mémoire et d'imagination nous permet, parfois, d'innover, de transformer, d'adapter, de recréer, d'assembler des images, des mots, des souvenirs, qui soudain, prennent forme en quelque chose qui semble nouveau, ou, du moins, personnel.

C'est comme de la cuisine...

Alors il est temps de passer…à fable !

Illustration P.Commecy

Il était une fois un Roi,
Roi d'un royaume si petit,
que ses sujets étaient, ma foi,
tous parents de sa dynastie.

Voulant connaître son destin,
il convoqua deux médecins :
docteur « Touvamal », un cousin,
et son collègue « Touvabien ».

Le premier dit au souverain :
« Avec le temps, Oh Majesté,
vous verrez mourir un par un
tous vos parents, tous vos sujets ! »

Pour ces sinistres prévisions
on le ligote, on le bâillonne,
on le fait jeter en prison
et dévorer par une lionne.

Puis vient le docteur Touvabien :
« Avec le temps, mon Souverain,
vous atteindrez un plus grand age
que tous ceux de votre entourage ».

On applaudit le magicien,
on le décore et on l'ordonne
Grand conseiller et grand Devin
au service de la Couronne.

L'un disait vrai,
l'autre pas faux.
Tout est en fait
question de mots.

Telle nouvelle,
dite comme ça,
nous abat.

Sa sœur jumelle,
dite comme si,
nous réjouit.

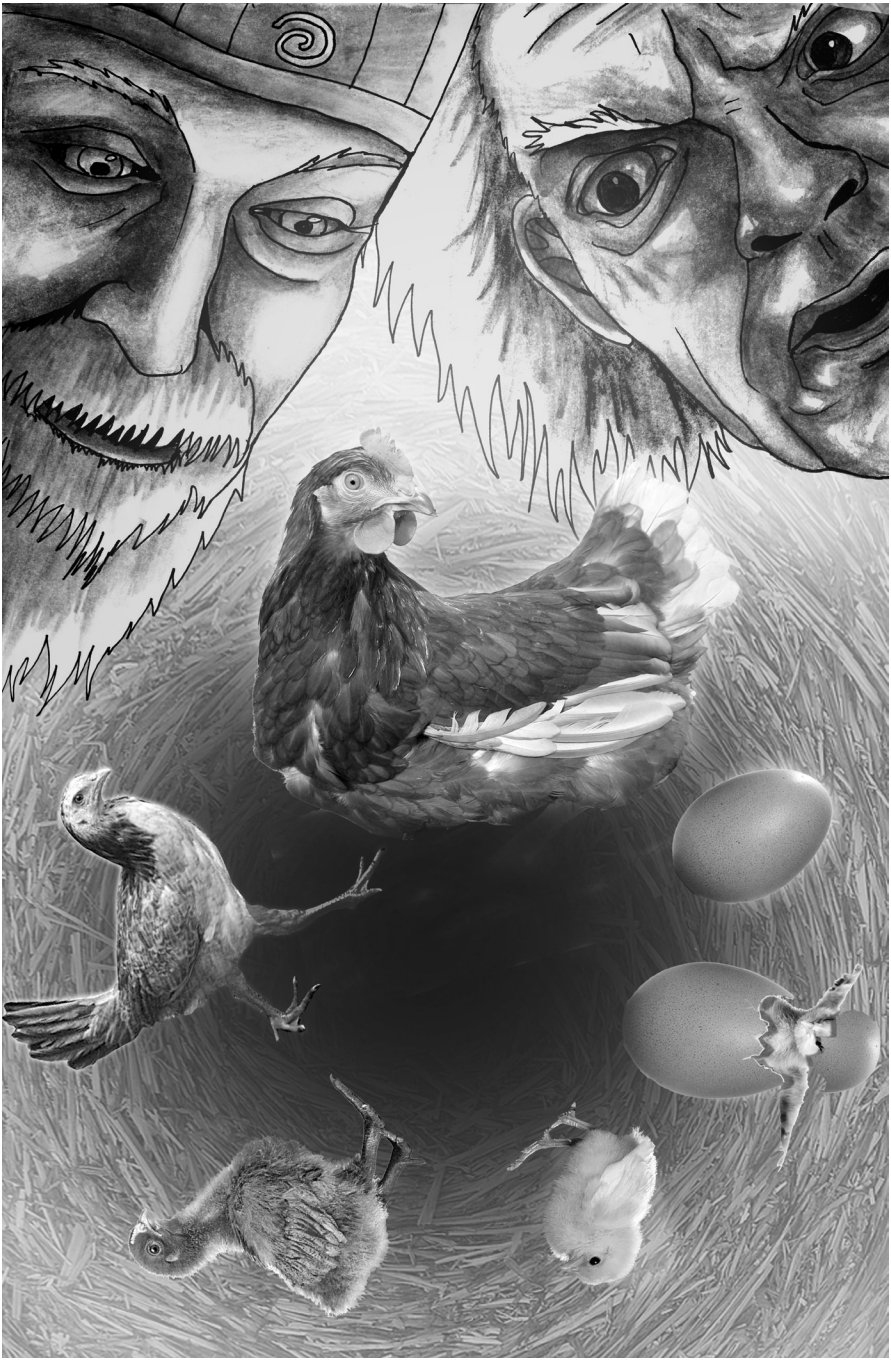


Illustration P.Commecy avec A Docet

La Poule et l'œuf

Un Savant d'envergure,
scientifique établi,
étudiait la Nature,
et son cycle infini.
Dans le même pays,
un homme d'âge mûr,
un vieux Sage érudit,
vivait d'air et d'eau pure.

Il arriva qu'un jour,
on les mit en présence.
« On te dit alentour,
un homme d'expérience,
-dit le Savant au Sage-
et je veux bien le croire.
Mais tout apprentissage,
fait sans entendement,
ne prouve que mémoire
et non raisonnement. »

Le Sage se tient coi,
laisse dire le Savant :
« Je suis bien sûr ma foi,
qu'à de simples questions,
tu réponds en expert.
Parions que la première
demandant réflexion,
te laissera sans voix »

- « La première, vraiment ? »
dit le Sage au Savant.
- « La première, je le dis.
Je te la pose ainsi :
des deux, qui vient avant ?
Est-ce l'œuf ou l'oiseau ? »
- « C'est l'œuf, assurément »,
dit le Sage aussitôt.
- « Tu le prouves comment ? »
insiste le Savant.
- « C'est la question numéro deux !
-dit le vieux solitaire-
J'ai tranché la première,
c'était là votre voeu.
Et le problème reste entier
quand la question est mal posée !»

Illustration P.Commecy

La Princesse d'une île,
(dont le nom, par royal décret,
à jamais doit rester secret)
fit savoir alentour
qu'elle prendrait pour mari
qui, de par le pays,
lui dirait son amour,
en portant sur son dos
le plus grand des cadeaux.

La richesse des lieux
(et nous ne dirons pas lesquels
tant la fable est universelle)
tenait en quelques mots :
fruits, légumes et poissons
et mis à part de l'eau,
rien d'autre à l'horizon !
Les prétendants, pourtant,
se montrèrent ardents.

Le fils de chaque famille
(enfant dont la discrétion
nous oblige à taire les noms)
apporta à la Cour
tout ce qu'un fort garçon
peut porter de plus lourd :
océans de poissons,
montagnes de légumes,
et tombereaux de fruits.

Mais dès le lendemain,
(peu importent le jour et l'an
car l'histoire est de tous les temps)
toutes ces belles denrées,
pourrissant au dehors,
se mirent à puer
comme mille putois morts !

Ephémères richesses
aux yeux d'une princesse !

Peu après, un quidam,
(sans nom, venu d'on ne sait où,
sans grade, et sans le moindre sou)
voulant tenter sa chance,
vint proposer ses biens :
il n'avait dans les mains
qu'un filet de pêcheur
et serré sur son cœur,
un sachet de semences.

« Je serai votre Dame.
-lui déclara la belle-
Car dans ces quelques grammes
de graines et de ficelles,
je vois tout un futur
d'espoir et d'aventures ».

Les richesses acquises
appartiennent au passé.
Celles qui nous sont promises
nous offrent de rêver.

Elle le prit pour époux,
et le fit sans témoin.

Il l'emmena très loin,
et on ne sait pas où.

Ils eurent beaucoup d'enfants,
à ce que l'on prétend.

Et ils furent très heureux,
c'est du moins notre vœu !

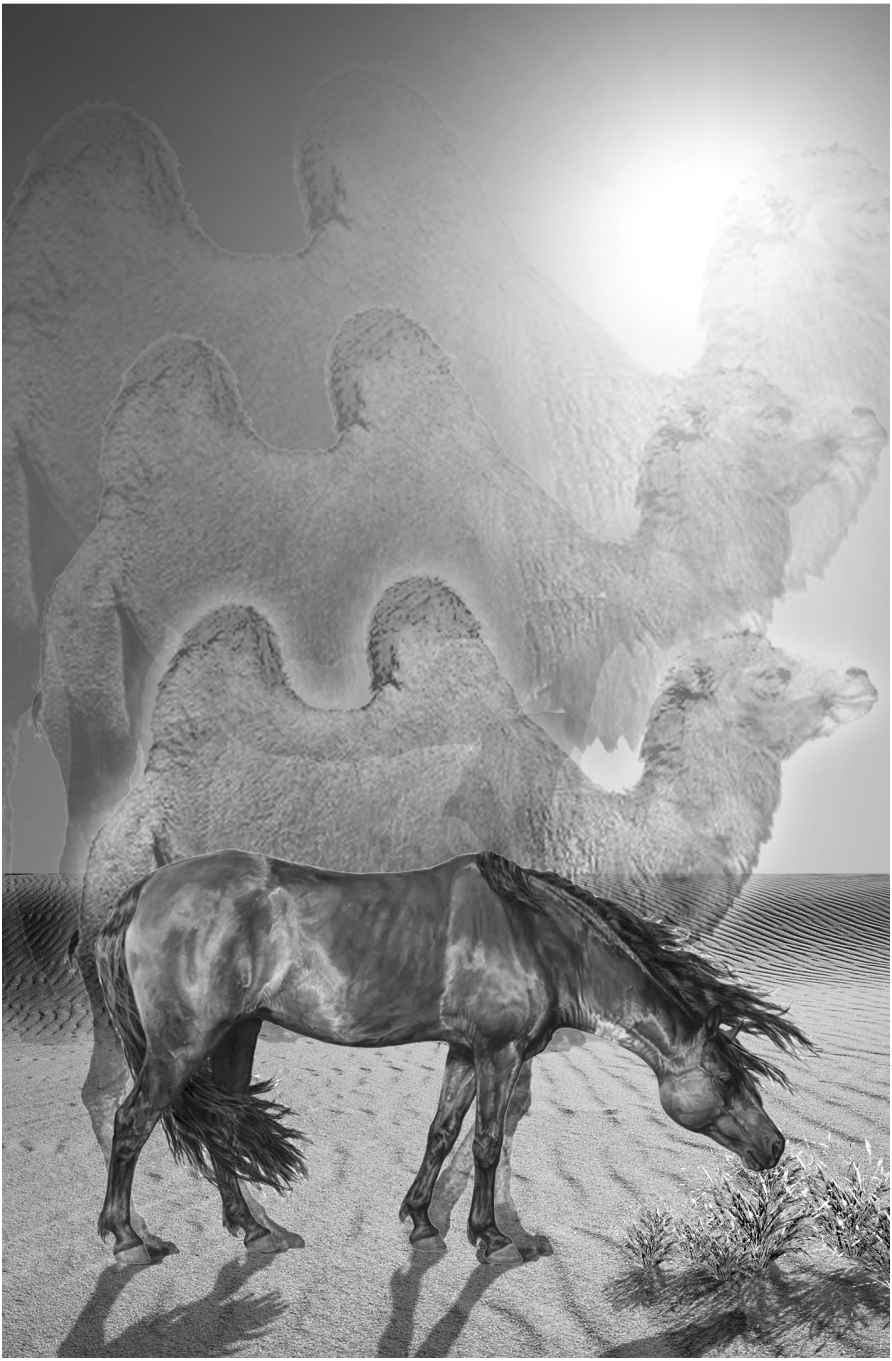


Illustration P.Commecy

Le Cheval mécontent

Un pur-sang de noble écurie,
des champs de courses favori,
mais qui avait l'esprit chagrin,
n'était pas content de son corps.
Il en critiquait le dessin,
grommelant sans fin dans son mors :

« Mon sabot chausse trop petit !
Dans le sable comme dans la boue,
je m'enfonce jusqu'aux genoux !
Je rêve de pieds aplatis ! »

« En passant le moindre ruisseau,
je suis trempé jusqu'au garrot !
Si de pattes, j'étais plus haut,
j'aurais le ventre hors de l'eau !

« Lorsque je broute, le nez dans l'herbe,
j'ai la crinière dans les yeux !
Sans aucun doute, j'y verrais mieux
si, d'encolure, j'étais imberbe ! »

« Ah ! Si j'avais le coup plus long !
Je me régalerais de fruits,
au lieu d'avaler des orties
et les épines des buissons ! »

« Pour la boisson, ce n'est pas mieux !
A peine ai-je couru dix lieues,
que je dois me tremper les naseaux !
Que n'ai-je une réserve d'eau ! »

Il grommelait tant qu'avant peu,
la Nature exauça ses vœux :
Jambes d'échasses, cou de pique-bœufs,
quatre pieds plats, plus de cheveux,
deux grosses gourdes sur le dos,
elle le transforma en Chameau !

Lui qui courait le critérium
est devenu bête de somme.

S'accepter dans sa peau
est un bien meilleur sort,
que, pour quelques défauts,
vouloir changer de corps !

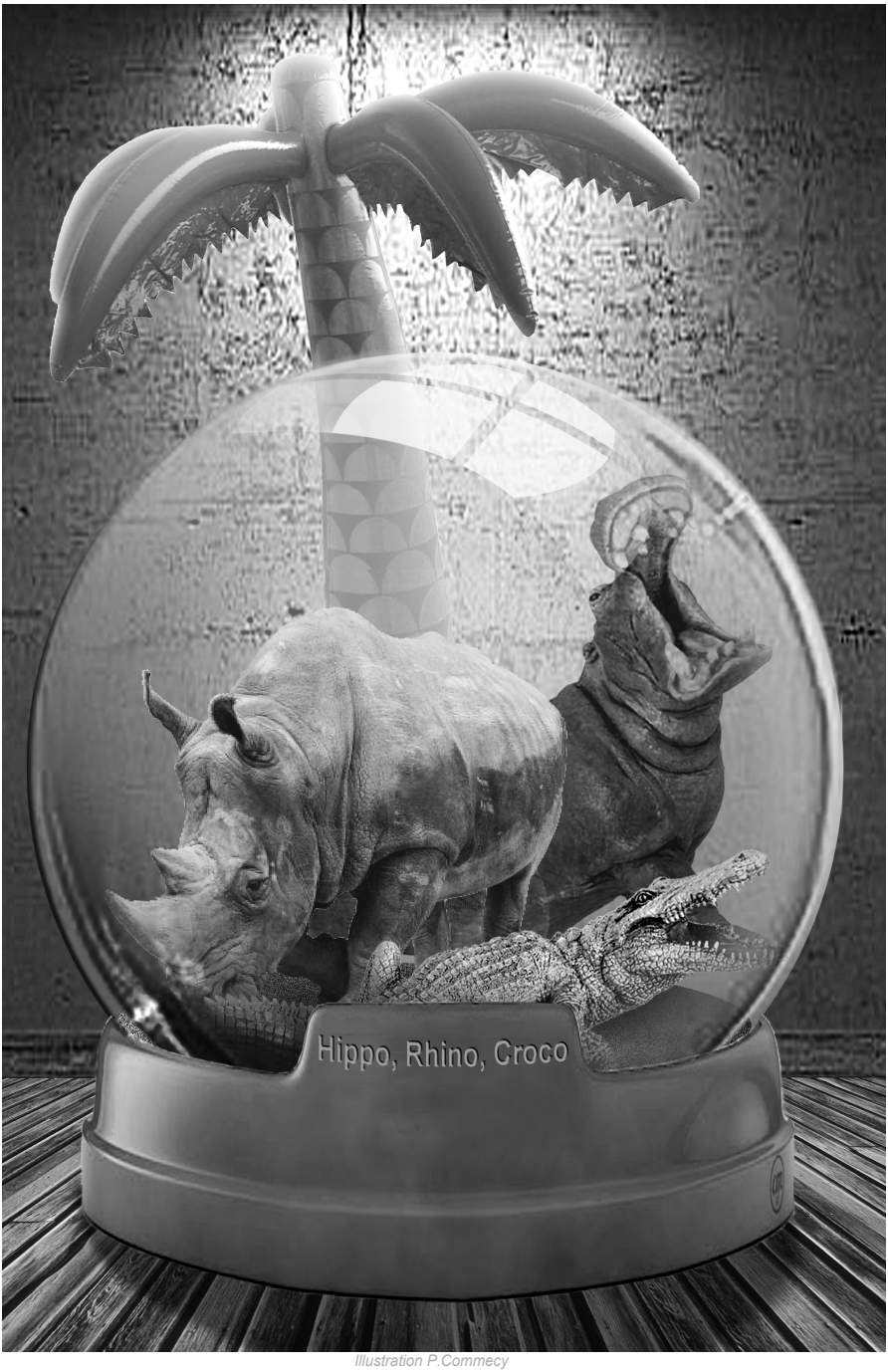


Illustration P.Commecy

Hippo, Rhino, Croco, Zoo !

Hippo, Rhino et Croco,
les Park's Brothers du zoo,
s'ennuyaient ferme sur leur île
toute en béton.

Ca faisait bien 100 ans chacun
qu'ils étaient là, boudant le pain
que leur jetaient de grands débiles
et leurs morpions.

Ils s'ennuyaient si fermement
qu'ils se demandaient depuis quand
ils végétaient sous leur palmier
tout en plastique.

« Je suis arrivé le premier
dans cette sinistre boutique.
-dit Hippo tout en bâillant-
Il n'y a qu'à regarder mes dents
pour voir que je n'ai plus vingt ans ! »

« Tu dis vraiment n'importe quoi !
C'est moi ! J'étais là avant toi !
-dit Rhino, pas plus vaillant-
Il n'y a qu'à regarder ma peau
plissée comme un double rideau ! »

« Mais justement -reprend Hippo-
la mienne est tendue, je suis gros,
car j'avale depuis plus longtemps
les cacahuètes des enfants ! »

« Et ma corne -lance Rhino-
elle a poussé hier matin ?
Je gratte mon dos sans les mains
tellement je la porte haut ! »

Et sur ce ton ils continuèrent
jusqu'à l'extinction des lumières
qui éclairaient leur ciel bleu clair
tout en peinture.

Alors ils demandèrent à Croco
qui jusque-là n'avait dit mot,
de donner un avis d'expert
et de conclure.

Croco, presque muet de naissance
tant il cultivait le silence,
dit en grognant :

« Vieux ruminants !
c'est la question la plus débile
que j'aie entendue sur cette île !
Car si je sais, d'entre vous deux,
qui, avant l'autre, est arrivé,
c'est que je l'ai vu de mes yeux,
et que j'étais là en premier.
CQFD. »

Hippo en resta bouche bée,
et Rhino la corne baissée.

Tous les jours qui s'en sont suivis,
ils s'ennuyaient si fermement,
qu'ils se demandaient franchement
ce qu'ils faisaient ici.

Et vraiment, nous aussi !

** «Ce Qu'il Fallait Démontrer»*

Illustration P.Commecy

La iule et le Crapaud

Le Crapaud, laid de peau,
sac à pustules, ventre mou,
tête de bulle, pas de cou,
tente, lourdaud, le grand saut.
Le crapaud, petit gros,
les pattes avant rentrées dedans,
les pattes arrière dans le derrière,
prend, péniblement, son élan.

Le Crapaud, chaque fois,
à la boue à peine arraché,
retombe comme un gros paquet,
et il fait « floc », et il dit « coa ».
Le crapaud, en un mot,
croit parler mais il rote.
Le crapaud, en un mot,
croit sauter : il crapote.

C'est alors qu'une Iule,
du grand Ordre des Scolopendres
chef de famille des Mille-pattes,
passe sous les yeux incrédules
du batracien, roule sans hâte,
glisse en silence, paraît s'étendre,
comme l'eau coule, sinue,
semblant ne pas toucher le sol.

Le Crapaud, lui, y colle !
Il complimente l'inconnue :

« Quel admirable jeu de pattes !
Quelle incroyable mécanique
que ces mille pieds à l'unisson,
horlogerie de précision,
qui se meuvent en automate,
sur une cadence harmonique !
De mes pieds je ne sais que faire…
Vous qui en avez 500 paires,
dites moi le mode d'emploi
qui vous permet un tel exploit ! »

Très flattée par de tels propos,
la Iule répond au crapaud :

« Regardez, c'est que j'en suis maître !
Je vais vous montrer comment faire :
J'ordonne à la première paire
d'avancer d'un millimètre.
Dès qu'elle aura quitté la terre,
la suivante l'imitera,
Ainsi de suite etcetera,
et… »

Une fois relevés ses 1000 pieds,
la chenille s'écroule dans la boue !

« Quelque chose a dû m'échapper !»
dit-elle, se remettant debout.
« Je recommence, regardez :
en fait, cela démarre par la droite
avec une paire de pieds sur deux.
Et puis la paire de gauche emboîte
le pas sur la deuxième…Heuuu… »

Cette fois la bestiole
s'emmêle les guiboles !
Elle trébuche, elle s'affole,
danse une folle farandole,
Va de l'avant comme une folle,
puis dans un genre de Rock and Roll,
part en arrière et dégringole.

Un numéro de Music-hall
qui perd en finale tout contrôle !
Comme sous l'emprise de l'alcool,
d'un coup elle caracole,
puis se tortille au sol,
se déforme, se gondole,
tant et si bien qu'on ne voit plus
où est son cul où est son col,
et qu'à la fin, n'en pouvant plus,
faisant de son corps un licol,
aussi serré qu'un anti-vol,
s'étrangle elle-même, la bestiole
étouffe, se pend, s'immole...

Ce que l'on fait sans y penser
frôle parfois la perfection,
mais devient après réflexion,
impossible à recommencer.

Faut-il à cette parabole
une morale ou un conseil ?
Nous faisons parfois des merveilles
que l'on ne peut mettre en paroles !

Illustration P.Commecy

La petite île d'Okaou,
perle oubliée du Pacifique,
abritait sous sa République
deux tribus opposées en tout :

la dynastie des Blancs du Lac,
Cygnes ennoblis de père en fils,
et la famille Marencouac,
canards nés de diverses cuisses.

Les Marencouac fouillaient la vase
pour y dénicher leur graillon.
Ne dépassait que leur croupion,
d'où, parfois, s'exprimait un gaz.

Les Blancs du Lac, avec emphase,
acceptaient l'offrande des hommes,
qui les gavaient, en gastronomes,
comme on met des fleurs dans un vase.

Un jour, manquant de viande fraîche,
ces hommes, armés d'arcs et de flèches,
vinrent pour chasser les volatiles
qui peuplaient l'île.

Toujours soucieux de leur image,
flatteuse auprès du genre humain,
les Blancs du Lac, ne faisant qu'un,
se rassemblèrent sur le rivage :

« Evitons les flèches perdues,
qui pourraient, par inadvertance,
blesser quelqu'un de notre clan.
Posons nous tous en évidence,
nos panaches blancs bien en vue,
faisons honneur à notre rang ! »

Côté Marencouac, foin de protocole !
En un clin d'aile, les uns s'envolent,
d'autres se glissent sous les joncs,
cachant sous eux leurs canetons,
ou bien s'enfoncent dans la brume,
ne cancanant qu'une injonction :
« Sauvez vos plumes ! »

La tribu des simples canards
qui de la fuite, connaît l'art,
s'en sortira sans anicroche.

Piètre conduite aux yeux des Cygnes,
qui, jusqu'au bout resteront dignes…

…Ils finiront tous à la broche.

Je dis : malheur à ceux qui pensent
que même dans les cas d'urgence,
il faut sauver les apparences.

Et puis notons ceci :
s'il lui en prend l'envie,
la main qui nous protège
peut se changer en piège !

Illustration A Docet

Ecoutez, petits choux, cette histoire est pour vous.

Sur une petite île, nommée Tohubohu,
régnait ce matin là, grande cacophonie
et grand capharnaüm et grand charivari.

Un marchand de bidules et de turlu tutus,
de broutilles, de machins et de colifichets,
accusait, haut et fort, deux drôles d'hurluberlus,
mendigots, vagabonds, traîne-savates, va-nu-pieds,
d'avoir volé des trucs, barboté des babioles,
chapardé à l'étal, deux bidouilles, trois bricoles.

Chacun des vandales se disait innocent,
traitant l'autre d'andouille, de menteur, de manant.

Comment faire, petits bouts, pour qu'un des deux avoue ?

On demanda l'avis d'un mage et magicien,
Abraham Cadabra, enchanteur et devin,
fabricant de gri-gris et de manches à balais,
ami des farfadets, des elfes et des lutins,
grand danseur de Sabbat, jeteur de sorts mauvais,
de charmes, sortilèges et autres maléfices,
magie blanche, magie noire, sorcier de père en fils.

Il dit aux deux fripons, leur tendant deux bâtons :
« Ces simples bouts de bois, vermoulus, torsadés,
de guingois, biscornus et tarabiscotés,
connaissent plus d'un tour : dans les mains d'un menteur,
ils doublent de longueur, en un seul jour.
Gardez en un chacun, jusqu'à demain même heure.
Alors nous verrons bien qui était le voleur ! »

C'est ici, petits clous, que l'affaire se joue.

Celui des accusés qui était le bandit,
et se croyait rusé, eut cette riche idée :

« Je vais casser en deux ce bout de bois maudit
en son juste milieu. La moitié conservée,
une fois doublée de taille, sera mon alibi ! »

Joli raisonnement, mais qui a une faille :
il n'y a évidemment, pas plus de bois magique,
que de prince charmant, de margarine en branche,
de tenue d'as de pique ni de pain sur la planche,
de poule avec des dents, de philtre maléfique...

C'est ici, petits poux, que l'histoire se dénoue.

Le piège du magicien fonctionna bel et bien :
le lendemain même heure, notre vilain voleur
avait l'air assez bête, bête à manger du foin,
avec entre les mains sa moitié de baguette.

Mais ce demi bâton fut pourtant assez long
pour le rouer de coups, des orteils jusqu'au cou !

C'est ainsi, petits fous, qu'on punit les filous !

Illustration P.Commecy

Le Lièvre et la Tortue : la revanche ?

Un Lièvre avait perdu,
pour un somme en chemin,
sa course avec Tortue,
qui elle, on s'en souvient,
était partie à point.

Depuis, de La Fontaine,
bien de l'eau a coulé.
Mais la morale est vaine,
car elle n'a rien changé :
Tortue a le pas lourd
et Lièvre court toujours.

Et il veut sa revanche.

Une seconde manche
est lancée en fanfare.

Un, deux, trois, top départ !

Tortue démarre à peine
que Lièvre est déjà loin.
Il court, il court sans frein,
il court à perdre haleine.
Cette fois, pas question
de faire la moindre halte.
Il enchaîne les bonds,
il survole l'asphalte,
oublie l'épuisement,
se voit déjà champion.
Dans un ultime élan,
il s'envole pour de bon,
très haut, mais peu de temps :
dans le dernier virage,
sur une flaque d'eau,
il fait un dérapage
suivi de trois tonneaux.
Puis notre coursier plane
et finit son exploit
sur le tronc d'un platane
où sa tête se broie.

La figure est connue :
c'est le cou du lapin.
(et pas de la Tortue,
qui sait rentrer le sien !)

On raille la Tortue car
elle est très lente mais
mieux vaut arriver tard
que n'arriver jamais.

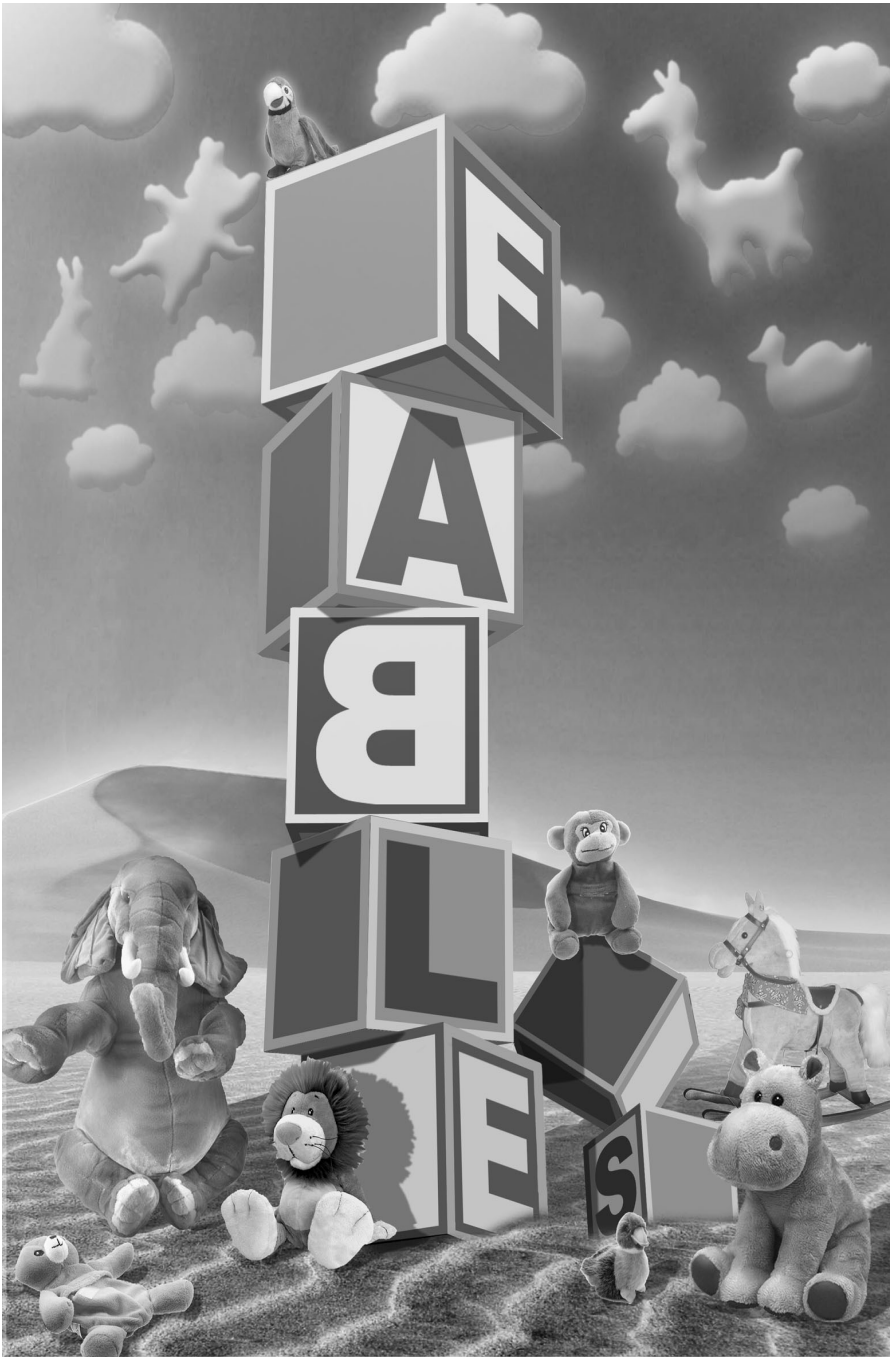
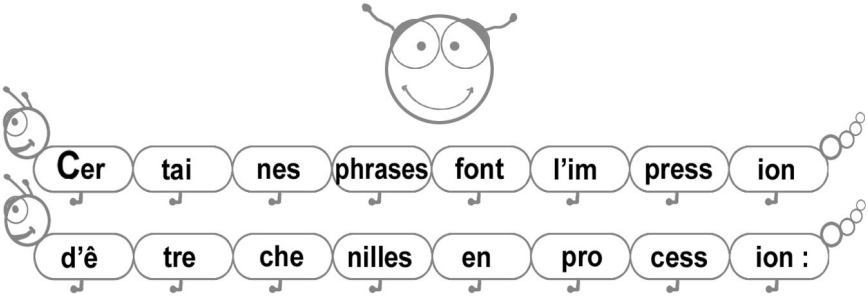


Illustration P.Commecy



Cer tai nes phrases font l'im press ion
d'ê tre che nilles en pro cess ion :

On les app elle des vers
quand on peut leur comp ter
un nom br' é gal de pieds
et elles ri ment par paire
quand elles ont, deux par deux,
le mê me son de queue.

Com me ces che nilles - ci
font de beaux pa pi llons,
les contes é crits ain si
sont fa bles pour de bon !

Illustration Yéo Sédou

Hippopotame fait sa crotte

Hippopotame fait sa crotte
avec sa queue qui tournicote !
Au lieu d'en faire un gros paquet,
il l'étale dans tout le pré !

Tout enfant noir sait cela,
mais aucun d'eux ne sait pourquoi.

Alors voilà :

Avant d'agir comme il le fait,
Hippopotame, dans le passé,
vivait en tout normalement,
comme un quelconque ruminant :
mangeant le jour, en plein air,
dormant la nuit, à ciel ouvert.

Mais il faut bien avouer
que même en ce temps là,
et même encore petit,
il n'était pas joli.
Disons même, sans insister,
franchement laid, déjà :

pieds-tabourets, ventre d'obèse,
des dents comme des barreaux de chaise,
et tout ainsi démesuré.
Sauf sa queue précisément,
aussi petite qu'il était grand !
Mais bien utile vous le verrez…

Il se sentait gêné
par son étrange aspect.
Disons même, sans insister,
franchement complexé.

En le voyant manger
malgré son embonpoint,
tous ceux de la forêt,
de Gorille à Lapin,
tous ceux de la savane,
de Zèbre à Eléphant,
tous ceux du marigot,
de Croco à Serpent,
se moquaient de lui du matin au soir,
le poussant jusqu'au désespoir.

Hippopotame, déprimé,
s'en alla voir Marabout,
qui est, comme chacun sait,
des animaux le grand Gourou.
« Fais en sorte, je t'en supplie,
que je ne mange plus que la nuit
quand tout le monde est endormi.
J'éviterai les moqueries,
et dormirai l'après-midi ».

Marabout, qui veille jour et nuit,
accepta qu'il en soit ainsi.

On s'étonna les jours suivants,
qu'Hippopotame soit absent
des pâturages qu'il aimait tant.
Puis on le découvrit ronflant,
à l'ombre d'un baobab géant.

Aussitôt, il fut la risée
de tous les fauves de la forêt,
de tous les animaux des champs,
de tous les êtres de l'étang.
« Voyez comme il est bedonnant ! »
persiflait le perfide serpent.
« Il est plus lourd qu'un éléphant ! »
couinait la souris des champs.
« Et plus bruyant qu'un chasseur blanc
dit, en connaisseur, le faisan.
« Il a vraiment le corps marrant ! »
ironisait le cormoran.

Hippopotame, meurtri,
souffrit bientôt d'insomnie.
Il retourna voir Marabout :

« Je t'en supplie, je suis à bout !
De m'avoir fait manger la nuit,
Marabout je te remercie.
Mais je voudrais dormir sous l'eau,
tout le jour, dans le marigot,
pour ne plus subir les ragots
de tous les autres animaux. »

Marabout qui, comme chacun sait,
vit à l'air libre par le haut,
et par le bas marche dans l'eau,
accepta qu'il soit ainsi fait :

« La nuit broute l'herbe des champs.
Le jour dors sous l'eau de l'étang.
Mais comme je te sais fort gourmand,
Hippopotame mon ami,
j'y mettrai cette condition :
Pour ton bien, je te l'interdis,
ne mange jamais de poisson !
Le crocodile en a besoin
pour nourrir tous les siens,
et bien des animaux marins
en font leur menu quotidien.
Chaque nuit, je veux vérifier
que cet accord est respecté.
Si je retrouve dans tes besoins,
la moindre arête, le moindre alevin,
je te fais encore plus vilain !
Mais je suis vieux comme la brousse
et ma vue n'est plus assez fine
pour distinguer dans ta bouse
des poissons les fines épines.
Aussi quand tu feras ta crotte
je veux que ta queue tournicote.
Ton gros paquet bien dispersé
ne pourra plus rien me cacher ! »

Depuis ce jour Hippopotame
n'a plus changé sa vie d'un gramme.
Il coule sous l'eau des jours heureux
et croque la vie toutes les nuits.

Ceci tend à prouver :
"Pour vivre bien, vivons cachés".

La Nature nous enseigne mieux :
pour elle, rien n'est beau ni laid
mais seulement mal ou bien fait
pour nous aider à vivre heureux.

Illustration Yéo Sédou

Savez-vous qu'en Afrique Noire,
du plus grand fleuve au marigot
une écume couleur d'ivoire,
a recouvert toutes les eaux
comme le duvet couvre l'oiseau ?

De cet étrange phénomène
la cause est fort lointaine :
il faut remonter jusqu'au temps
où les bêtes parlaient aux gens,
c'est-à-dire bien avant
l'arrivée des chasseurs blancs.
L'histoire nous dit qu'en ce temps-là,
dans le village de Badaba,
ce qui veut dire "petit port",
vivait une enfant si jolie
qu'on la surnommait Massani,
ce qui veut dire "Jeune fille d'Or".

L'histoire dit que tous les lundis
la pirogue emportait Massani
dans un village de l'autre bord
changer du sel contre de l'or.
Chaque voyage l'embellissait,
couvrant sa peau de sels dorés.
Un piroguier la ramenait,
avant que la nuit soit tombée.

L'histoire nous raconte qu'un soir
Massani s'en revint trop tard :
la pirogue était hors de vue
et partout, la nuit, descendue.

Seules brillaient quelques gouttes d'or
le long des joues de Massani,
pleurant les larmes de son corps.
Seules montaient des lamentations
de la gorge de Massani,
craignant qu' un fauve ne la dévore,
à l'heure ou viennent boire les lions.

Mis en appétit par ces pleurs,
un Crocodile sortit des eaux,
rampa vers elle, montra les crocs…

Et puis soudain, changea d'humeur,
car en écoutant sa chanson,
il eut pitié de la jeune fille
et versa même à l'unisson
quelques larmes de crocodile !

« Oublie ta peur, ma belle enfant !
Prends pour pirogue mon large dos,
je te ramène à la maison !
Je n'y mets qu'une condition :
quoiqu'il arrive n'en souffle mot
à quiconque, même à tes parents.
S'ils me savaient si bon nageur,
les humains me feraient la peau,
pour fabriquer quelque canot !
J'en ai bien assez des tanneurs,
qui font des sacs sur mon dos,
dans ma queue taillent des ceintures
et prennent mes pattes pour chaussures. »

Massani lui prêta serment.
Le Crocodile rentra ses dents.

Mais toute la scène fut entendue
par une Aigrette à plumes blanches,
à l'ouïe fine et au cou tendu,
perchée tout près, sur une branche.

Elle les suivit discrètement
pendant toute la traversée.

Une fois rentrée chez ses parents
Massani fut interrogée.
À sa mère, son père et son frère,
elle ne dit rien de son secret.
Même face au Roi elle sut se taire.
Mais lorsque enfin son fiancé
la supplia de s'expliquer,
elle lui dit toute la vérité.

L'Aigrette blanche, fort indiscrète,
fit de l'aveu cette chansonnette :

« Ta mère t'a questionnée, tu ne lui as rien dit,
ton père t'a questionnée, tu ne lui as rien dit,
ton frère t'a questionnée, tu ne lui as rien dit,
mais à ton fiancé, tu as dit, tu as dit,
que c'est le Crocodile, que c'est le Crocodile ton ami. »

Caquetant son couplet,
l'oiseau dénonça Massani,
de branche en branche, de nid en nid,
dans toute la forêt.

Quand aux oreilles du Crocodile,
l'Aigrette poussa son aigre chant,
le reptile dit au volatile :
«Je suis vieux et mal entendant,
viens donc me nettoyer les dents,
tu picoreras à ta faim,
et j'entendrai mieux ton refrain !»

Ce que fit l'oiseau sans vergogne.

Bien avant que sa voix ne donne
une seule note, il fut happé,
broyé, mâché, puis recraché !

L'histoire dit que, depuis ce temps,
toutes les bêtes vivant dans l'eau,
goûtant les restes de l'oiseau,
les recrachent indéfiniment,
parsemant de plumage ivoire,
les rivages de l'Afrique Noire.

Ce que l'histoire ne dit jamais,
c'est la morale à en tirer :
chacun la fait à son idée.

Certains diront, au vu des faits :
« Qui dévoile un secret a tort,
mais il y a plus grave encore :
c'est de dénoncer son prochain. »

Les Crocodiles, eux, savent bien
qu'un secret demeure un secret
s'il n'est confié qu'à l'être aimé.

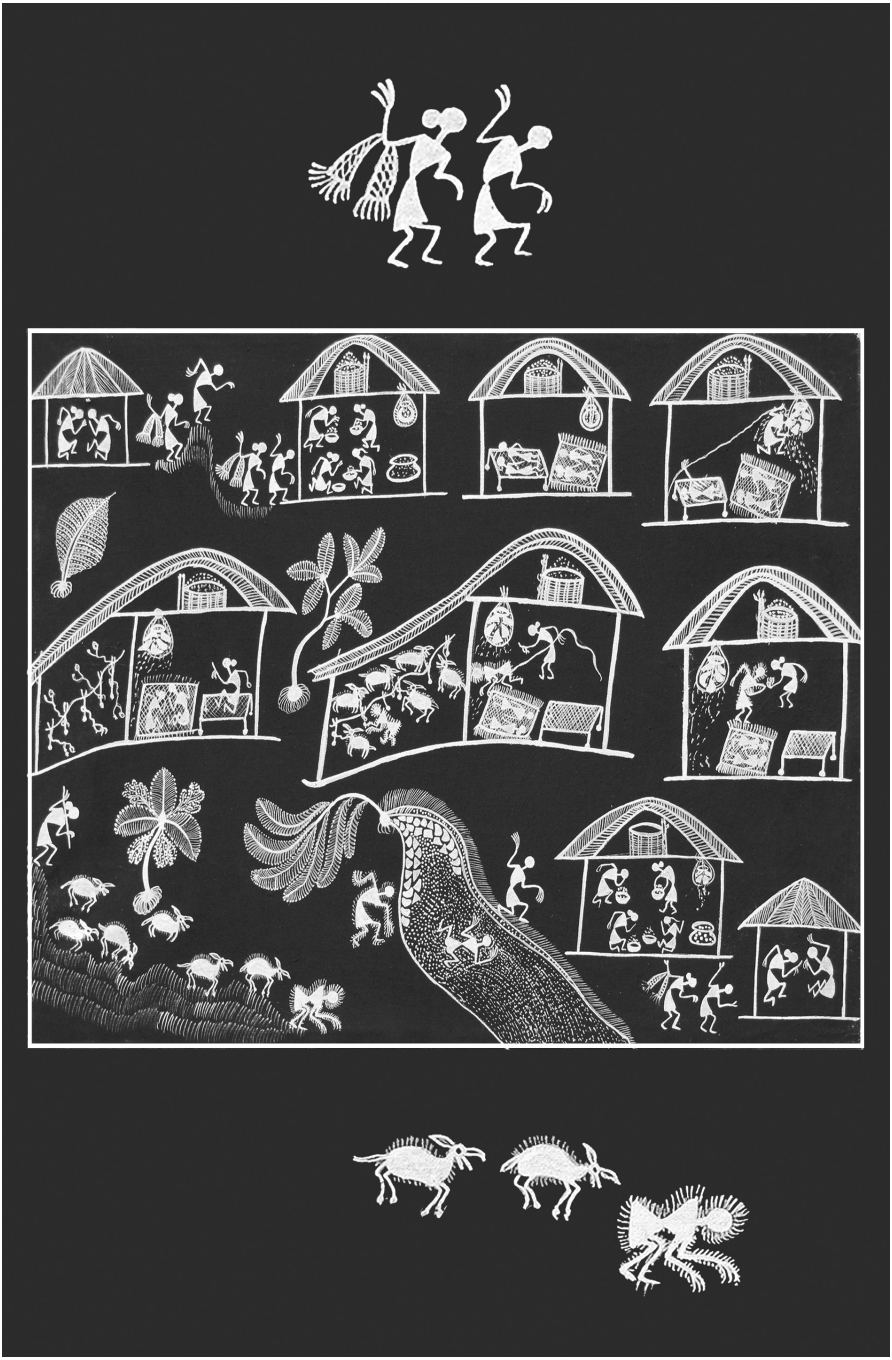


Illustration Sh.Tumbda

Il était une fois, dans l'Inde des Warlis,
deux jeunes amoureux,Samida et Natchi.

Samida présenta
Natchi à ses parents.
Ils firent un bon repas
et reçurent un présent.
Le papa de la belle
proposa au garçon
une outre emplie de miel,
accrochée au plafond.

Mais bien qu'il n'eût jamais
goûté de ce nectar,
le fier Natchi craignait
de passer pour ignare.
Il dit aux beaux-parents,
sur un ton arrogant :
«Du miel, j'en ai tellement
que je m'en suis lassé.
Gardez votre présent,
inutile d'insister ! ».

Très déçu et vexé,
le père de Samida
mit fin à la soirée,
et chacun se coucha.

Mais au cours de la nuit,
Natchi eut très envie
de goûter une parcelle
de l'outre bien gonflée,
suspendue au cellier
comme une lune de miel.

Sans faire le moindre bruit,
il glissa hors du lit,
perça le bas de l'outre,
qui se déchira toute,
et avant qu'il tentât
d'en connaître le goût,
tout le miel l'arrosa
des jambes jusqu'au cou !

Tout honteux, tout collant,
il alla doucement
réveiller Samida,
pour dire son embarras.

Samida estima
qu'un amant si gourmand
méritait de ce pas
un autre châtiment.

Dans le noir, à tâtons,
elle lui tendit, fripouille,
un paquet de coton,
pour qu'il se débarbouille.

Et le miel sur son corps,
collant tout le coton,
Natchi ressembla fort
à un pauvre mouton !
Quelle honte sans pareille
si ses futurs parents
le trouvaient au réveil
dans cet accoutrement !

Quand il implora Samida
de lui éviter cet affront,
la belle espiègle en profita
pour prolonger sa punition :
elle le mit dans la bergerie,
avec les moutons et brebis.

Il lui faudrait, vaille que vaille,
attendre le petit matin,
pour aller avec le bétail,
à la rivière, prendre son bain !

Ainsi Natchi eut toute la nuit
pour réfléchir, et il comprit
que l'arrogance et l'insolence
ne lui avaient pas porté chance.

Et dès le lendemain matin,
ayant repris visage humain,
Natchi demanda humblement
le pardon de ses beaux-parents.

Depuis ce jour, à la maison,
Natchi est doux comme un mouton.

Il coule toujours, avec sa belle,
une vie douce…comme du miel.

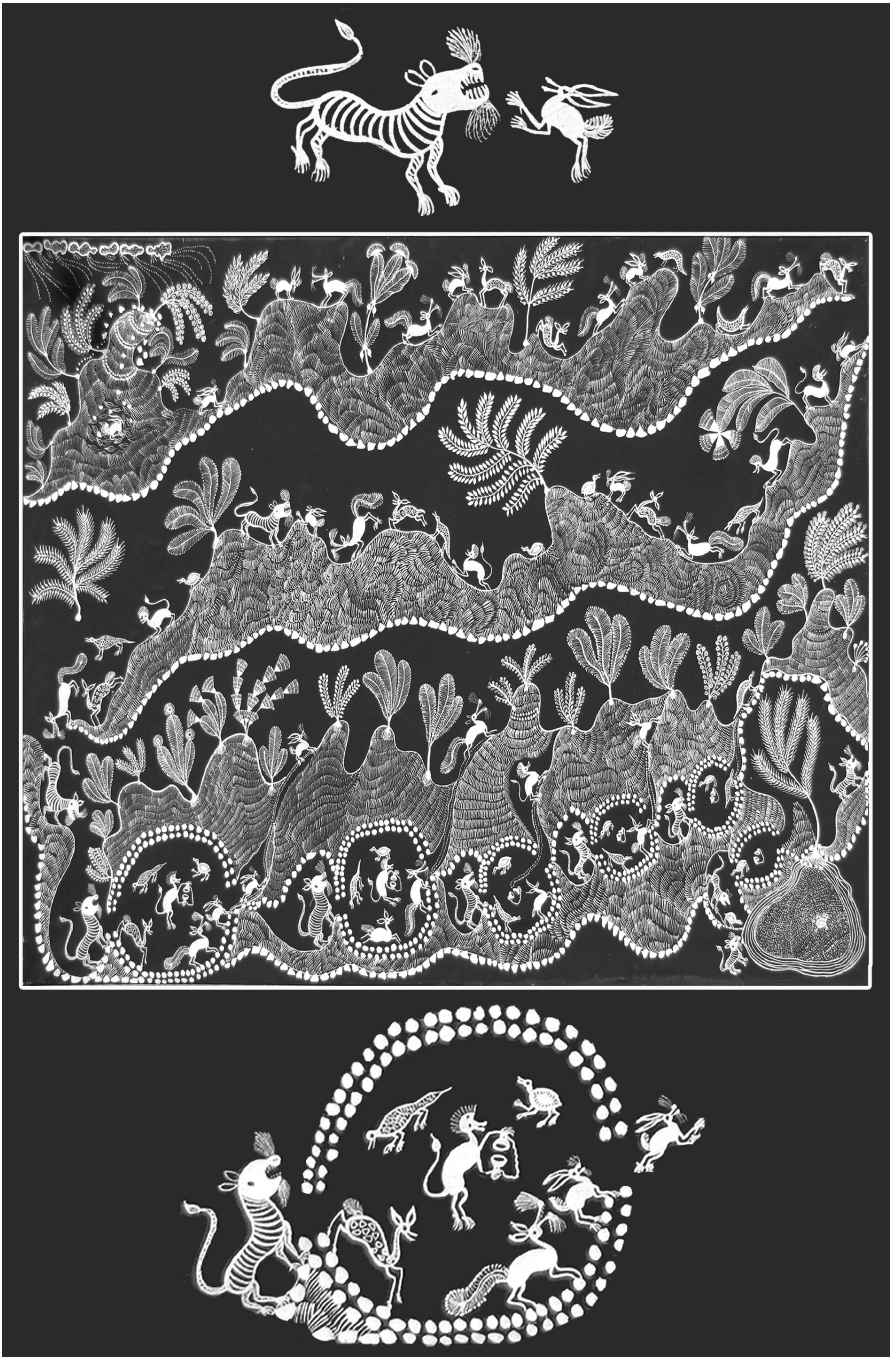


Illustration Sh.Tumbda

Tout un jour et toute une nuit,
au fond de la jungle Warli,
la foudre faisait tant d'éclats,
et le tonnerre tant de fracas,
qu'un lièvre qui habitait là
prit ses quatre pattes à son cou,
et déguerpit loin de son trou.

A dix monts et vaux de là,
Un Chacal l'arrêta :

« Est-ce donc la fin des temps,
pour que tu coures autant ? »

« Tu ne peux pas dire mieux !
-haleta le peureux-
La forêt est en feu,
la Terre est inondée,
les volcans s'ouvrent en deux,
et le ciel va tomber ! »

Effrayé, à ces mots,
le Chacal aussitôt
détala et courut
aussi vite qu'il put.
Puis une Biche les ayant vus
fut renseignée par les fuyards.
Elle répéta tout au Lézard,
qui en informa la Tortue,
qui dit au Singe toute l'histoire.

Et c'est tout ce troupeau
d'animaux au galop
qui soudain s'arrêta
aux pieds du Tigre-Roi.

Celui-ci écouta
les causes de leur effroi.
Prenant sa voix feutrée,
le Roi de la forêt
rassura ses sujets :

« N'ayez plus peur,
mes très chers frères !
J'ai une grotte pour tanière.
Nous allons tous y faire la fête,
jusqu'à ce que cesse la tempête ».

Un par un ils entrèrent
dans son vaste repaire,
et se mirent à danser,
de joie d'être sauvés.

Mais pendant ce temps là,
le Roi-Tigre, rusé,
dans l'entée s'allongea.
Il avait décidé
de ne faire qu'une bouchée
du premier prisonnier
qui voudrait s'échapper.

Le Singe, voyant cela,
avertit ses amis,
un à un et sans bruit.
Ils décidèrent d'une stratégie,
et voici ce qui arriva :

Le Lièvre, en tout premier,
s'approcha de son Roi
levant le petit doigt :

« Mille pardons, Majesté,
mais ou je sors d'ici,
pour vider ma vessie,
ou bien je fais pipi,
dans la minute qui suit ! »

Le Roi-Tigre, sans trêve,
laissa sortir le Lièvre.

Le Chacal, en second,
s'approcha du gardien :

« Notre Lièvre est bien long,
Ô ! mon bon Souverain.
Il a dû s'égarer.
Si cela vous convient,
je peux le ramener
sous bonne escorte »

Soucieux que l'on rapporte
le Lièvre dans sa grotte,
le Roi-Tigre accepta
que le Chacal en sorte.

« Je connais bien des tours,
Ô ! mon bon Souverain.
-dit le Singe à son tour
dans l'oreille du félin-
Si tu me laisses sortir
pour que je me déguise,
je pourrais revenir
vous faire quelque surprise ! »

Le Roi-Tigre accepta
car il trouvait fort sage,
d'amuser ses otages
pour qu'ils ne s'enfuient pas.

Le Singe à peine sorti,
c'est la Biche qui dit :

« Ô votre Majesté !
Tes invités ont faim,
et je te vois baver !
Alors si tu veux bien,
je peux aller chercher
quelques fruits à manger ! »

Ne voulant surtout pas
laisser ses proies maigrir,
car c'est tout son repas
qu'il verrait dépérir,
le Roi-Tigre laissa
la Biche déguerpir.

Enfin, tremblant de peur,
s'approcha le Lézard :

« Ô notre grand Seigneur !
Un Cochon rondouillard
habite près d'ici,
et il est, par hasard,
un de mes bons amis.
Si tu veux l'inviter,
je m'en vais le chercher ! »

« Que toi, maigre Lézard,
me rapporte un Cochon ?
Cette proposition
justifie ton départ ! »

Bien sur à la nuit tombée,
ni Biche, ni Chacal,
ni Singe, ni Lézard,
ni Lièvre n'étaient rentrés.

Quand le Tigre s'en aperçut,
avec lui il ne restait plus
que la minuscule Tortue.

Cahin-caha elle s'approcha
du Roi-Tigre et le supplia :

« Ô ! mon Grand Empereur !
Nous n'avons rien mangé
de toute la journée !
Tu as faim, j'en ai peur !
Allons ensemble vers une mare.
J'y croquerai quelques têtards.
Puisque tu n'aimes pas nager,
pour éviter que tu te mouilles,
je pousserai vers ton museau
tous les poissons et les grenouilles.
Il te suffira pour manger,
d'ouvrir ta gueule au bord de l'eau ! »

Le Tigre se dit aussitôt :
« Je me vois bien croquer sans peine
quelques uns de ces batraciens.
Et quand la Tortue sera pleine,
elle couronnera mon festin ! »

Ils firent comme il était dit,
la Tortue nageant dans les flots,
le Tigre ouvrant la gueule dans l'eau.

Ils y passèrent toute la nuit.

Et quand vint le petit matin,
notre Tortue était bien loin.

Le Tigre-Roi n'avait, penaud,
qu'un peu de boue sur son museau !

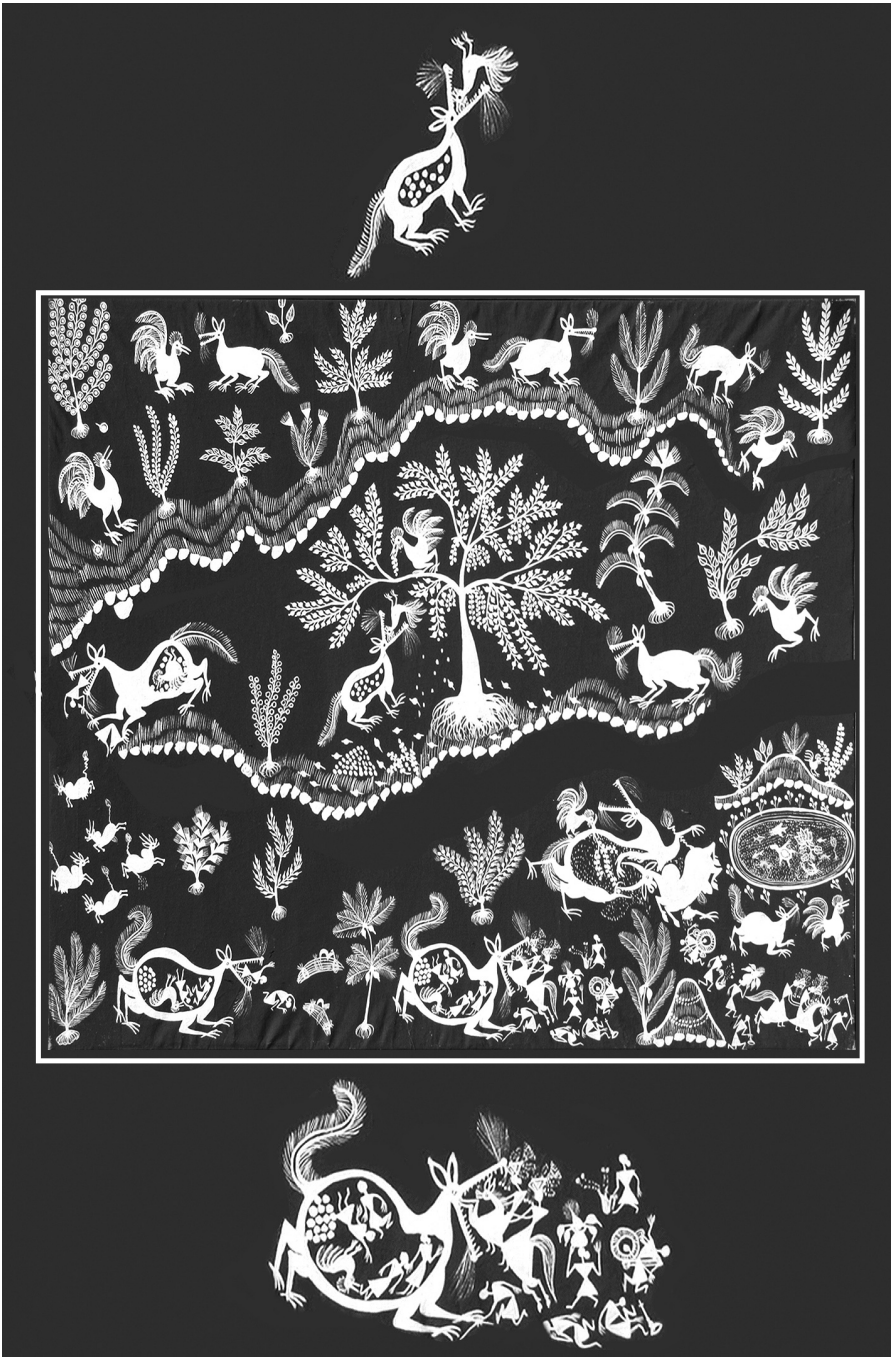


Illustration Sh.Tumbda

Le Coq et le Chacal (Népal)

Il était une fois, dans un bois du Népal,
un Coq et un Chacal, ennemi de nature,
qui se voulaient compères, amis tant bien que mal,
pour chercher de concert un peu de nourriture.

Car si pauvre était leur forêt,
qu'ils n'y trouvaient rien à manger.

A moitié morts de faim,
ils voyagèrent jour et nuit,
jusqu'à croiser enfin
un figuier lourd de fruits.

Des fruits perchés trop haut
pour qu'un Chacal les croque !
« Je ne sais que marcher »
se plaignit-il au Coq.
« Je suis fait pour voler »
le rassura l'oiseau.

En quatre coups d'ailes et de bec,
il fit tomber quelques fruit murs
vers son compagnon à fourrure
qui les avala aussi sec.

« Un repas si frugal
a excité mon appétit »
réfléchit le chacal
tout en lorgnant sur son ami.
« Sachant que nous sommes perdus
au milieu de ce bois sauvage,
je trouverais fort dommage
qu'un si beau Coq soit dévoré
par un prédateur affamé…
…autre que moi, bien entendu ! »

« C'est bien à mon tour de t'aider »
dit-il au Coq d'un ton feutré.
« Viens donc te percher sur mon nez.
Je te servirai de monture
pour continuer notre aventure.

Ce que fit le Coq innocent.

Et en un temps, deux mouvements,
le Chacal l'avala tout cru,
avec les figues par-dessus !

L'appétit du gourmand n'en fut que décuplé !
Et lorsque deux bergers, à grands renforts de cris
tentèrent de l'éloigner pour sauver leurs brebis,
il ne fit des deux hommes qu'une seule bouchée !

Son ventre lourd traînait par terre,
quand sur sa route un peu plus loin,
deux paysannes se moquèrent
de son énorme embonpoint.
Grand mal leur en pris,
car il les engloutit !

Un peu plus tard sur son chemin,
une procession de pèlerins
accompagnait en grandes noces
deux fiancés sur leur carrosse.
« Regardez-moi cet obèse !
Son ventre est si gonflé
que s'il mange une fraise,
il risque d'exploser ! »

Vexé, le Chacal ouvrit grand, si grand sa gueule,
qu'il avala d'un coup d'un seul,
les pèlerins mauvais plaisants !

Croyez-vous qu'il s'arrêta là ?
Sa haine était trop forte !
Dans un ultime élan bestial,
c'est toute la cohorte,
familles, mariés et leur cheval,
qui rejoignit son estomac !

S'étant ainsi goinfré
il dut se reposer.
Dans une marre il but,
et s'endormit, repu.

Un buffle qui passait par-là
voyant le monstre se dit
« Voilà encore un tout petit,
qui veut se faire plus gros que moi ! »

Et d'un seul coup de ses défenses
Il lui creva la panse.

Cheval, paysannes et bergers, Pèlerins, familles,
jeunes mariés,
purent s'échapper de l'estomac
et s'enfuirent à grands pas.

Quand le Chacal revint à lui,
seul le Coq était resté là.
Sans répit il avait cueilli
une branche par-là, une feuille par-ci…
Avec ces remèdes il soigna

le chacal, aussitôt guéri.

« Merci de m'avoir sauvé »
dit celui-ci en s'éveillant.
« A mon tour que puis-je faire pour toi? »

« En tout cas plus me faire marcher »
lança le Coq en s'envolant.
« Tu ne m'y prendras pas cette fois »

L'amitié éternelle
est profession de foi.
La nature, quant à elle,
impose ses lois.

La Bergère sans peur

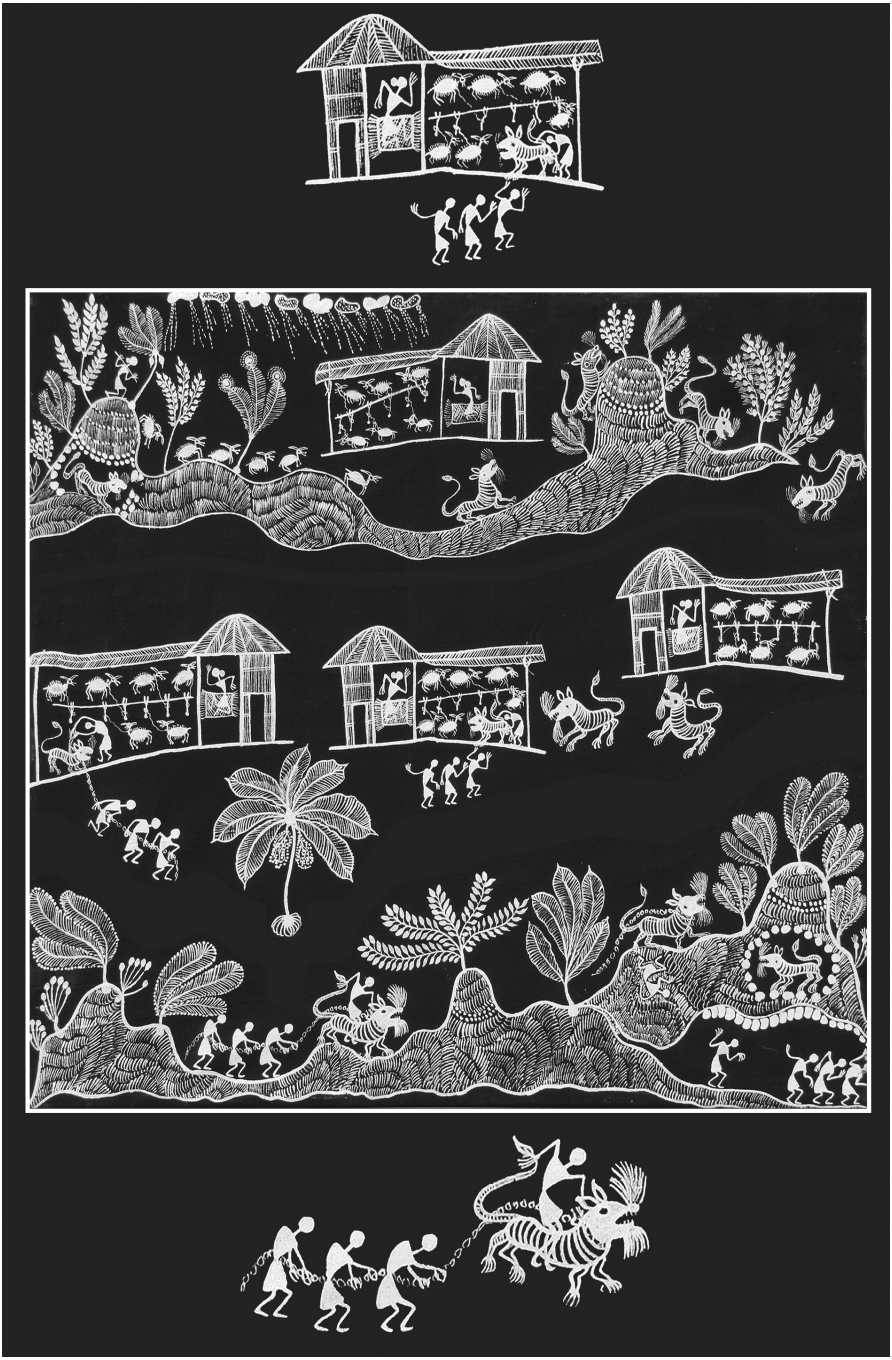


Illustration Sh.Tumbda

La Bergère et les voleurs

Au fin fond d'une vaste forêt,
au fin fond d'un vaste pays,
une vieille dame vivait,
sans sa famille et sans ami.

Elle avait pour seule compagnie
ses trois moutons et trois brebis
qu'elle attachait toutes les nuits
à l'abri dans la bergerie.

Pour oublier qu'elle avait peur
de rester seule dans le noir
elle fredonnait, venu le soir :
« Moi je ne crains ni les voleurs
ni les tigres les plus sauvages ! »

Cela l'aidait, malgré son âge,
à garder confiance et courage.

Un soir pourtant, un tigre vint.
Il entendit cette rengaine.
Se disant qu'il ne craignait rien
d'une aussi faible voix humaine,
il entra dans la bergerie
pour y croquer quelques moutons.

Il se trouva qu'en même temps,
arrivèrent quatre brigands.
Ils s'approchèrent de la case
et entendirent la même phrase :
« Moi, je ne crains ni les voleurs,
ni les tigres les plus sauvages ! »
La voix était si chevrotante
qu'ils n'y prêtèrent pas attention
et se moquant de l'habitante,
se glissèrent parmi les moutons.

Mais dans le noir, c'est à tâtons
qu'au lieu du plus gros des moutons
c'est le tigre qu'ils enchaînèrent !
Ils le menèrent dans leur repaire.

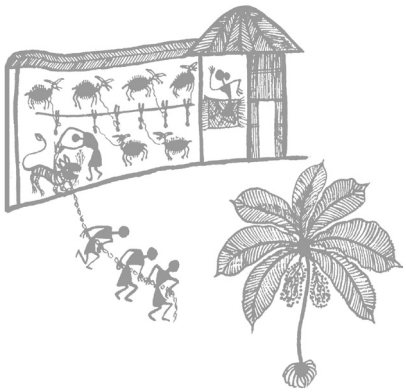
Le lendemain , dès le matin,
voyant les dents de leur butin,
ils s'enfuirent, hurlant de terreur,
Le tigre lui-même en prit peur !

Le fauve ne revint jamais,
croyant que la bergère avait
pour six moutons, quatre gardiens !

Les voleurs ne revinrent jamais,
croyant que la bergère avait
l'énorme tigre en guise de chien !

Et la vieille dame continue
De déclamer la nuit venue :
«Tigre ou voleur, je ne crains rien »!

C'est à croire que l'Innocence
rime parfois avec la Chance
pour que les contes finissent bien !



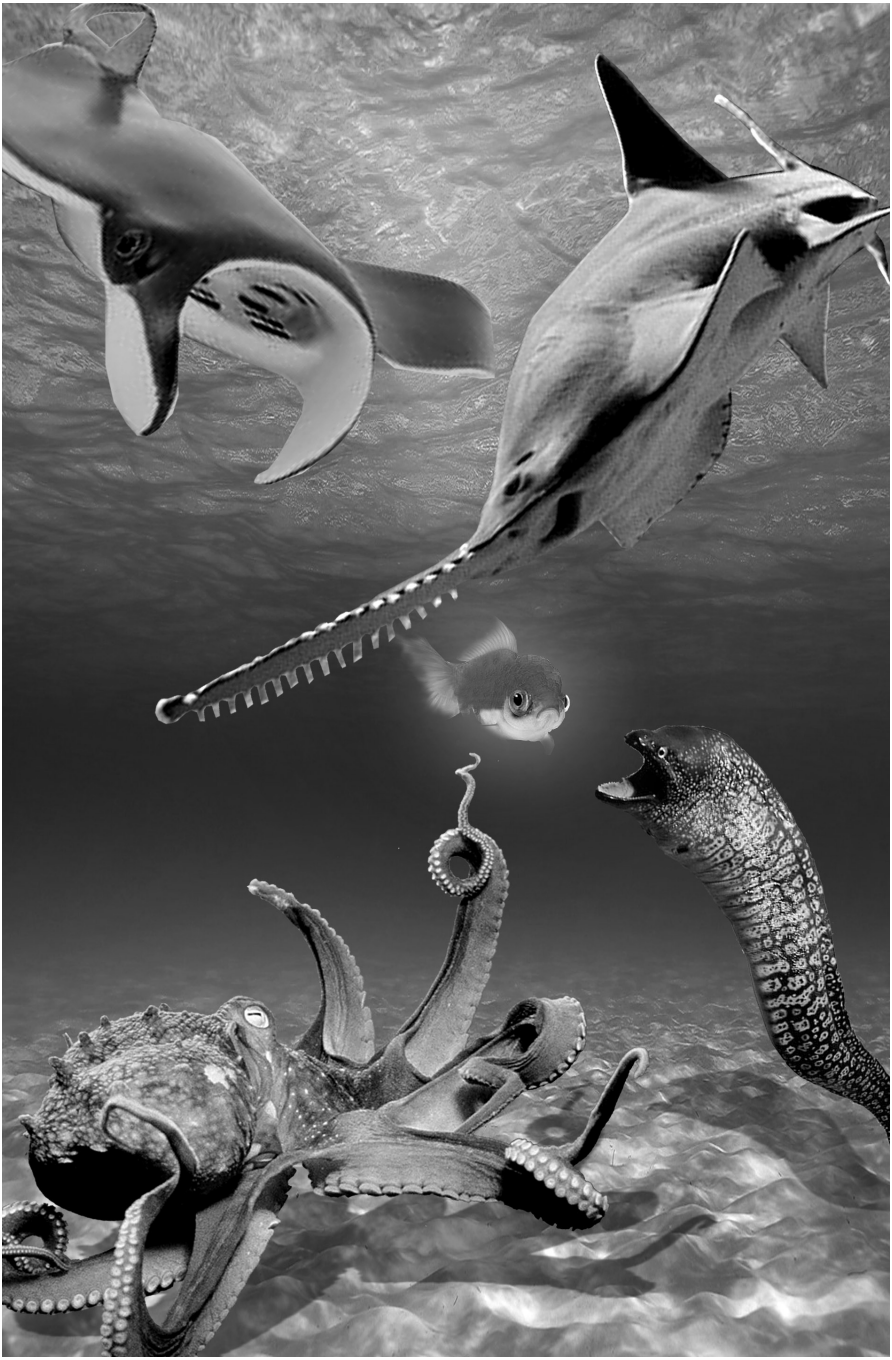


Illustration P.Commecy

Depuis la nuit des temps
sous un calme apparent,
une guerre sans merci
ravageait l'océan :
les poissons les plus grands
tuaient les plus petits.

Le Requin mangeait le Hareng,
la Murène croquait le Colin,
le Poisson-scie tranchait la Sole,
la Pieuvre dévorait l'Oursin,
la Raie broyait le Crabe au sol.

Mais un beau jour les plus petits
après s'être tous réunis
se dirent qu'était venu le temps
d'entrer en guerre contre les grands.

Dès le lendemain le Hareng,
plutôt que de fuir le Requin,
se glissa dans ses trous de nez,
s'y tortillant tant et si bien,
que de rires en éternuements,
le squale finit par se noyer.

Le Colin voulant empêcher
que la Murène le dévore,
dans tous les sens frétilla tant,
que l'autre, long comme un serpent,
fit un nœud de son propre corps,
en essayant de l'attraper.

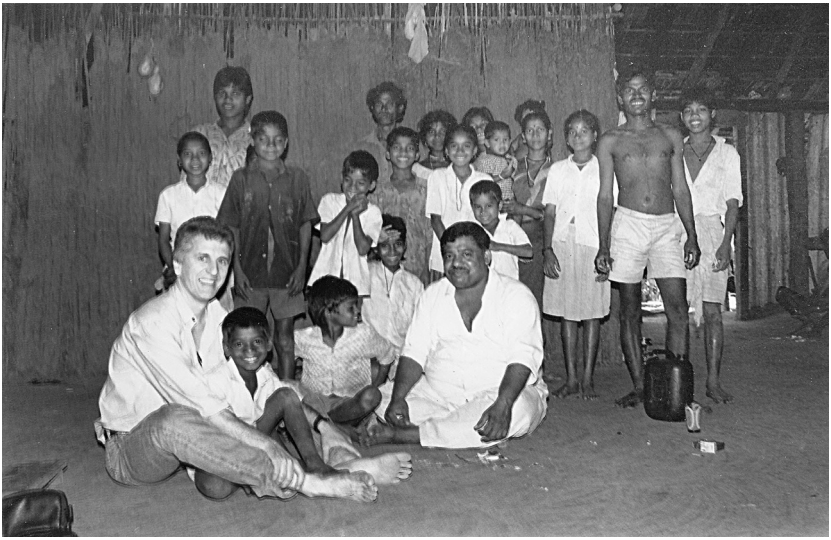
Pour se cacher du Poisson-scie,
la Sole s'enfonça dans le sable,
projetant de la vase partout.
Le monstre des grands fonds, depuis,
use son arme redoutable
à ne fouiller que de la boue.

Au lieu de se laisser broyer
par le bec tranchant de la Pieuvre,
l'Oursin tout entier s'y jeta,
lui offrant son dernier hors d'œuvre :
de ses piquants bien aiguisés,
il lui perfora l'estomac !

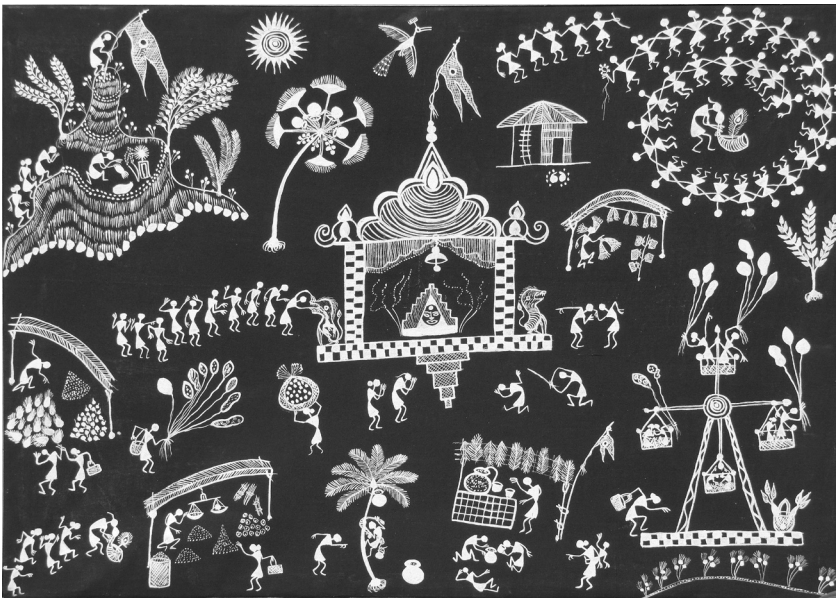
Quant au Crabe, de la pince,
il fit basculer un rocher,
qui vint s'écraser sur la Raie.
Depuis celle-ci est si mince,
si plate et les dents si cassées,
qu'elle mange du plancton en purée !

Les grands ont souvent l'avantage,
mais on peut leur damer le pion.

Il n'y faut que deux conditions :
un peu de ruse, et du courage !



L’auteur, en compagnie de Vhiskas Kulkarni et de quelques enfants...



Quelques aspects de la vie quotidienne des warlis, peints par Shantaram Tumda

En 1995, pour des raisons liées à mon métier de peintre muraliste, je suis parti à la recherche d'un peuple de l'Inde, les Warlis : une de leurs peintures murales traditionnelles m'avait marqué, lors d'une exposition tenue à Paris quelques années auparavant.*(*1)*

N'obtenant pas de renseignement fiable sur cette tribu depuis la France, je partais à Bombay (« Mumbay ») où, après quelques jours de recherches, je rencontrais Vishwas Kulkarni.
Son père avait étudié les Warlis dans les années 50, et Vishwas avait gardé des liens étroits avec ce peuple. Il parlait leur langue vernaculaire, mélange de mots issus du Sanskrit du Maharati et de Gujarati.

Il m'accompagna sur ce site oublié de tous, à 200 Km au nord est de Bombay, dans le Thane District, où quelque 300 000 Warlis, vivent sur un mode quasi inchangé depuis des milliers d'années.
(A quelques bassines plastiques et tee-shirts publicitaires près, glanés au bord de la route la plus proche, à plusieurs heures de marche...)

Lors de ce séjour, j'appris que les Warlis, à l'instar de nombreux peuples africains,ne connaissent pas d'écriture : leurs traditions et coutumes se transmettent par le biais de leurs fameuses fresques murales et… oralement.

Vishwas Kulkarni eut la gentillesse de me traduire, dans un anglais télégraphique, quelques uns des contes, qui, de génération en génération, permettent aux Warlis de se transmettre leurs connaissances, leurs modes de vie, leurs valeurs.

Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir que leur conte « Le Coq et le Chacal » ressemblait à s'y méprendre à la fable « Le Corbeau et le Renard » du Jean de La Fontaine de ma scolarité !

Et ainsi de la plupart des contes Warlis, dans lesquels je retrouvais les mêmes valeurs, morales, ou simples constats sur la nature humaine que dans ceux versifiés en chef-d'œuvres par le célébrissime écrivain.

Ainsi, d'un pôle à l'autre de la Terre, dans deux endroits vivant sur des modes aussi différents que l'on puisse imaginer, sans aucun lien direct l'un avec l'autre, on raconte le soir aux enfants le même type de contes, transmettant le même type de morales.

Ces valeurs seraient-elles donc universelles ?

(1) «Les Magiciens de la Terre », 1989, Centre Georges Pompidou*

Je découvrais par moi-même, et bien naïvement, un fait établi depuis longtemps : les mêmes histoires, que ce soit sous forme orale, sous forme écrite, en apologue, conte, fable, courent tout autour du monde depuis des millénaires…

Fasciné, je demandais à Shantaram Tumda, un peintre traditionnel Warli, d'illustrer une vingtaine de ces contes.*(voir plus loin «Origine des illustrations»)*

De retour en France, j'ai voulu accompagner l'exposition de ses toiles par un court texte d'explication, tiré des notes de Wishwas Kulkarni.
Instinctivement, la forme de la fable s'est imposée à moi, qui ne connaissais pourtant de La Fontaine que les classiques Corbeau, Renard, Fourmi et autre Cigale ânonnés à l'école primaire !

Ainsi naissaient mes premières «Fables d'Asie», écrites essentiellement à destination des enfants.

Par la suite, l'envie me vint de réitérer l'expérience avec d'autres régions du Monde, voulant ainsi vérifier l'universalité des valeurs véhiculées par les contes …

Ayant passé toute mon enfance en Afrique noire, je n'eus pas de difficulté à recueillir auprès de mon ami Youssouf Bâ, artiste peintre et professeur d'Arts plastiques au Lycée de Dabou (Côte d'Ivoire), quelques contes traditionnels rédigés, de mémoire, par ses élèves. Ils sont à l'origine de mes «Fables d'Afrique».
Ayant travaillé au Mexique, d'autres contes m'ont inspiré les «Fables des Amériques»…

Tous ces contes n'ont été pour moi que des sources d'inspiration : en aucun cas, je n'ai voulu faire un travail d'ethnologue, de linguiste, ni d'aucune autre science dont je ne saurais me prévaloir.

Chaque fois, je n'ai conservé que la trame principale de l'histoire, le scénario, voire le synopsis, souvent ré-adapté : en effet, certains contes, d'Afrique noire notamment, sont, pour notre perception occidentale, parfois tout simplement incompréhensibles, sans logique apparente, sans chute ni conclusion évidente…

Enfin, une douzaine de fables de ce recueil n'ont d'autre origine que mes propres rêveries…

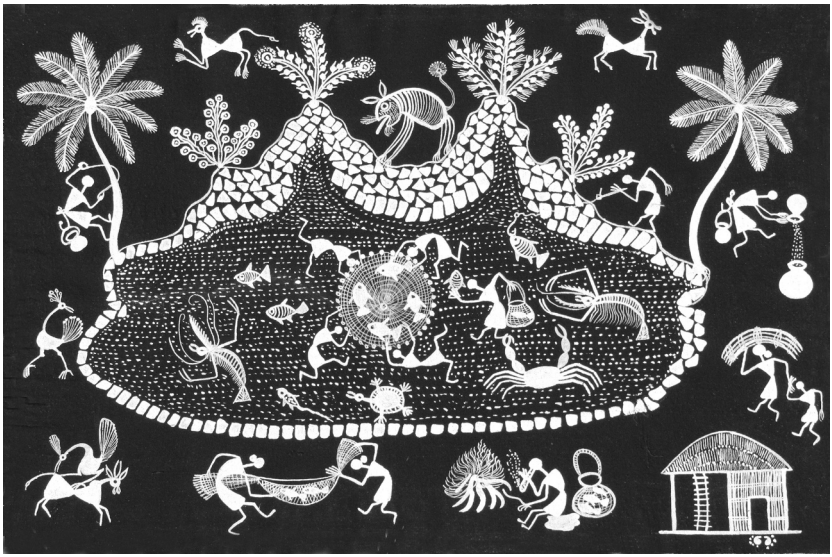
32 des 50 Fables de ce livre ont été mises en musique, racontées et éditées sous forme de 4 CD de 8 titres, accompagnés d'un livret, par les Editions Lugdivine (Lyon).

Fables d'Afrique a été « Recommandé » par « Art Répertoire »

Fables des Amériques a obtenu les « 4 fortissimo » de « Télérama »

Fables d'Asie a obtenu les « Mille Bravo » de « Trad Magazine »

LESQUATRECDDESÉDITIONSLUGDIVINE



Peinture de Shantaram Tumda : activités autour de la pêche...

Shantaram peignant sur un mur intérieur, un motif très traditionnel :
le carré de mariage ou «caukat».

Fables d'Asie

Lors de mon séjour en Inde, chez le peuple Warli (état du Maharashtra), je demandais à un peintre local, Shantaram Tumda, d'illustrer une vingtaine des contes traditionnels retranscrits par Vhiskas Kulkarni.

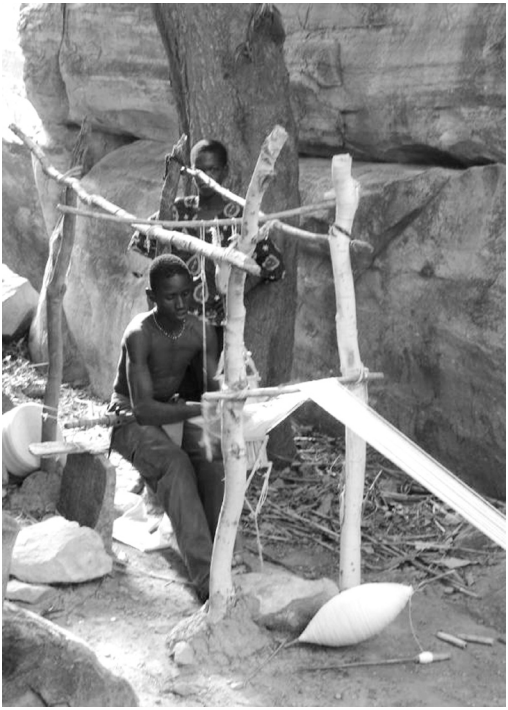
La notion d'artiste n'existe pas dans cette tribu, le peintre remplissant un rôle social de transmission des coutumes, sans valeur ajoutée « artistique ».

Traditionnellement, les peintures Warli s'exécutent à même les murs de torchis des maisons, à l'aide d'une pâte de riz mélangée à de la sève, le plus souvent appliquée avec des tiges de feuilles en guise de pinceaux. Un vocabulaire simple composé de formes géométriques suffit au peintre pour représenter tous les personnages et animaux, et exprimer tous les aspects de la vie quotidienne, les rituels, les croyances...

Afin de pouvoir transporter ces peintures en France, je fournis à Shantaram toile et gouache blanche, ainsi qu'une mixture à base de terres ocres et brunes locales, qui a servi de peinture de fond pour imiter le torchis des huttes Warli.

Certaines des peintures de Shantaram Tumbda sont reprises intégralement dans les illustrations de ce livre. Ces tableaux se lisent en boustrophédon, c'est à dire de gauche à droite puis de droite à gauche pour la ligne suivante, alternativement, à la manière des sillons tracés par la charrue.

D'autres fables, aux tableaux manquants, ont été illustrées à l'aide de motifs peints par Shantaram, mais agencés par mes soins.



Un jeune Senoufo tisse les «fanko», lés de conton de 12 cm de large, avant de les assembler...

Le peintre Senoufo n'a droit à aucune retouche : concentration obligatoire !

Fables d'Afrique

Lors d'un voyage en Côte d'Ivoire, et afin d'illustrer les contes locaux recueillis auprès de mon ami Youssouf Bâ, je pris la route pour Fakaha, petit village de lépreux de la région de Korogho à 800 km au nord d'Abidjan.

C'est la région du peuple Senoufo, qui pratique le culte du Poro, et notamment «Fla», la peinture traditionnelle sur coton, dont les motifs sont indiqués par le féticheur du village.

Là, je rencontrai le jeune peintre Yéo Sedou, qui accepta d'illustrer certaines de mes « Fables d'Afrique ».

Le tisserand nous fabriqua les supports, en fil de coton (fan), tissé en bandes de 12 cm de large (fanko), puis assemblées en toiles de 2 m² en moyenne.

Le peintre (Fankan) utilise des teintures de deux types, qu'il fabrique lui-même : le Nagan, brun foncé, est obtenu par macération de feuilles et d'écorces de l'arbre N'ganema. Après séchage, le peintre passe sur les motifs une éponge chargée de Sougouli : un mélange de cendres tirées de la forge, et de bière de mil fermentée. Cette seconde mixture permet de noircir et de fixer les teintes brunes du Nagan.

Les motifs sont réalisés avec des outils fabriqués rituellement par le forgeron : les Wone, couteaux et poinçons en tous genres.

Bien entendu, cette technique de peinture- teinture interdit tout repentir, toute correction et réclame donc une grande habileté et une forte concentration de la part du peintre.

Fables des Amériques, de La Méditerranée, et Fables d'Ailleurs

Les illustrations de ces fables ont été réalisées par moi-même, avec, pour certains motifs, l'aide de deux amis graphistes : Angélique Docet et David di Giacomo, que je remercie ici chaleureuseument.

Auto-portrait de l’auteur